

Comptoir littéraire



www.comptoirlitteraire.com

présente

“Le premier homme” **(1994)**

roman de 330 pages d'Albert CAMUS

pour lequel on trouve un résumé

puis successivement l'examen de :

la genèse de l'œuvre (page 8),

l'intérêt de l'action (page 12),

l'intérêt littéraire (page 21),

l'intérêt documentaire (page 44),

l'intérêt psychologique (page 67),

l'intérêt philosophique (page 92).

la destinée de l'œuvre (page 97).

Bonne lecture !

Résumé

I "Recherche du père"

Après le déploiement d'une grande fresque montrant l'arrivée de la pluie sur le Maghreb, dans une vaste perspective géographique et historique, l'auteur se penche sur une «lourde carriole, chargée de meubles» qui, un jour «de l'automne 1913», est conduite par un «Arabe», et où se trouvent «un Français d'une trentaine d'années», sa femme, Lucie, qui a «un air d'absence et de douce distraction», qui n'entend pas et qui a «mal» parce qu'elle est sur le point d'accoucher, et «un petit garçon de quatre ans». C'est dans la nuit qu'ils arrivent au «village», Solférino, puis gagnent la maison qui est encore plus éloignée au milieu de vignes. Ils y découvrent un grand dénuement. L'homme fait coucher sa femme sur un matelas, et part chercher le médecin. Il s'arrête à une «cantine agricole», s'y présente comme Henri Cormery, «le nouveau gérant du domaine de Saint-Apôtre», et demande à la patronne de s'occuper de sa femme. Il arrive au village, et y trouve le médecin qui, bien vite, part avec lui en cherchant à le rassurer, même s'il y a, dans le pays, des «bandits». À la maison, ils trouvent Lucie déjà assistée par une femme arabe et par la patronne de la cantine qui déclare : «En voilà un qui commence bien. [...] Par un déménagement.» En effet, l'accouchement a déjà eu lieu, et Lucie a donné naissance à un garçon qu'ils vont appeler Jacques qui est le nom de la patronne de la cantine. «Le lendemain, il faudrait se mettre au travail.»

"Saint-Brieuc"

«Quarante ans plus tard», Jacques se trouve, en France, où il vivait «depuis des années», dans un train où il n'aime ni le paysage ni ses compagnons de compartiment. Il arrive à Saint-Brieuc, où il se rend au cimetière pour y voir la tombe de Henri Cormery, son père, qui a été «blessé mortellement à la bataille de la Marne, mort à Saint-Brieuc le 11 octobre 1914», alors que lui-même n'avait «pas un an», et que, de ce fait, «il ne pouvait pas s'inventer une piété qu'il n'avait pas». Mais il veut faire plaisir à sa mère, tout en venant voir «son vieux maître [...] qui s'était retiré à Saint-Brieuc». D'abord plus sensible aux spectacle des nuages et à «la senteur salée» venant de la mer, il lit cependant «les deux dates "1895-1914"», et se rend compte que «l'homme enterré sous cette dalle, et qui avait été son père, était plus jeune que lui.» Il sent monter en lui un «flot de tendresse et de pitié», de «compassion bouleversée». Surtout, faisant un bilan de ce qu'il a vécu en étant «tendu vers ce but dont il ignorait tout», il se dit que «ce qu'il avait cherché avidement à savoir à travers les livres et les êtres», que «ce secret avait partie liée avec ce mort, ce père cadet.» Il éprouve donc le besoin de se renseigner pour «savoir qui était cet homme qui lui semblait plus proche maintenant qu'aucun être de ce monde.» Et il quitte le cimetière

"3. Saint-Brieuc et Malan (J.G.)"

Jacques rend visite à son ami, Victor Malan, administrateur des douanes qu'il a connu à Alger, dont la «culture était immense» ; qui a maintenant «soixante-cinq ans», est à la retraite, montre, au cours du dîner, de l'appétit sinon de la gourmandise. Comme Jacques lui fait part de son intention de se renseigner sur son père, il lui objecte la difficulté de connaître même nos proches, lui demande ce que lui apportera une enquête rapide. Jacques lui exprime sa reconnaissance : «Vous m'avez ouvert sans y paraître les portes de tout ce que j'aime en ce monde», lui dit qu'il est un de ces «êtres qui justifient le monde, qui aident à vivre par leur seule présence», tandis que Malan rétorque : «Oui, et ils meurent.» Suit une brève discussion sur la vie et la mort, Malan constatant : «Vous aimez la vie. Il le faut bien, vous ne croyez qu'à elle.», tandis que, le quittant, Jacques se dit : «Il y a en moi un vide affreux, une indifférence qui me fait mal.»

"4. Les jeux de l'enfant"

Dans la cabine d'un navire qui le ramène à Alger, Jacques se souvient de la vie de sa famille dans «les trois pièces du petit appartement d'un faubourg d'Alger», où, lorsqu'il faisait «trop chaud», il s'ennuyait, et n'aimait pas la sieste que lui imposait, dans son lit à elle, sa tyrannique grand-mère. Il

est heureux de s'être «évadé». Il revient «à l'enfance dont il n'avait jamais guéri, à ce secret de lumière, de pauvreté chaleureuse qui l'avait aidé à vivre et à tout vaincre». Il se rappelle les occasions où lui et ses amis couraient dans le quartier pour, dans «le champ vert», jouer à la «canette vinga» (qualifiée de «tennis du pauvre»), jeu où «il se croyait le meilleur et fanfaronnait souvent» ; pour, dans une «cave puante et mouillée», sous une «tente ignoble», allumer «des petits feux», et partager des friandises vendues par les Arabes ; pour aller, au-delà des écuries, dans l'immense «jardin d'essai», «où l'on cultivait les essences les plus rares», dont «les grands palmiers cocos» sur «les régimes» desquels ils lançaient des cailloux pour les faire tomber, et savourer leurs fruits, les «cocoses» ; pour se rendre sur «la plage des Sablettes» où, après avoir mangé des frites qu'ils ne pouvaient que rarement acheter, ils se jetaient nus dans l'eau, «nageant vigoureusement et maladroitement», régnant «comme des seigneurs». Mais le soir survenait rapidement, et ils devaient se hâter de rentrer chez eux, Jacques trouvant sa famille à table, et subissant alors les coups de «la cravache grossière, dite nerf de bœuf» appliqués par sa grand-mère, coups sous lesquels «il se tendait tout entier pour empêcher les larmes de déborder», avant de les laisser couler quand sa mère le consolait.

Il «s'éveilla». «Il trouverait Alger au bout de la nuit».

“5. Le père. Sa mort. La guerre. L'attentat”

«Il serrait dans ses bras» une femme de «soixante-douze ans».

Jacques est ému de retrouver sa mère, qui lui paraît belle encore, qui montre toujours «sa douce ténacité» ; «il la serre dans ses bras» comme «elle le serre contre elle de toutes ses forces», puis «l'embrasse» ; elle est toujours aussi «isolée dans sa demi-surdité», toujours aussi «résignée à toutes les souffrances, les siennes comme celles des autres» ; elle se tient dans une pièce qui est toujours la même, toujours aussi dépouillée. Il lui pose toute une série de questions brèves qui reçoivent des réponses encore plus brèves car elle ne se souvient plus guère de ce qui est si loin : les dates de naissance d'elle et de son père ; le passage de celui-ci dans un orphelinat où on ne lui avait pas appris à lire et à écrire, ce qu'il ne fit que lors de son service militaire «dans les zouaves», au Maroc, en 1905 ; il avait alors, une seule fois, «paru hors de lui» car il avait découvert un autre zouave qui «avait été égorgé et, dans sa bouche, cette boursouffure livide était son sexe entier», et avait été révolté par cette barbarie ; il avait rencontrée Lucie quand il était venu travailler à la ferme de ses parents à Cheraga où «il avait bien appris les vins» ; il fut mobilisé en 1914, toujours sous l'uniforme des zouaves, partit à la guerre en France où, à «la Marne», il reçut un «éclat d'obus», et «était mort au champ d'honneur», comme le maire l'annonça à deux femmes, Lucie s'étant réfugiée chez sa mère qui lui avait asséné : «Il va falloir travailler», ce qu'elle avait fait à «la cartoucherie de l'Arsenal militaire».

Alors que Jacques a vu sa mère «habitée par une sorte d'inquiétude» parce que «la rue devenait plus bruyante», qu'«une patrouille de trois parachutistes en armes passait», «détendus et apparemment indifférents», et qu'elle dit : «C'est pour les bandits», «l'explosion retentit». Tandis que sa mère est en proie à «une frayeur qu'elle ne pouvait maîtriser», que «la rue s'était vidée», Jacques va «voir», et protège un Arabe vers lequel un Français s'était jeté, disant : «Il faut tous les tuer». Bouleversé par l'angoisse de sa mère, il lui propose : «Viens avec moi en France», mais elle refuse : «Je veux rester chez nous.»

“6. La famille”

Même si Jacques se dit : «Il fallait renoncer à apprendre quelque chose d'elle», il continue d'interroger sa mère sur le temps passé à Solférino et à Alger ; sur une exécution capitale que son père était allé voir mais dont il était «revenu livide», n'ayant «jamais voulu parler ensuite de ce qu'il avait vu», tandis que son fils, entendant cette histoire, «ravalait une nausée d'horreur», était poursuivi par un cauchemar où «on venait le chercher, lui Jacques, pour l'exécuter», et gardait cette angoisse comme seul héritage de son père. Il passe à sa grand-mère dont il fait le portrait : Mahonnaise, elle avait épousé un autre Mahonnais, et, après sa mort prématurée, avait élevé ses neuf enfants avec une grande énergie ; elle «gérait l'argent du ménage», «achetait les vêtements des enfants», les choisissant toujours trop grands, ce qui fait qu'ils étaient usés avant que Jacques ne grandisse ; elle

faisait aussi clouter ses souliers, et lui interdisait de jouer au football. Un jour, étant allé «faire des commissions», il avait gardé une pièce de deux francs pour pouvoir aller voir un match, et avait prétendu l'avoir perdue dans «les cabinets» ; or sa grand-mère était allée y plonger son bras, et avait pu lui dire : «*Il n'y avait rien. Tu es un menteur*» ; il en ressentit «*un bouleversement de honte*». Comme elle avait tenu à donner à Henri, le «frère aîné», des leçons de violon, elle obligeait Jacques à chanter, devant ses filles et sa sœur, en étant accompagné de cette musique. À l'occasion de l'un de ces concerts, il avait entendu sa mère, toujours si silencieuse, dire à une autre personne : «*Il est intelligent*», et, de ce fait, s'était persuadé : «*Elle m'aime donc*», ce dont «*il avait toujours douté jusque-là*». On passe au «*cinéma de quartier*», et d'abord aux friandises vendues à la porte, puis à l'agitation du public et à l'accompagnement au piano des films muets dont Jacques, qui «*escortait sa grand-mère*», devait lire pour elle les intertitres, non sans multiples difficultés. Quant à sa mère, qui «*ne savait pas lire*» et «*était à demi-sourde*», «*en quarante années, elle était allée deux ou trois fois au cinéma*», et se contentait de regarder «*par la même fenêtre le mouvement de la même rue qu'elle avait contemplé pendant la moitié de sa vie*».

“Étienne”

Malgré ce titre, l'oncle est en fait appelé Ernest ! S'il était beau, son visage étant resté celui d'un adolescent, il était «*tout à fait sourd*», et «*à demi-muet*», «*s'exprimant autant par onomatopées et par gestes qu'avec la centaine de mots dont il disposait*». Mais il pouvait «*déchiffrer les grands titres*» du journal, «*ce qui lui donnait au moins une teinture des affaires du monde*». Et «*sa richesse d'imagination compensait ses ignorances*». De plus, il était «*fin et rusé*», nanti d'*«une sorte d'intelligence instinctive»*. Enfin, «*sa force et sa vitalité [...] explosaient dans sa vie physique et dans la sensation.*» Il «*aimait nager*», emmenant «*au large*», sur son dos, Jacques qui ne manquait pas d'avoir peur. Il marquait bruyamment sa satisfaction des «*sensations agréables [...] qu'elles fussent d'excrétion ou de nutrition*», et il «*scrutait la nuit mystérieuse de ses organes*». Il fréquentait les «*cafés du quartier*», «*discutant à perdre haleine*» avec ses «*camarades*» qui disaient de lui : «*C'est un as !*». Après que, la veille, ait eu lieu «*une grande cérémonie*» où le fusil était démonté et remonté, où les cartouches étaient préparées, lui, son chien, Brillant, et Jacques allaient, avec des camarades, à la chasse ; il annonçait «*qu'il ramènerait plus de lapins et de perdreaux*», et c'était bien ce qui arrivait ; puis il servait des «*soubressades*» [des saucisses] arrosées de «*vin rosé*», avant de, comme les autres, s'abandonner au sommeil. Mais il fallait reprendre le train, et se quitter en se donnant «*de grandes tapes d'amitié*». Quand ils étaient arrivés à Belcourt, Ernest voulait savoir si Jacques était «*content*», et celui-ci «*glissait sa petite main dans la main dure et calleuse de son oncle, qui la serrait très fort.*» «*Pourtant Ernest était capable de colères aussi immédiates et entières que ses plaisirs*». Elles étaient souvent provoquées par la répulsion que lui inspirait «*l'odeur d'œuf*», car, «*comme beaucoup de sourds*», il «*avait l'odorat très développé*», ce qui «*lui valait beaucoup de joies*» quand il faisait la cuisine ou quand il se parfumait. Il se mit en colère contre son frère, Joséphin, qui était un employé des chemins de fer, célibataire à la vie «*organisée*» ; comme il était habile à augmenter ses revenus en ramenant «*des poulets arabes de ses excursions commerciales du dimanche*», Ernest le traita de «*Mzabite*», c'est-à-dire d'avare, et le gifla ; d'où une «*bagarre*» où la grand-mère «*se cramponnait*» à lui, tandis que la mère «*tirait*» l'autre. Il se mit en colère aussi contre «*un monsieur Antoine*» qui courtisait sa sœur (elle s'était d'ailleurs fait alors couper les cheveux, ce qui lui avait valu le mépris de sa mère), et il se battit avec lui. Il travaillait dans un atelier de tonnellerie où Jacques aimait le rejoindre le jeudi, lui apportant son «*casse-croûte*», étant bien accueilli par les ouvriers et le patron ; il l'aidait alors ; mais, un jour, profitant d'une pause des tonneliers, il s'essaya à manier un outil, et s'écrasa «*le majeur de la main droite*» au grand désarroi d'Ernest qui «*se mit à embrasser l'enfant en gémissant et en le serrant contre lui jusqu'à lui faire mal*».

En 1954, en visite chez sa mère, Jacques le revoit et constate que, même s'il a «*les cheveux entièrement blancs*», il a «*gardé un visage d'une surprenante jeunesse*». Jacques a avec lui une conversation où sont évoqués de leurs connaissances ou de leurs parents (en particulier l'oncle Michel qui avait des chevaux, et avait conduit la famille à Sidi-Ferruch pour un pique-nique) dont la plupart sont morts, et dont on «*ne parlait plus*», comme on ne parlait plus «*de ce père dont il*

cherchait les traces», dont «il ne saurait jamais d'eux qui» il était, car ils ne pouvaient garder du passé que «deux ou trois images privilégiées».

“6 bis. L’école”

Jacques rend visite à «son instituteur de la classe du certificat d'études», M. Bernard. Il le trouve «vieilli» «mais droit encore, et la voix forte et ferme» qu'il avait devant ses élèves dont il était «craint et adoré en même temps». Jacques se souvient de l'école où il allait avec son ami, Pierre. En chemin, ils s'amusaient à enfermer les chats dans les poubelles, et ils s'opposaient au travail de Galoufa, «le capteur de chiens». Tous deux de bons élèves, ils appréciaient M. Bernard parce qu'«il aimait passionnément son métier» ; parce que, «sans rien céder sur la conduite», il rendait «vivant et amusant son enseignement», «utilisant avec compétence et précision les manuels», qui, «étant toujours ceux qui étaient en usage dans la métropole», présentaient des récits où des enfants se trouvaient dans la neige, cet «exotisme» plaisant à Jacques. Aussi n'aimait-il pas être envoyé «en colonie de vacances». «Dans la classe de M. Bernard» était nourrie cette «faim essentielle», celle «de la découverte». Les élèves «sentaient qu'ils existaient et qu'ils étaient l'objet de la plus haute considération». De plus, «leur maître [...] leur parlait de la guerre encore toute proche et qu'il avait faite», et leur lisait “Les croix de bois” [roman de Roland Dorgelès] ; et, au récit de la mort de l'un des personnages, Jacques fondit en larmes.

En souvenir de ces larmes, lors de sa visite, M. Bernard lui offre ce livre. Puis il lui montre la «règle rouge» dont il se servait pour en donner des coups sur les fesses des enfants, car il était «pour les châtiments corporels» qu'eux voyaient comme «un mode naturel d'éducation». Comme il avouait sa préférence pour les enfants qui avaient «perdu leur père à la guerre», Jacques fut traité de «chouchou» par un camarade, Munoz, qu'il injuria, ce qui provoqua une «donnade» (un duel).

Jacques plaça «un crochet rageur sur l'œil droit» de son adversaire, mais apprit «que la guerre n'est pas bonne, puisque vaincre un homme est aussi amer que d'en être vaincu». Comme il se conduisit avec vanité, M. Bernard lui infligea des coups de règle ; et, surtout, il fut, en présence de Munoz et de ses parents, réprimandé par le directeur qui le condamna à garder «le piquet pendant une semaine à toutes les récréations», où Munoz fut puni aussi, personne ne jouant avec lui. Jacques avait vu «chez lui, à Paris», en 1945, «M. Bernard qui s'était engagé de nouveau», et, les quinze années suivantes, vint le voir à Alger. Il lui était reconnaissant d'avoir pris «la responsabilité de le déraciner pour qu'il aille vers de plus grandes découvertes encore» en décidant de présenter ses «meilleurs élèves», dont Jacques, «à la bourse des lycées et collèges» pour aller «jusqu'au baccalauréat». Mais, lorsque Jacques annonça la nouvelle à sa grand-mère, elle refusa qu'il fasse des études qui durent six ans, voulant le mettre en apprentissage afin qu'il puisse rapporter «sa semaine». Alors que les familles de ses amis avaient accepté, il se sentit «plus pauvre encore qu'eux». Or l'instituteur vint voir la grand-mère, et parvint à la convaincre, d'autant plus qu'il ne ferait pas payer les leçons supplémentaires. Là-dessus, elle se souvint de la «première communion» pour laquelle il fallait avoir appris le catéchisme, ce qui lui semblait incompatible avec le lycée ; aussi obtint-elle du curé «une instruction religieuse accélérée», qui fut donnée par un prêtre sévère qui, parce qu'il faisait «apprendre les questions et les réponses», provoqua l'ennui de Jacques qui reçut alors une gifle terrible. C'était dans une «affreuse église froide», mais où Jacques fut touché par la musique de l'orgue. Puis, après la confession, où il eut du mal à se trouver des «pensées coupables», eurent lieu «la cérémonie» de la première communion et le repas familial. Arriva le jour de l'examen où les enfants furent soutenus par M. Bernard, avant et après. Il annonça aussi à Jacques : «Tu es reçu», avant de s'éloigner, le laissant «seul, perdu au milieu de ces femmes», celles de la famille et les voisines, tandis qu'«il savait d'avance qu'il venait par ce succès d'être arraché au monde innocent et chaleureux des pauvres [...] pour être jeté dans un monde inconnu», et «devenir un homme enfin».

“7. Mondovi : La colonisation et le père”

Jacques, «sur la route de Bône à Mondovi», croise «des jeeps hérisées de fusils». Toujours à la recherche de son père, il se rend à «une petite ferme» dont «le vieux docteur» lui a dit qu'elle est celle où il était né. Il y rencontre le propriétaire, M. Veillard, qui lui indique qu'elle avait été achetée par son propre père, un «vieux colon» qui «en faisait baver à ses ouvriers arabes» auxquels, étant obligé de

quitter «la région qui était devenue invivable» et même «zone interdite» il avait dit, après avoir «arraché les vignes» : «Si j'étais à votre place, j'irais au maquis. Ils vont gagner». Mais son fils est décidé à rester «et jusqu'au bout», car il pense que «ce qui est normal, c'est la guerre», mais qu'on peut s'entendre avec les Arabes. Cependant, il ne peut renseigner Jacques sur son père, dont ne se souvient pas Tamzal, «le gardien d'une des fermes de Saint-Apôtre». «Plus tard, dans l'avion qui le ramenait à Alger», Jacques se remémore les «quarante-huitards» parisiens qui, transportés d'abord dans des péniches puis dans le bateau "Le Labrador", étaient arrivés à Bône puis à Mondovi (que Camus appelle Solférino), et avaient connu des débuts de colonisation très pénibles dans ce pays hostile dont ils avaient tout espéré ; il songe aussi à son père qu'«il ne connaîtrait jamais», à sa venue à Solférino, «quarante ans plus tôt, à bord de la carriole» dans ce lieu (qui redevient soudain Mondovi), dans cette Algérie «où chacun était le premier homme» ; enfin, il s'attendrit sur lui-même qui «avait dû s'élever seul, sans père [...] sans aide et sans secours, dans la pauvreté [...] pour aborder ensuite, seul, sans mémoire et sans foi, le monde des hommes de son temps et son affreuse et exaltante histoire.»

"Deuxième partie
Le fils ou Le premier homme"

"1. Lycée"

«Le premier octobre de cette année-là», Jacques et son ami, Pierre, partirent en tramway «vers le mystérieux lycée». Il éprouvait «un sentiment de solitude inquiète» car «personne ne pouvait le conseiller», ni M. Bernard, ni sa famille à laquelle il ne pouvait parler du lycée, tandis que, au lycée, «il ne pouvait parler de sa famille» ; s'il fut facile de dire que «son père était mort à la guerre», devoir indiquer que sa mère était «domestique» lui fit connaître «la honte et la honte d'avoir eu honte» ; de plus, du fait de sa maladresse, il fut défini comme «un catholique non pratiquant» ; enfin, il lui fallut faire signer par sa mère un «imprimé», et il n'y parvint pas. Il y avait au lycée de «jeunes métropolitains», et il noua «une sorte d'amitié très tendre» avec l'un d'eux, Georges Didier, qui était animé d'un catholicisme fervent, du respect de la tradition, de l'amour de la patrie (notion «vide de sens pour Jacques»), mais «capable d'une tendresse charmante», parvenant à le faire renoncer, avec lui, «aux grossièretés» prisées par les autres enfants. En réalité, Jacques «restait attaché à celui qui lui ressemblait le plus et qui était Pierre». Ils prenaient ensemble le tramway, admirant les conducteurs qu'ils considéraient comme «des demi-dieux», observant attentivement leurs manœuvres, étant impressionnés surtout par «les crachements d'étincelles» produits par l'électricité. Ils descendaient «place du Gouvernement», et empruntaient, pour aller au lycée, «la rue Bab-Azoun» où se succédaient «les boutiques de commerçants» dont les «petites échoppes où des marchands arabes vendaient des pâtisseries ruisseauantes d'huile et de miel» dont «Pierre et Jacques raffolaient». Avec les autres lycéens, ils se moquaient d'un gros homme chauve, jusqu'à ce qu'ils soient menacés par «des jeunes gens arabes» qu'il avait payés. On revient au lycée où Jacques et Pierre, étant demi-pensionnaires, à «7 h ¼», recevaient aussi le petit déjeuner. Ils durent faire face à «la multiplicité des maîtres», «ne connaissant rien d'eux». «Les seules rivalités étant celles de l'intelligence pendant les cours et de l'agilité physique pendant les jeux», ils étaient «dans le peloton de tête». Jacques, jouant au football, «découvrit [...] ce qui devait être la passion de tant d'années» ; mais il avait à craindre de trop user «la semelle de ses souliers». Il restait à la «dernière étude» qui «se déroulait dans la nuit ou le soir commençant». «À sept heures», il rentrait chez lui, alors que les «trams» étaient «chargés à craquer». Il arrivait pour le repas où «il n'était jamais question du lycée», et où il observait «inlassablement» sa mère, «toujours silencieuse et un peu détournée» vers la rue qu'elle regardait «inlassablement», tandis que lui était «plein d'une angoisse obscure devant un malheur qu'il ne pouvait pas comprendre.»

"Le poulailler et l'égorgement de la poule"

«Cette angoisse devant l'inconnu et la mort» que ressentait Jacques ne cessait que lorsque la grand-mère procédait à «la cérémonie» de l'allumage de «la lampe à pétrole». Mais, lorsque, «toujours le soir», elle «lui commandait d'aller chercher une poule dans la cour», ce que n'osait pas faire son frère

aîné, il était rempli «d'une angoisse qui lui serrait le ventre». Cependant, après avoir réussi, il se gonflait «d'un juste orgueil». Mais il lui fallait aussi assister, «les jambes flageolantes», «à l'égorgement du poulet» qui se faisait avec un «couteau tranchant». Son courage était admiré par l'oncle Ernest et par sa mère. Enfin est décrit de quelle façon lui, son frère et sa mère passaient la nuit dans leur chambre.

“Jeudis et vacances”

«Le jeudi et le dimanche», à part les jeudis où Jacques était «en retenue» au lycée, lui et son ami, Pierre, sortaient ensemble ; ils allaient à «la plage des Sablettes», au «champ de manœuvres» ou à «la Maison des invalides de Kouba», où la mère de Pierre était «lingère en chef» ; ils y voyaient des «mutilés» victimes de la guerre ; «ils y longeaient les réfectoires, les cuisines, les chambres» ; ils y parcouraient un «grand parc» plein d'une flore vigoureuse ; ils y fabriquaient «de terrifiants poisons» devant provoquer «une terrible mort» ; ils y opposaient à «la force enragée du vent» des palmes de palmiers. Le jeudi, ils allaient aussi à «la bibliothèque municipale», qui «les enlevait à la vie étroite du quartier», car, ayant «le goût de l'héroïsme et du panache», étant «renforcés dans leur joyeux et avide espoir», ils y trouvaient «les gros albums de journaux illustrés», des «romans de cape et d'épée» comme les «Pardaillan» de Michel Zévaco ; mais ils choisissaient aussi des livres au hasard, «avalant le meilleur en même temps que le pire», car «ils ne connaissaient rien et voulaient tout savoir», préférant cependant les livres «pleins de petits caractères», étant sensibles à l'«odeur particulière» de chacun. Jacques, lisant «avec avidité», était «comme intoxiqué de lecture», étonnant sa mère pour laquelle les mots étaient des «signes mystérieux». Il menait «deux vies», celle qu'il avait dans sa famille, et celle qu'il avait au lycée où «il ne pouvait parler de sa mère et de sa famille». Sa grand-mère et sa mère ne venaient au lycée qu'«une seule fois dans l'année, à la distribution des prix», mettant alors leurs plus belles toilettes, ce qui ne l'empêchait pas de «vilainement rougir» d'elles, tandis que les discours étaient «proprement inintelligibles à ce public algérien» ; il ne pouvait alors s'empêcher d'avoir avec ses camarades «une longue conversation de grimaces» ; mais il était ému lorsqu'il était appelé sur l'estrade, et recevait ses livres. Pendant les vacances, il avait ces activités : «les baignades, les expéditions à Kouba, le sport, le vadrouillage dans les rues de Belcourt et les lectures», non sans que, comme «le soleil régnait férolement», il subissait la chaleur et la sieste que lui imposait sa grand-mère, tandis qu'il lui imposait ses «piétinements d'ennui au long des journées torrides». Mais, «lorsque Jacques entra en troisième», elle décida de le faire travailler ; cependant, pour obtenir un emploi, il fallait avoir quinze ans alors qu'il «n'était pas très grand pour ses treize ans», et il fallait prétendre qu'«il abandonnait le lycée» ; il fallait donc mentir, ce qui fut fait avec le patron d'une quincaillerie où il eut à «classer des factures», et à s'occuper du courrier qu'il fallait recevoir ou porter à la poste. S'il s'ennuya à ce «travail bête à pleurer» qu'il jugeait inutile, la vision des dessous d'une collègue lui fit connaître son premier émoi sexuel, découvrir «un mystère» qu'«il ne devait jamais épuiser». «L'été fut plus agréable» quand il fut employé par «un courtier maritime» à traduire des documents «rédigés en anglais», et qu'il put, malgré la chaleur, admirer le travail des dockers, goûter «l'odeur particulière de chaque cargo», faire tant d'allées et venues que, en septembre, il se trouva «maigri et nerveux». On revient à la scène où il avait dû révéler au patron de la quincaillerie qu'il n'y resterait pas, subissant alors sa colère, mais l'apitoiant en parlant de sa pauvreté, et recevant tout de même son argent. Il fut fier de rapporter à la maison «sa première paie» : un «billet de 100 francs» et quelques «grosses pièces», sa grand-mère lui ayant rendu «une pièce de 20 francs», et les «yeux tristes» de sa mère l'ayant «caressé une seconde». Mais, devenu un «adolescent maigre et musclé, aux cheveux en broussailles et au regard emporté, [venant] d'être nommé gardien de but titulaire de l'équipe du lycée et, [ayant] trois jours auparavant, goûté pour la première fois, défaillant, à la bouche d'une jeune fille», il se rebella contre sa grand-mère qui cessa alors de le battre.

“2. Obscur à soi-même”

À l'âge de «quarante ans», Jacques considère qu'il fut un adolescent animé par «un appétit dévorant de la vie», une «audace», «les plus violents et les plus terribles de ses désirs», «ses angoisses désertiques», «ses nostalgies fécondes», «ses brusques exigences de nudité et de sobriété», «son

aspiration à n'être rien aussi». Mais, maintenant, il se voit «régnant sur tant de choses et si certain cependant d'être moins que le plus humble, et rien en tout cas auprès de sa mère». Il fait part du «mouvement obscur» qui l'accorde à ce pays où «il se sentait jeté, comme s'il était le premier habitant, ou le premier conquérant», mais séparé des Arabes comme il le comprit en voyant une bagarre entre l'un d'eux et un Français. Il a l'impression d'avoir vécu «comme une seconde vie [...] faite par une suite de désirs obscurs et de sensations puissantes et indescriptibles» suscitées avant tout par des odeurs. Il réaffirme sa «folie de vivre», folie qui fut aussi celle d'une «femme qu'il avait aimée», qui semble se confondre avec une «jeune arrière-grand-mère» aux désirs chimériques, tandis qu'il voudrait que la «force obscure» qui lui avait donné «ses raisons de vivre» lui donne aussi «des raisons de vieillir et de mourir sans révolte».

Analyse

(la pagination indiquée est celle de l'édition "Folio")

La genèse de l'œuvre

On peut s'étonner que Camus, qui avait déjà tant de fois évoqué son enfance à Alger dans un milieu populaire très pauvre (il l'avait fait en particulier dans son recueil de 1937, "L'envers et l'endroit", dans les nouvelles "L'ironie" et "Entre oui et non", et dans la préface de la réédition du recueil en 1958, dans l'essai "Retour à Tipasa" - voir, dans le site, "[CAMUS, ses essais et nouvelles](#)"), au point que ses adversaires, Sartre et son clan, avaient pu lui reprocher de s'en faire une armure, ait ressenti le besoin d'écrire un roman autobiographique, d'autant plus que le roman autobiographique est généralement le roman écrit par un jeune écrivain inconnu, dont il se révèle seulement ensuite qu'il était autobiographique, qu'il s'y était dépeint caché sous le masque de la fiction, masque dont n'avait plus lieu de se servir celui qui était alors à l'âge mûr, très bien connu et même célèbre ! On aurait attendu de lui une simple autobiographie. Mais, ayant toujours parlé de son «roman», il a plutôt donné une autobiographie à la troisième personne, utilisé l'autobiographie pour composer ce que les psychanalystes nommeraient son «roman familial», voulu réaliser cette fusion du réel et de la fiction qu'on allait appeler l'autofiction.

Dès 1944, dans ses "Carnets" (voir, dans le site, "[CAMUS, ses "Carnets"](#)"), qui furent, comme pour ses œuvres précédentes, un véritable laboratoire, Camus, qui ne savait peut-être pas exactement où il allait, mais qui, de toute la force de son art, y allait pour le savoir, accumula un prodigieux réservoir de détails groupés sous ces titres : "Enfance pauvre", "Création corrigée", "Roman sur la Justice", avant que, à partir du moment où le projet se cristallisa, ne se multiplie la simple mention "Roman", puis les mentions "Premier Homme" ou, plus brièvement, "PH", au moment où il eut trouvé son titre.

On peut relever ces notes des "Carnets" qui ont trait à l'élaboration du roman :

-Le 24 septembre 1944 : «*Lettre. Roman : Nuit d'aveux, de larmes et de baisers. Lit trempé par les pleurs, la sueur, l'amour. Au sommet de tous les déchirements.*» Est-ce à dire que Camus savait déjà qu'il allait se servir de cette lettre (reçue ou écrite par lui?) dans un roman? À cette date, "Le premier homme" n'était pas encore conçu comme tel.

-En 1944 encore, ce dialogue entre mère et fils :

«-Je suis bien tranquille pour toi, Jean. Tu es intelligent.

-Non, mère, ce n'est pas cela. Je me suis trompé souvent et je n'ai pas toujours été un homme juste. Mais il y a une chose...

-Bien sûr.

-Il y a une chose, je ne vous ai jamais trahis. Toute ma vie, je vous ai été fidèle.

-Tu es un bon fils, Jean. Je sais que tu es un très bon fils.

-Merci, mère.

-Non, c'est moi qui te remercie. Toi, il faut que tu continues.»

Cet échange se retrouve dans les "Annexes" (recueil de documents divers, dont des notes, laissés par Camus, et qui figure à la fin du volume) : «*Pour finir, il demande pardon à sa mère - Pourquoi tu as été un bon fils - Mais c'est pour tout le reste qu'elle ne peut savoir ni même imaginer [...] qu'elle est seule à pouvoir pardonner.*» (pages 355-356).

-En 1949 : «*Roman. Dans la misère interminable du camp [on ne sait de quoi il s'agit], un instant de bonheur indicible.*»

-En 1949 encore, cette scène, prête à entrer dans la fiction : «*Roman. Condamné à mort. Mais on lui fait passer le cyanure... Et là, dans la solitude de sa cellule, il se mit à rire. Une aise immense l'emplissait. Ce n'était plus le mur contre lequel il marchait. Il avait toute la nuit. Il allait pouvoir choisir... Se dire "Allons" et puis "Non, un moment encore" et savourer ce moment... Quelle revanche ! Quel démenti !*» Ce suicide par cyanure de résistants arrêtés [qui, comme le camp, demeure mystérieux] était un souvenir de la mort de Katow dans "La condition humaine" de Malraux.

-En 1950 : «*Je savais désormais la vérité sur moi et sur les autres. Mais je ne pouvais l'accepter. Je me tordais sous elle, brûlé au rouge.*»

-En 1950 encore : «*En somme, je vais parler de ceux que j'aimais. Et de cela seulement. Joie profonde.*» (c'est une note qui figure dans les "Annexes" du roman, page 357).

-En 1951 : «*Roman. [...] Les cimetières militaires de l'Est. À 35 ans le fils va sur la tombe de son père et s'aperçoit que celui-ci est mort à 30 ans. Il est devenu l'aîné.*» Camus allait donc vers le thème de l'absence du père, qui est d'ailleurs un thème en or qui fait marcher nombre d'écrivains. Il faut signaler que, en fait, Lucien Camus avait été enterré dans l'Ouest de la France, à Saint-Brieuc, en Bretagne, et que, au cours de l'été 1947, son fils était allé sur sa tombe. Avec la mention des âges du père et du fils, on constate que Camus les avait arrondis en accentuant la différence ; en effet, son père avait été tué un peu avant ses vingt-huit ans, tandis que lui avait trente-quatre ans en 1947, et que, dans le roman, Jacques Cormery a «*quarante ans*» ; c'est que, dans ce cas précis, l'apport autobiographique fut mis au service du projet romanesque : il fallait que la «*recherche du père*» se situe aux approches de la guerre d'Algérie.

-En 1951 encore : «*Roman. "Sa mort fut très peu romanesque. On les mit à douze dans une cellule prévue pour deux. Il étouffa et tomba en syncope. Il mourut, tassé contre le mur gras alors que les autres, tendus vers la fenêtre, lui tournaient le dos."*»

-Le 17 octobre 1953, il traça une ébauche du roman.

-Le 28 mars 1953, il indiqua, dans une interview à un journaliste : «*J'imagine donc un premier homme qui part de zéro qui ne sait ni lire ni écrire, qui n'a ni morale, ni religion.*»

-En 1954 : «*Chèvrefeuille, son odeur est liée pour moi à Alger. Elle flottait dans les rues qui montaient vers les hauts jardins où des jeunes filles nous attendaient. Vignes, jeunesse...*»

-En 1954 encore, apparut le titre "Le premier homme" qui s'explique du fait que, quand Camus était allé se recueillir sur la tombe de son père, à Saint-Brieuc, il avait pu constater qu'il était mort à l'âge de vingt-huit ans ; que, en somme, il était plus jeune que lui, qui était donc «*le premier homme*».

-Il conçut alors un plan prévoyant trois parties qui figure dans les "Annexes" (pages 350-351). En étudiant ce plan en détail, on se rend compte que Camus avait déjà partiellement rédigé la première partie, et un morceau de la deuxième ; celle-ci, divisée en deux sous-parties ("L'adolescence" et "L'homme"), laisse penser (notamment avec la mention de la Résistance) que Camus aurait soigné ce moment du récit consacré au passage à l'âge adulte et à l'engagement politique pour la justice et la liberté, puisque, dans la troisième partie, il avait prévu que «*Jacques explique à sa mère la question arabe, la civilisation créole, le destin de l'Occident*».

-En 1955 : «*Premier Homme. X. qui déclare que seul le PC [le parti communiste] a fait ce qu'il fallait toujours pour les camarades. Différence des générations. Ils ont tout à apprendre aussi.*» ; Camus ne savait pas encore quel apprentissage politique il allait faire faire à son ou à ses protagoniste(s).

-En 1955 encore : «*Premier Homme. [...] Séquence de la Résistance. Il aimeraient mieux être un héros de la R. A. F. [la "Royal Air Force" britannique]. Être tué de loin. Et non pas subir la présence, la cruauté de l'ennemi. Mais non, il rêve de batailles gigantesques dans le ciel embrasé des métropoles et il va de métro en places poussiéreuses ou boueuses de Paris à St Étienne.*»

-En 1956 : «*Roman-fin. Maman. Que disait son silence. Que crieait cette bouche muette et souriante. Nous ressusciterons. / Sa patience à l'aérodrome, dans ce monde de machines et de bureaux qui la*

dépasse.» Camus indiqua son souhait d'alterner les chapitres de façon à donner une voix à sa mère, envisageant de lui faire faire des commentaires de faits racontés, mais dans son pauvre langage, «avec son vocabulaire de quatre cents mots».

-En 1956 encore : «*Roman (fin). Elle repart vers l'Algérie où l'on se bat (parce que c'est là-bas qu'elle veut mourir). On empêche le fils d'aller dans la salle d'attente. Il reste à attendre. Ils se regardent à vingt mètres l'un de l'autre, à travers trois épaisseurs de verre, avec de petits gestes de temps en temps.*»

Nous constatons donc que ces extraits des "Carnets" se situent souvent entre le vécu et la fiction, étant plus proches de l'un ou de l'autre selon les cas ; il peut arriver qu'ils opèrent d'emblée le passage du vécu à la fiction. Nous constatons aussi que, comme il va de soi, la création romanesque s'empare de tout, et que, plus qu'un autre, le roman autobiographique s'empare du vécu (direct ou indirect) de son auteur. Nous mesurons combien le travail de fictionnalisation était déjà bien entamé dès l'écriture des "Carnets" qui consignèrent parfois des bribes forcément fictionnelles, parce que nul ne pouvait les avoir rapportées, mais que les écrire a été un moyen d'entrer dans une expérience extrême.

Nous disposons aussi d'un document essentiel, "Éléments pour *Le Premier Homme*", un gros dossier de travail qui accompagnait le manuscrit inachevé ; à l'intérieur se trouvaient neuf sous-chemises portant chacune un titre : "Éducation", "Guerre et résistance" (on y trouve de nombreuses notations précises sur la Résistance et sur les camps de concentration au moment où ceux qui rentraient des camps commençaient à raconter ce qu'ils avaient subi), "Algérie", "La Mère", "Jean", "Pierre" (trace d'un état du projet où il y avait deux protagonistes), "Marie", "Personnages secondaires", "Jessica Véra" (incluant une sous-chemise intitulée "Le Bûcher"). À part la section "Algérie" qui ne contient que quelques coupures de presse, et la dernière, "Jessica Véra", qui est remplie de brefs fragments manuscrits sur des supports variés, toutes ces sections présentent des renvois explicites aux "Carnets" dans lesquels Camus avait effectué une importante cueillette et ce, sous trois formes :

-Il a inséré des feuillets des dactylogrammes des "Carnets" (c'est surtout le cas pour la première section, "Éducation", pour laquelle il puise dans les premiers "Cahiers", déjà dactylographiés au moment où il se mit au travail).

-Il renvoya aux "Cahiers" par de simples numéros, par exemple "Hommes et femmes" (c'est le cas surtout pour la section "Personnages secondaires") : les renvois sont tellement nombreux qu'il aurait été fastidieux pour lui de recopier les phrases, d'autant plus qu'il ne savait sans doute pas quels éléments réels il utiliserait dans le roman).

-Le plus souvent, il recopia des phrases des "Carnets" sur des feuillets, remontant, dans ce travail de «récupération», très loin, jusqu'en 1939, bien en deçà du moment où les "Carnets" indiquent les premières étapes de la conception du roman.

Après une période de doute où Camus se consacra au théâtre et à des textes courts, il décida de rédiger enfin ce roman dont le projet s'était lentement dessiné. Il envisageait une grande fresque, dans le genre de "La guerre et la paix" de Tolstoï, où son personnage aurait traversé les événements majeurs de la première moitié du XXe siècle. En 1987, Roger Grenier allait, dans "Albert Camus soleil et ombre", rapporter ces propos de l'écrivain : «*Il y a de grandes chances pour que l'ambition réelle de nos écrivains soit, après avoir assimilé "Les possédés", d'écrire un jour "La guerre et la paix". Ils gardent l'espoir de retrouver les secrets d'un art universel qui, à force d'humilité et de maîtrise, ressusciterait enfin les personnages dans leur chair et dans leur durée.*»

Il était certain d'entamer là une nouvelle phase de son œuvre, plus libre sur le plan artistique parce que moins dépendante d'une démarche philosophique que les romans précédents ; après "L'étranger" qui illustra le cycle de l'absurde, et "La peste" qui illustra celui de la révolte, il annonça : «*Le troisième étage, c'est l'amour : le Premier Homme*».

Il ébaucha alors un plan en six parties de ce qu'il appelait son «*grand roman*», et fournit quelques indications sur la première d'entre elles, "Recherche d'un père". Il indiqua que le héros du livre, de toute évidence son alter ego, s'appelle Jacques Cormery, Cormery étant le nom de jeune fille de sa

grand-mère paternelle. Alors que sa mère se nommait Catherine, elle devint ici Lucie, peut-être en souvenir du prénom de son père, Lucien, du moins pendant un temps car elle allait soudain retrouver son véritable prénom ! (page 98). Autre petite liberté que prend un romancier, il fit arriver ensemble, au «domaine de Saint-Apôtre» (en réalité, la ferme Saint-Paul) ses parents et son frère ; en fait, le père avait précédé sa famille.

Après un voyage en Algérie, il nota, en mai 1959 : «*Ai avancé dans première partie "Premier homme"*». Voulant aller à la recherche des racines de sa famille dans le peuple dont elle est issue, il alla «enquêter» dans deux villages de l'Algérois, Ouled-Fayet (où était né son père) et Chéraga (où avait travaillé son père) et dans son village natal, Mondovi, dans le département de Constantine, qui est cependant d'abord appelé «*Solférino*» (page 18), puis «*Solferino*» (pages 92, 197).

Cette année-là encore, quand, après le succès des représentations des «*Possédés*», fut organisée une tournée, il envisagea d'y participer pour tenir le rôle du narrateur ; mais il fut retenu par la rédaction de son roman.

Le 9 juillet 1959, interviewé à Venise par Aldo Camerino pour «*Il gazzettino*», il déclara envisager d'intituler son roman «*Adam*».

Durant l'été 1959, il confia à un autre journaliste que «*Le premier homme*» serait une histoire simple, celle d'une famille et d'un homme dans l'Algérie du début du siècle : «*Rien de compliqué. Les œuvres qui ont les meilleures chances de survivre sont celles qui évitent l'excentricité, l'exceptionnalité.*»

Au cours de l'automne suivant, il hésitait encore à parler de son travail, se bornant à dire : «*Je ne sais pas encore ce que ça sera. Ça ne me satisfait pas. J'en ai détruit des pages et des pages. Ça avance lentement.*»

En août-septembre, puis à partir du 15 novembre, il fit des séjours à Lourmarin où il continua à écrire «*Le premier homme*». Il confia à la comédienne Catherine Sellers qui était devenue sa maîtresse qu'il n'en avait composé que la moitié. Surtout, le 20 novembre, dans une lettre à Mette Ivers, il se lamenta : «*Ce n'est pas que je sois content de ce que je fais. [...] Je me dis que c'est impossible, que je n'écris que des conneries, que je bafouille, je pleure après un petit peu de génie, un tout petit peu qui me ferait au moins travailler dans l'allégresse au lieu de cette interminable maladie et pour finir je continue.*»

Pourtant, il déclara aussi à son ami, le comte Giacomo Antonini : «*1960 sera l'année de mon roman. J'ai tracé le plan et je me suis sérieusement mis au travail. Ce sera long. Mais j'y parviendrai. Je commence vraiment mon œuvre avec ce livre.*» Il y voyait «*un "Guerre et paix" l'humour en plus*».

Dans les «Annexes», on trouve :

-Une ébauche de plan qui donne une idée de ce à quoi aurait probablement ressemblé l'ouvrage une fois achevé.

-Des idées : «*Le livre doit être inachevé. Ex. : "Et sur le bateau qui le ramenait en France..."*» (page 333) - «*Dans l'idéal, si le livre était écrit à la mère d'un bout à l'autre - et l'on apprendrait seulement à la fin qu'elle ne sait pas lire -, oui, ce serait cela.*» (page 337) - «*Se libérer de tout souci d'art et de forme. Retrouver le contact direct, sans intermédiaire, donc l'innocence. Oublier l'art ici, c'est s'oublier. [...] Retrouver la grandeur des Grecs ou des grands Russes par cette innocence au 2^e degré. Ne pas craindre. Ne rien craindre... Mais qui me viendra en aide !*» (page 343)

La première page du manuscrit se présente ainsi : à gauche de la feuille, on lit : «*l'Intercesseur : Vve Camus*», et, plus loin à droite, se trouve la dédicace : «*À toi qui ne pourras jamais lire ce livre.*»

L'intérêt de l'action

“Le premier homme”, qui peut être considéré comme un roman de formation, nous présente essentiellement la vie d'un jeune garçon orphelin de père, vivant dans une famille de Français d'Algérie marquée par la pauvreté, mais qui est doté de fortes qualités, et a eu la chance d'entrer au lycée. Voilà qui pourrait donner lieu à un déroulement assez simple, si le texte n'avait pas été organisé en chapitres dont chacun se voit attribué un sujet particulier, ce qui rend leur intérêt très variable ; si cela n'avait pas entraîné la complexité de la chronologie ; si, enfin, de nombreux cafouillages ne s'étaient pas produits.

* * *

L'organisation des chapitres :

Comme l'a bien montré le résumé, où la part donnée à chaque chapitre correspond exactement à l'importance relative qu'il a dans le texte complet, les chapitres (dont plusieurs sont mal numérotés ou ne sont pas numérotés) sont des «pavés» assez compacts, les sections ménagées par un double interligne étant très rares (pages 66, 68, 84, 143, 167).

Examinons-les pour les commenter, signaler les scènes qui sont fortes :

Le premier chapitre, qui n'a pas de titre, qui est évidemment reconstitué par l'imagination puisqu'il se situe avant la naissance du héros, est le plus travaillé, le mieux construit et le mieux écrit. Il débute par une solennelle fresque géographico-historique du Maghreb, qualifié de «*cette sorte d'île immense*» (page 13), où arrive la pluie qui, à l'automne 1913, tombe jusque à la fin (pages 14, 14-15, 16, 20, 23, 26-27, 27-28). Puis la naissance de Jacques Cormery est racontée avec une grande habileté narrative, le voyage d'une carriole quelque part en Algérie étant d'abord mystérieux, les préparatifs de l'accouchement montrant la solidarité entre différents individus dans une situation difficile. La naissance elle-même n'est pas sans rappeler certaines représentations picturales de la Nativité : elle a lieu en pleine nuit dans une maison très pauvre, peu éclairée ; la mère et le fils sont au centre de la scène, dans la lumière, tandis que les autres protagonistes et le décor sont plongés dans la pénombre ; d'où cette belle notation : «*Les ombres et les feux de la cheminée montaient et descendaient sur les murs de chaux, les colis qui encombraient la pièce et, de plus près encore, rougeoyaient sur les visages*» (page 25). La naissance de l'enfant sous le signe de l'harmonie raciale : sa mère européenne est aidée dans son accouchement par une femme arabe, tandis qu'au dehors son père européen s'abrite de la pluie sous le même sac qu'un vieil Arabe figure le rêve de Camus d'une coexistence pacifiée des deux communautés sur la terre d'Algérie ; la littérature pouvait dire ce qu'une parole directe ne pouvait plus faire entendre.

Le chapitre intitulé “Saint-Brieuc” nous présente l'élément déclencheur de l'autobiographie qu'est la visite que, à la demande de sa mère, Jacques fait sur la tombe de son père. Une fois devant celle-ci, qu'il est le premier de sa famille à pouvoir voir, il est frappé en constatant les dates inscrites sur la plaque, saisi par le fait que son père est mort plus jeune, à vingt-neuf ans, que lui qui en a quarante ; ce qui le bouleverse, c'est que, là, quelque chose n'était pas dans l'ordre naturel, qu'un équilibre était rompu ; d'où ces réflexions grandiloquentes : «*Ce sol était jonché d'enfants qui avaient été les pères d'hommes grisonnants.*» [page 35]) - «*Ce qu'il avait cherché avidement à savoir à travers les livres et les êtres, il lui semblait maintenant que ce secret avait partie liée avec ce mort, ce père cadet.*» (page 36). Jacques ressent alors le besoin de se renseigner, pour «*savoir qui était cet homme qui lui semblait plus proche maintenant qu'aucun être de ce monde*» (pages 36-37). Cela suscite chez lui un flot d'interrogations et de remises en questions, qui le conduisent à se lancer dans la «*recherche du père*», qui n'est d'ailleurs pas à proprement parler son initiative, et, en même temps, dans la recherche de lui-même, afin de «*s'édifier et conquérir ou comprendre le monde*» (page 36). Enfin, ce chapitre présente déjà le bilan (pages 35-37) qui sera repris et amplifié dans le dernier chapitre !

Le chapitre 3, dont Camus indiqua, dans une note curieusement contradictoire, qu'il était «à écrire et à supprimer» (page 39), étonne par son titre, "Saint-Brieuc et Malan (J.G.)". Ces initiales sont celles de Jean Grenier, l'exceptionnel professeur de philosophie qu'il eut, en 1932, en classe de «première supérieure» (ou «khâgne») ; qui lui apprit à analyser des textes ; l'éveilla au doute, à l'inquiétude, au sens du mystère et du sacré ; l'incita à une certaine ironie dans la manière d'aborder les problèmes de l'existence, et à un ton de scepticisme grave, le galvanisa, lui ouvrit de nouvelles portes, l'initiant à la musique classique, lui offrant une édition complète d'"*À la recherche du temps perdu*", le mettant en rapport avec des écrivains, en particulier le poète Max Jacob ; il avait été non seulement son initiateur à la culture mais aussi un ami avec lequel il allait échanger une correspondance qui dura jusqu'en 1960 ; il lui dédia "La mort dans l'âme", "L'envers et l'endroit", "L'homme révolté" ; il indiqua : «*On retrouvera toujours l'écho de la pensée de Grenier dans tout ce que j'écrirai. Et j'en suis très heureux.*» ; dans les "Annexes" on lit : «*Gr, que j'ai reconnu comme père, est né là où mon vrai père est mort et enterré.*» (page 338) car, né à Saint-Brieuc, Jean Grenier, ayant pris sa retraite, était venu s'y établir - «*Il va voir Grenier : "Les hommes comme moi, je l'ai reconnu, doivent obéir. Il leur faut une règle impérieuse, etc.. La religion, l'amour, etc. : impossible pour moi.*» (page 361). Est-ce de lui dont il est question quand on lit encore dans les "Annexes" : «*À 40 ans, il reconnaît qu'il a besoin de quelqu'un qui lui montre la voie et lui donne blâme ou louange : un père. L'autorité et non le pouvoir.*» (pages 33-334) ? On comprend difficilement pourquoi Camus a choisi de lui substituer ici le terne Victor Malan, un homme «qui avait fait toute sa carrière dans l'administration des douanes» (page 39), qui a «la bouche épaisse et sensuelle» (page 41) et ne manifeste guère, au cours du repas qu'il partage avec Jacques, que son appétit sinon sa gourmandise, les notations à ce propos étant répétées : «*J.C. regardait son vieil ami attaquer avec une sorte d'avidité inquiète sa deuxième tranche de gigot*» (page 39) - «*La vieille bonne apportait les fromages que Malan guignait du coin de l'œil*» (page 41). Et sa sagesse est bien limitée : il avait appris «*qu'on savait peu de choses*», bien que «*sa culture était immense*» (page 39) ; il reconnaît son «*impuissance à rien affirmer*» car «*vingt ans de vie commune ne suffisent pas à connaître un être*», Jacques acquiesçant : «*On ne connaît personne*» (page 42). On se demande comment, dans la suite du roman, Camus aurait-il justifié l'éviction du professeur et justifié l'intérêt trouvé à la compagnie d'un douanier qui serait son «*vieux maître*» (page 33). Le dialogue entre les deux hommes ne va pas sans incohérence : ainsi, page 40, à une réplique de Malan succède... une réplique de Malan !

Dans le chapitre intitulé "4. Les jeux de l'enfant", le développement sur «*Max, qui portait un nom de consonance germanique*», avait été «*traité de "sale boche"*» par Gigot, s'était battu avec lui, et lui avait «*monté un œil au beurre noir*» (pages 61-62) aurait dû être isolé, sinon supprimé !

Dans le chapitre intitulé "5. Le père. Sa mort. La guerre. L'attentat", il aurait fallu isoler la digression sur la guerre de 1905 au Maroc (pages 76-78) puis celle sur la guerre de 1914 (page 79). Est saisissant le récit de l'attentat qui a lieu dans «*l'animation du dimanche matin*», alors que «*les ouvriers, avec leurs chemises blanches fraîchement lavées et repassées, se dirigeaient en bavardant vers les trois ou quatre cafés qui sentaient l'ombre fraîche et l'anis. Des Arabes passaient, pauvres eux aussi mais proprement habillés avec leurs femmes toujours voilées mais chaussées de souliers Louis XV. Parfois des familles entières d'Arabes passaient, ainsi endimanchées. L'une d'elles traînait trois enfants, dont l'un était déguisé en parachutiste. Et justement la patrouille de parachutistes [militaires français qui, formant une troupe d'élite animée d'une symbolique propre et forte, furent déployés en Algérie pour lutter contre les indépendantistes] repassait, détendus et apparemment indifférents. C'est au moment où Lucie Cormery entra dans la pièce que l'explosion retentit. / Elle semblait toute proche, énorme, n'en finissait plus de se prolonger en vibrations. [...] Des gens couraient [...] À ce moment, la patrouille de parachutistes revient, courant à perdre haleine dans l'autre sens. Des autos se rangeaient précipitamment le long des trottoirs et stoppaient. En quelques secondes, la rue s'était vidée. [...] Au coin de la rue Prévost-Paradol, un groupe d'hommes vociférait. "Cette sale race", disait un petit ouvrier en tricot de corps dans la direction d'un Arabe collé dans une porte cochère près du café. Et il se dirigea vers lui. "Je n'ai rien fait, dit l'Arabe - Vous êtes tous de mèche, bande d'enculés", et il se jeta vers lui. [...] Il faut tous les tuer.*» (pages 86-87).

Dans le chapitre intitulé "6. *La famille*", alors qu'a été lancé le sujet de l'exécution capitale à laquelle assista le père de Jacques, intervient une réflexion sur «*la mémoire des pauvres*» (page 93), réflexion qu'il aurait fallu isoler ; page 99, alors qu'il était question de l'esprit d'économie de la grand-mère, la narration dérive sur le fait que, pour Jacques, «*le football était son royaume*» ; page 100, on apprend que les enfants reçoivent de «*l'argent de poche*» d'un mystérieux «*oncle commerçant*» ; pages 101-102, comme Jacques dissimule «*une pièce de deux francs*», tout un développement est fait sur l'absence de morale dans le milieu où il vit ; page 102 aurait dû être isolée la description des «*cabinets*» ; page 106, c'est celle des «*séances de cinéma*» qu'il aurait fallu isoler, d'autant plus que, pages 107-108, sont détaillés le «*suspense*» ménagé dans un film, puis l'accompagnement au piano.

Le chapitre intitulé "Étienne", qui est consacré en fait à l'oncle Ernest, est particulièrement mal constitué, parce qu'il nous entraîne constamment d'un sujet à un autre. Il aurait fallu :

- Après la phrase : «*Ernest emmenait souvent l'enfant avec lui*», isoler son portrait (page 114).
- Placer ailleurs la description de la chambre de la mère et des enfants qui est donnée dans une parenthèse introduite au milieu du récit du départ à la chasse de l'oncle et de Jacques.
- Isoler le tableau du rapport intime entre Ernest et son chien, Brillant (pages 119 et 120) ; on apprend, page 297, qu'il l'«*épuçait en le maintenant entre ses jambes*» ; on constate qu'ils forment «*un couple*» à l'entente «*parfaite*» [page 119], qui fait penser à celui, dans "L'étranger", de Salamano et de son chien). En effet, ce tableau vient interrompre et finalement supplanter le récit de la «*grande cérémonie*» qui précède la chasse, cérémonie seulement annoncée par les mots : «*les pièces du fusil démonté*» [page 119] auxquels répondent les mots : «*Quand le fusil était de nouveau assemblé*» [page 120]), tandis que les cartouches étaient préparées, Jacques les «*plaçant pieusement dans la cartouchière*».

La chasse est amplement décrite dans un récit valant celui de Pagnol dans "La gloire de mon père". De grand matin, Ernest et Jacques partaient, avec le chien, Brillant, pour rejoindre des camarades à la «*gare de l'Agha*» (page 121), prendre le train qui «*traversait un bout du Sahel*» (page 122) où ils voyaient le soleil se lever, tandis qu'Ernest «*racontait à sa manière des histoires de mangeaille, de maladie et aussi de bagarres où il avait toujours l'avantage*» (page 123). Ils accédaient à «*une nature sauvage*» et au «*terrain de chasse*» (page 124). Comme ils «*se groupaient par deux*» (page 124), Jacques, portant «*le carnier*», partit avec Daniel et Ernest qui «*annonçait aux autres qu'il ramènerait plus de lapins et de perdreaux*» (page 125). Il observait les environs «*de son oeil soudain sauvage et rusé*» (page 125), tirait en poussant des «*jappements qu'on confondait parfois avec ceux de Brillant*» (page 125), «*le lièvre ou le lapin étant condamné d'avance s'il était dans sa mire*», «*courait alors presque aussi vite que son chien, crient comme lui pour ramasser la bête morte et la montrer de loin*» (page 126). Après la chasse, ce «*grand aède finissait par garder la parole et mimait [...] le départ des perdreaux, le lapin détalant*» (page 126), apprétait des «*soubressades*» qu'il servait «*brûlantes et parfumées*», arrosées de «*vin rosé*», avant de, comme les autres, s'abandonner au sommeil (page 127). Mais il fallait reprendre le train et se quitter en se donnant «*de grandes tapes d'amitié*» (page 128). Alors qu'ils étaient arrivés à Belcourt, Ernest voulait savoir si Jacques était «*content*», et celui-ci «*glissait sa petite main dans la main dure et calleuse de son oncle, qui la serrait très fort.*» (page 128).

On remarque encore que, pages 128-129-130, l'introduction du sujet des «*colères*» d'Ernest conduit à parler de plats cuisinés, puis de parfums, puis d'*odeur d'œuf*, puis de vaisselle, puis de «*traditions familiales*» et du jugement que portent sur elles «*les ethnologues*», pour revenir à l'*odeur d'œuf*, évoquer «*le verdict de la grand-mère*» et, enfin, en arriver à «*la vraie colère d'Ernest*» ! Page 131, au moment où est signalée la «*faiblesse étrange*» que la grand-mère a pour son fils, Camus ajoute que «*Jacques, dès l'instant où il eut un peu de lecture [à son entrée au lycée, en classe de sixième?], l'avait attribuée au fait qu'Ernest était infirme*» ; puis il ouvre cette parenthèse : «*alors qu'on a tant d'exemples [ne faudrait-il pas préciser : «d'exemples de situations»?] où, contrairement au préjugé, les parents se détournent de l'enfant diminué*» (pages 130-131). On a encore droit à des digressions :

-Celle sur les «Mzabites» (pages 132 et 133 - c'est le seul groupe ethnique algérien à bénéficier d'une telle attention ! toutefois, son nom exact est «mozabite» comme on le constate page 246 ; Camus avait fait, en décembre 1952, un voyage dans le Sud algérien, et était passé à Ghardaia, notant alors dans un de ses "Carnets" : «C'est là le pays des Mohabites, hérétiques musulmans.»).

-Celle sur Joséphin (pages 133 et 134), où tout un passage est consacré à sa «méthode dite des enveloppes» (page 133) ; où Camus, alors qu'il était sur le point de commencer un autre récit adventice, se réfrène tout de même : «C'était une autre histoire» (page 134) ; où, page 134, est émis un commentaire général sur les «obscures querelles» qui «divisaient parfois la famille» avant que soit raconté l'affrontement entre les deux oncles où, dans un «*flot d'imprécations rageuses*», Ernest traita Joséphin de «Mzabite» c'est-à-dire d'avare, et le gifla, d'où une «*bagarre*» où la grand-mère «se cramponnait» à l'un tandis que la mère «*tirait*» l'autre (pages 134-135).

Pages 136-137, alors qu'a été lancé le sujet d'*«une autre colère»* d'Ernest (page 135), se présente un grand développement, qui est même divisé en paragraphes, sur l'arrivée de la mode des cheveux courts qu'avait adoptée la mère de Jacques, ce qui lui avait valu le sarcasme de la grand-mère.

Vient encore s'intercaler l'histoire d'Antoine (pages 137 et 138).

Page 143, un des rares doubles interlignes du livre vient mettre en relief la surprise d'un brutal saut dans le temps, Jacques étant chez sa mère, en 1954, alors que survient Ernest.

Page 145, Camus s'engage dans la restitution d'une conversation entre Jacques et Ernest où il est question d'autres personnes que nous ne connaissons pas : «*Daniel*», «*Pierrot*», «*Donat*» (qui est présenté comme «*l'employé du gaz boxeur*», ce qui ne nous dit rien du tout !) ; puis sont évoqués des souvenirs de gens pourtant très proches de Jacques qui étaient restés jusque-là inconnus :

-«*La tante Marguerite, la sœur de sa mère*» qui n'a d'abord droit qu'à quelques mots banals (page 145) avant de reparaître, page 148, «*si belle, et toujours habillée, trop coquette, disait-on, et elle n'avait pas eu tort puisque le diabète l'avait clouée sur un fauteuil, où elle s'était mise à enfler dans l'appartement à l'abandon et à devenir énorme et si boursouflée que le souffle lui manquait, laide désormais à faire peur, entourée de ses filles et de son fils boiteux qui était cordonnier, qui guettaient, le cœur serré, si le souffle allait lui manquer. Elle grossissait encore, bourrée d'insuline, et le souffle lui manqua pour finir.*» (page 148).

-Peut-être son mari, «*l'oncle Michel qui était charretier*». Il est célébré dans la suite de cette phrase qui s'étend sur soixante lignes (pages 145-147), au point qu'on se demande si tout un chapitre n'aurait pas dû lui être consacré, l'intérêt qu'avait Jacques pour son écurie et ses chevaux pouvant égaler celui qu'il avait pour l'atelier d'Ernest ; cet épisode étant celui où, un «*lundi de Pâques*», il avait permis à la famille de faire un pique-nique dans «*la forêt de Sidi-Ferruch*» (pages 145-148).

-«*La tante Jeanne [...] la sœur de la grand-mère, celle qui assistait aux concerts du dimanche après-midi, et qui avait résisté longtemps dans sa ferme blanche à la chaux au milieu de ses trois filles veuves de guerre, parlant toujours de son mari mort depuis longtemps, l'oncle Joseph qui, lui, ne parlait que le mahonnais, et que Jacques admirait à cause de ses cheveux blancs au-dessus d'un beau visage rosé et du sombrero noir qu'il portait même à table, avec un air d'inimitable noblesse, véritable patriarche paysan, à qui cependant il arrivait de se soulever légèrement au cours du repas pour lâcher une sonore incongruité dont il s'excusait courtoisement devant les reproches résignés de sa femme.*»

Jacques constate qu'«*il ne saurait jamais d'eux qui était son père*» (page 149), qu'«*il devait en rester à deux ou trois images privilégiées*» (page 150). Cela pourrait être une conclusion du chapitre ; mais Camus repart dans des souvenirs, dont «*cette autre image d'un soir de Noël*» (page 150) qui est celle de l'altercation entre «*deux hommes qui avaient bu*» et qui «*avaient voulu boire encore plus*», le patron d'un restaurant ayant tiré une balle qui «*s'était logée dans la tempe droite de l'homme.*» (page 150). On est loin de l'oncle Ernest !

Dans le chapitre intitulé "6 bis. L'école", il faudrait isoler la réflexion sur l'«*exotisme*» des récits venus de la métropole (pages 162 et 163). Par contre, de doubles interlignes, si rares ailleurs où ils s'imposeraient, furent ménagés mal à propos en particulier page 172 où, alors qu'on demeure dans l'histoire du conflit de Jacques avec Munoz, un double interligne intervient entre le défi lancé et «*le soir du combat*». Si, page 167, un double interligne marque un saut dans le temps, la rencontre de

Jacques, adulte, avec M. Bernard, il en faudrait un autre quand il est terminé, page 168. Il faudrait encore un double interligne quand, page 189, alors qu'est mentionné l'«amour désespéré» que Jacques portait à sa mère, la phrase suivante est : «*Puis ce fut la première communion*» dont il avait été question précédemment.

Dans le chapitre intitulé “7. Mondovi : La colonisation et le père” frappe le drame que vivent les fermiers français faisant face aux insurgés, le «vieux colon» obligé de quitter sa terre ayant préféré arracher ses vignes (page 198). Plus loin, un double interligne aurait dû être ménagé, page 202, pour marquer le passage de la visite à Solférino à l'avion qu'a pris Jacques pour revenir à Alger. Dans les pages 202-205, les indications sur le fonctionnement de l'appareil sont tout à fait superfétatoires («*Les moteurs maintenant changeaient de régime*» ! [page 204]). Aurait dû être isolé, page 205, le début du tableau épique du voyage effectué en 1848, sur des péniches, par des «quarante-huitards parisiens» transportés vers l'Algérie, puis de leur traversée de la Méditerranée à bord d'«*une frégate à roues, “Le Labrador”*», vers Bône, leur arrivée à Solférino (page 204) qui est, d'ailleurs, habilement confondue avec celle du père de Jacques, «*quarante ans plus tôt, à bord de la carriole, sous le même ciel d'automne*» (pages 205-206).

Devrait être isolée aussi cette anecdote : comme ces pionniers étaient atteints par le choléra, un médecin eut cette idée : «*Il fallait danser pour s'échauffer le sang. Et toutes les nuits, après le travail, les colons dansaient entre deux enterrements, au son du violon. [...] Dans la nuit chaude et humide, entre les baraquements où dormaient les malades, le violoneux assis sur une caisse, avec une lanterne près de lui autour de laquelle bourdonnaient les moustiques et les insectes [les moustiques ne seraient pas des insectes?], les conquérants en robe longue et en costume de drap dansaient, transpiraient gravement autour d'un grand feu de broussailles, pendant qu'aux quatre coins du campement la garde veillait pour défendre les assiégés contre les lions à crinière noire, les voleurs de bétail, les bandes arabes et parfois aussi les razzias [en Algérie : attaques par des troupes de pillards] d'autres colonies françaises qui avaient besoin de distraction ou de provisions.*» (pages 207-208). On s'amuse au spectacle de ces quarante-huitards qui «continuaient à être des Parisiens aux champs et labouraient, coiffés de gibus [chapeau claque haut-de-forme qui s'aplatis et se relève à l'aide de ressorts mécaniques], le fusil à l'épaule, la pipe aux dents [...] accompagnés de leurs femmes en robe de soie» (page 208), et de l'insertion de la mention du fait qu'ils avaient «*la quinine dans la poche*», que cette quinine «*se vendait dans les cafés de Bône et dans la cantine de Mondovi comme une consommation ordinaire, à la vôtre [!]*».

On s'étonne de l'incongrue référence au «*ridicule et odieux Polonius [qui] devient grand tout à coup en parlant à Laërte*» (page 214), allusion aux personnages d'*“Hamlet”*, la pièce de Shakespeare, où Polonius est un homme à préceptes, un raisonneur, un adepte de la rhétorique, grotesque parce que pompeux, pédant, à demi gâteux, plein d'une bêtise joyeuse et sûre d'elle-même, mais qui donne pourtant de bons conseils à son fils, Laërte.

Dans le chapitre intitulé “1. Lycée”, page 222, l'incertitude sur sa famille que ressent Jacques à son entrée au lycée entraîne une réflexion générale sur la situation de l'enfant par rapport à ses parents. Page 232, dans la description de la place du Gouvernement, qui est déjà longuette, s'insère cette parenthèse : «*et l'on racontait inévitablement [Camus a donc, lui aussi, succombé !] que le sculpteur, ayant oublié une gourmette, s'était suicidé*» (page 232). Pages 234-235, dans la description de la rue Bab-Azoun fut introduite l'aventure avec le marchand du bazar. Pages 237-238, la description du «*départ des hirondelles*» n'a guère de lien avec le sujet du chapitre qui est le lycée. Surtout, il aurait fallu, page 239, séparer les indications sur la topographie d'Alger de l'entrée au lycée de «*Pierre et Jacques*».

Le chapitre intitulé “Le poulailler et l'égorgement de la poule” est consacré à une simple anecdote qui aurait pu être placée auparavant. Elle est racontée par un écrivain minutieux, et même obsessionnel.

Dans le chapitre intitulé “*Jeudis et vacances*”, plein de souvenirs d’enfance croqués sur le vif, il aurait fallu :

- Page 265, séparer l’évocation de la “*Maison des invalides*” de celle des visites à la bibliothèque.
- Page 268, supprimer la description du fonctionnement de la bibliothèque municipale car il est semblable à celui de toutes les bibliothèques de prêt !
- Page 272, éviter l’incohérence qui fait que, après les mots énigmatiques, «*Chute sur le ciment*», il est question de l’impossibilité, pour Jacques, de «*parler de sa mère et de sa famille*» au lycée.
- Toujours page 272, marquer l’entrée dans le tableau de la distribution des prix qui est d’ailleurs, à strictement parler, hors des sujets annoncés,
- Page 275, éviter que, lors de la description de la cérémonie, entre la mention du discours du «*personnage officiel*» et celle du discours du «*plus jeune professeur*», s’insèrent une vingtaine de lignes consacrées au comportement de la mère et de la grand-mère de Jacques.
- Page 276, éviter que, entre deux phrases consacrées aux lauréats, tombe, comme un cheveu sur la soupe, cette phrase : «*Le ciel devenait un peu moins bleu, perdait un peu de sa chaleur par une fente invisible quelque part au-dessus de la mer*».

Toutefois, page 277, Camus fait montre d’habileté narrative en usant d’un style cinématographique elliptique pour montrer l’émotion de Jacques quand il est appelé à monter sur l’estrade : «*Le chemin de ciment qu’il parcourait, le gilet de l’officiel avec sa chaîne de montre, le bon sourire du proviseur, parfois le regard amical d’un de ses professeurs perdu dans la foule de l’estrade, puis le retour en musique vers les deux femmes déjà debout dans le passage*» (page 277).

Page 278, on en arrive aux vacances, le second sujet annoncé par le titre du chapitre qui aurait donc pu être isolé par un double interligne.

Mais, pages 278-279, le propos porte d’abord sur l’absence de congés pour les parents de Jacques, puis sur l’attitude nationaliste des travailleurs français de souche !

Pages 279-283 est repris le tableau de l’été étouffant ; il est répété que «*la chaleur était terrible*», et voilà qu’est introduit le récit d’un crime horrible, Jacques ayant vu un «*Arabe*» dont «*le coiffeur, devenu fou en le rasant, avait tranché d’un seul coup de son long rasoir la gorge offerte, [et qui] était sorti, courant comme un canard mal égorgé, pendant que le coiffeur, maîtrisé immédiatement par les clients hurlait terriblement - comme la chaleur elle-même pendant ces jours interminables.*» (page 282).

Puis, après toutefois un passage à la ligne, il est soudain question de «*l’eau, venue des cataractes du ciel*».

Après qu’on nous ait dit, page 283, que la grand-mère de Jacques était énervée par ses «*piétinements d’ennui au long des journées torrides*», est, de façon contradictoire, dressée, page 284, la liste de ses multiples activités : «*les baignades, les expéditions à Kouba, le sport, le vadrouillage dans les rues de Belcourt et les lectures d’illustrés, de romans populaires, de l’almanach Vermot et de l’inépuisable catalogue de la Manufacture d’armes de Saint-Étienne. Sans compter les courses pour la maison et les petits travaux que lui commandait sa grand-mère*» (page 284).

S’ouvre alors un sujet qui aurait mérité à lui seul un chapitre, celui des deux emplois qu’exerça Jacques pendant ses vacances d’été. Page 287, après la mention de deux employeurs chez lesquels Jacques travailla, on lit : «*Elles étaient finies*» sans que le référent soit clair. Devrait être isolée la description de la quincaillerie (pages 285-286). Devrait être isolé le récit où on voit Jacques amené à révéler au patron de la quincaillerie le mensonge qu’il avait dû lui faire, le premier restant «*muet*» et ayant «*les larmes aux yeux*», tandis que le second, qui est «*furieux*», se livre à des «*éclats de voix*» (pages 294-296). Plus loin, alors qu’il a déjà été question de l’autre travail, celui chez le courtier maritime, Camus revient au travail chez le quincailler (page 295) !

Le dernier chapitre est intitulé “*Obscur à lui-même*”, mais cela ne rend compte que de ce qu’on trouve à son début : une méditation lyrique sur le mystérieux devenir d’un enfant qui a grandi sans père, et est devenu un homme de quarante ans, méditation dans laquelle on trouve, en effet, les mentions de «*la part obscure de l’être*» (page 300), de «*cette nuit en lui*», de «*ces racines obscures et emmêlées*» (page 303), de ces «*désirs obscurs*» (page 303), etc.. Mais ensuite apparaissent :

-Un tableau de la cohabitation difficile entre Arabes et Français, avec, page 301, la mention, qui aurait dû être faite auparavant, d'un séjour de Jacques «*dans la petite ferme aux pièces voûtées et aux murs de chaux de Birmandreis* [commune de la proche banlieue sud d'Alger], où «*la tante [une sœur de Catherine? la femme d'un oncle?] passait au moment du coucher dans les chambres pour voir si on avait bien tiré les énormes verrous sur les volets de bois plein et épais*» ; avec, pages 302-303, le récit d'une bagarre entre un Arabe et un Français, à la suite de laquelle les agents «*embarquaient sans discussion les combattants, passants, malmenés sous les fenêtres de Jacques* [ne sont-ce pas plutôt celles de l'appartement de sa mère, d'autant plus que, quelques lignes plus bas, il est indiqué qu'il est «*enfant*»?] *pour aller au commissariat*» ; avec, page 306, après toutes ces pages où le passé de la colonisation française de l'Algérie a été copieusement exposé, la prétention que c'est «*une terre sans aieux et sans mémoire*».

-L'idée d'«*une seconde vie*», faite «*de sensations puissantes et indescriptibles*» qui sont des odeurs (pages 303-305).

-Cet enchaînement hardi où «*le sentiment soudain terrible que le temps de la jeunesse s'envolait, telle cette femme qu'il avait aimée*» (page 305), femme qui est alors évoquée.

-La confusion par laquelle, au souvenir de cette femme, se greffe soudain celui des «*visites funèbres des tantes dont on lui disait : "c'est la dernière fois que tu les vois"*». Puis, tandis que, au sujet de ces «*tantes*», sont évoqués «*leurs visages, leurs corps, leur ruine*», la suite est «*et elle voulait partir en criant*» [qui est cette «*elle*»?]. Cela continue avec «*ou bien ces dîners de famille sur une nappe brodée par une arrière-grand-mère*» qui, apparemment, «*pensait à sa jeune arrière-grand-mère*» dotée, comme il se doit, d'un «*appétit de vivre*», qui est «*merveilleusement belle*», a «*le sang en feu*», veut «*fuir vers un pays où personne ne vieillirait ni ne mourrait, où la beauté serait impérissable, la vie serait toujours sauvage et éclatante*». Enfin, «*il [de qui s'agit-il?] l'aimait désespérément*» (pages 305-307).

-L'habile paragraphe final qui est marqué par la lassitude de Jacques, directement alors le porte-parole de Camus qui, fatigué de subir les sarcasmes du clan de Sartre et la tragédie des Français d'Algérie, répétait qu'il était las ; se disait malade des étiquettes qu'on lui collait ; voulait échapper au Paris journalistique, mondain, qui préfère les clichés, les effets oratoires, pour redevenir l'homme seul du bord de la Méditerranée ; s'imaginait en philosophe devenu vieux qui aurait trouvé, en dépit de ses doutes, «*des raisons de vieillir et de mourir sans révolte*» (les derniers mots du livre).

La complexité de la chronologie :

Si «*Le premier homme*» est resté inachevé, le texte qui a été publié a toutefois été organisé pour partir d'un événement initial qui eut lieu en 1913, et aboutir à un bilan établi en 1954, par un homme dans la quarantaine, l'âge des bilans. Cependant, dans l'intervalle, la chronologie n'est pas linéaire.

Dans la première partie, intitulée «*Recherche du père*», après un bond de quarante ans, on suit Jacques Cormery en 1954 ; on y est :

-Dans le chapitre intitulé «*Saint-Brieuc*» qui montre le fils devant la tombe de son père, mort dès le début de la guerre de 1914, et qui, comme l'indique une note qui figure dans les «*Annexes*» «*sent le temps se disloquer - ce nouvel ordre du temps est celui du livre.*» (page 362).

-Dans le chapitre «*3. Saint-Brieuc et Malan (J.G.)*».

-Au début et à la fin du chapitre «*4. Les jeux de l'enfant*».

-Dans les chapitres «*5. Le père. Sa mort La guerre. L'attentat*» et «*6. La famille*».

-À la fin du chapitre intitulé «*Étienne*».

Jacques explore le passé pour mener une enquête sur l'inconnu qu'est son père, Camus juxtaposant le présent (temps de l'enquête) et les souvenirs d'enfance. Ainsi, dans le chapitre 4, Jacques, sur le bateau qui l'amène à Alger, essaie tant bien que mal de dormir, constate que «*les mouches manquaient*», se dit qu'«*il n'y a pas de mouches en mer*», et se souvient que, dans son enfance, il les «*aimait parce qu'elles étaient bruyantes, seules vivantes dans ce monde chloroformé par la chaleur*» (page 54) : le passage d'une époque à l'autre se fait sans rupture temporelle ou visuelle, s'effectue au sein même de la phrase, ce qui a pour effet de souligner deux choses : c'est, d'une part, la preuve que ces souvenirs sont importants aux yeux de Jacques ; c'est également un moyen de souligner

l'importance et l'influence de l'enfance sur la personnalité de l'adulte qu'il est devenu ; on remarque encore que l'accès au souvenir se fait par le biais du demi-sommeil, propice à la rêverie, Camus ayant repris ainsi un procédé classique : le demi-sommeil comme état particulier et privilégié pour accéder à une autre dimension, le rêve ou le souvenir.

Dans les "Annexes", on trouve des descriptions de la "Deuxième partie" (qui devrait être appelée la "seconde"), intitulée "Le fils ou le premier homme" : dans le "Feuillet I" : «Chez la mère. Suite de l'enfance - il retrouve l'enfance et non le père.» (page 311) ; dans une note : «Finalement, il ne sait pas qui est son père. Mais lui-même qui est-il? 2^e partie.» (page 361).

Ainsi, dans les trois premiers chapitres, on est constamment dans le passé pour une reconstitution, ponctuée d'anecdotes, de l'enfance et de l'adolescence de Jacques, pour l'appréhender au plus profond de son être. Mais, dans le chapitre final, on est de nouveau en 1954 pour l'établissement d'un bilan (où s'immiscent encore des retours vers le passé), qui paraît bien être une conclusion.

Camus pensa renoncer au désordre chronologique du début du livre ; en effet, on lit dans une note des "Annexes" : «Si finalement je choisis l'ordre chronologique, Mme Jacques ou le docteur seront des descendants des premiers colons de Mondovi» page 358).

* * *

"Le premier homme" est marqué par toute une série de cafouillages.

Ainsi, dans le premier chapitre, les Cormery sont d'abord accompagnés d'"un petit garçon de quatre ans" (page 15) ; puis, neuf pages plus loin, son père déclare : «J'ai laissé un garçon de quatre ans à Alger chez ma belle-mère» !

Sont nombreuses surtout les erreurs commises sur les noms des personnages. Si Camus n'a pas voulu écrire son autobiographie, et a toujours parlé de son «roman», il eut du mal à maintenir sa volonté de toujours bien donner à ses personnages un autre nom que celui qu'ils avaient dans la réalité, nom qu'il devait continuer à leur donner intérieurement. Comme par inadvertance, il redonna progressivement leurs vrais noms aux figures qu'il avait masquées. Ainsi :

-La mère de Jacques est d'abord appelée «Lucie» (pages 18, 76) et «Lucie Cormery» (pages 83, 86) ; puis, à partir de la page 98, elle devient «Catherine», qui était le vrai prénom de la mère de Camus, et «Catherine Cormery» (pages 105, 129, 137, 178, 180, 183, 224, 246, 271, 272, 275, 278, 297). La mention du nom de famille «Cormery» est assez curieuse, pour ne pas dire ridicule, puisqu'on ne peut évidemment pas la confondre avec une autre Lucie ou une autre Catherine !

-L'oncle de Jacques est d'abord appelé «Étienne» (titre du chapitre page 113), vrai nom de l'oncle de Camus. Mais, à la première phrase de ce chapitre, il est question d'"Ernest" qui, toutefois, redevient «Étienne» page 121 (Camus nota : «attention, changer les prénoms») et page 133 ! D'où une note de l'éditeur qui indique : «Tantôt prénommé Ernest, tantôt prénommé Étienne, il s'agit toujours du même personnage : l'oncle de Jacques.» On devrait préciser : l'un des oncles de Jacques, puisqu'il y en a d'autres.

-L'oncle qui est d'abord appelé «Joseph» (page 98) devient «Joséphin» (pages 131 et suivantes).

-Le frère aîné de Jacques, qui avait auparavant été appelé «Henri» devient «Louis» (page 250) !

-Page 258, Jacques devient soudain «Jean» (et c'est le cas aussi dans plusieurs notes qui figurent dans les "Annexes").

-Dans le chapitre "6 bis", M. Bernard, l'instituteur, est soudain appelé «M. Germain» (le nom réel de l'instituteur qu'eut Camus, auquel il adressa un vibrant hommage dans la lettre où, à la suite de l'obtention du prix Nobel, il le remerciait, lettre d'ailleurs reproduite dans le livre [pages 371-372] avec la réponse du maître [pages 373-377]), l'éditeur indiquant en note : «Ici l'auteur donne à l'instituteur son vrai nom» (page 164) ; il le fait de nouveau page 186 et page 190 où, dans la même phrase, il passa de «M. Bernard» à «M. Germain» !

-Le chapitre 7 est intitulé "Mondovi", nom d'une victoire de Bonaparte donné au village natal de Camus, qu'on trouve encore à la deuxième phrase (page 195). Mais, plus loin, il n'est plus question que de Solférino, qui est le nom d'une victoire de Napoléon III dont on peut douter qu'il ait été choisi par ces ardents républicains qu'étaient les quarante-huitards ! Et «Mondovi» ressurgit page 208.

-Page 224, alors que Camus parle de celle que, justement, il appelle «*Catherine Cormery*», il se trahit de nouveau, quelques lignes plus bas mais dans la même phrase, en la faisant signer «*Vve Camus*», bêvue que l'éditeur signala par «*Sic*».

-Dans le deuxième chapitre de la deuxième partie, il s'agit d'abord de capturer «*une poule*» (page 249) qui, curieusement, devient un «*poulet*» (page 253).

Le comble est atteint quand Camus écrit que Jacques pense «*au petit cimetière de Saint-Brieuc où les tombes des soldats étaient mieux conservées que celles de Mondovi*», qu'il continue en oubliant qu'il était censé faire parler son personnage, et écrit : «*La Méditerranée séparait en moi deux univers, l'un où dans des espaces mesurés les souvenirs et les noms étaient conservés, l'autre où le vent de sable effaçait les traces des hommes sur de grands espaces.*» (page 214).

Le livre étant inachevé, il est difficile de savoir ce que Camus aurait ajouté et / ou remanié. Mais on trouve, dans les «*Annexes*», une note intéressante qui laisse apercevoir une autre dimension qu'il n'a malheureusement pas eu le temps de développer ni d'intégrer, et qui aurait été sans aucun doute passionnante à analyser et à commenter : «*Chapitres alternés qui donnerait une voix à la mère. Le commentaire des mêmes faits mais avec son vocabulaire de 400 mots.*» (page 356).

Il apparaît trop souvent que, au long pourtant de nombreuses années de gestation, le livre a dû être écrit par Camus au fil de la plume, en se donnant, par les titres des chapitres, des cadres qui furent presque constamment débordés car il succomba à une irrépressible tendance à sauter brusquement d'un sujet à un autre, pour des digressions plus ou moins intempestives après lesquelles se fait éventuellement le retour au sujet. Il s'était d'ailleurs bien rendu compte de ce manque de continuité, puisque, au chapitre 6, se mettant à parler soudain de la grand-mère, il indiqua en note : «*Transition*» (page 96) ; mais il ne corrigea pas ce défaut !

Devant toutes les maladresses accumulées au long du déroulement de ce livre, on en vient à se dire que, au lieu d'organiser sa relation en différents chapitres dont le sujet, indiqué par le titre, s'avéra difficile à respecter du fait de débordements continuels, Camus aurait dû mener un large récit qui aurait simplement suivi l'ordre chronologique, dans lequel il aurait pu faire toutes les digressions dont il aurait eu envie, et qui, d'ailleurs, n'en auraient pas été. Ainsi, au fil de la succession des évènements, se seraient peints peu à peu les différents personnages de ce qui aurait été une puissante saga familiale, toutefois très éloignée de ce que Camus avait ambitionné : un autre «*La guerre et la paix*» !

L'intérêt littéraire

Aux défauts qui affectent la construction du "Premier homme" s'ajoutent les maladresses que présente l'écriture, qui sont si nombreuses et si affligeantes qu'on a du mal à trouver quelque occasion d'admirer l'art de Camus.

Mais il faut d'abord examiner la langue.

* * *

LA LANGUE : Elle couvre un large spectre. En effet, on trouve :

Du patois algérien : On peut citer, qui appartiennent peut-être au pataouète, le dialecte des faubourgs d'Alger, dont il donna un exemple dans une "Note" finale à son essai "L'été à Alger" :

-«*L'expression bizarre de sa grand-mère lorsqu'il était enfant à Alger et qu'elle l'obligeait à l'accompagner dans sa sieste*» (page 50) : «*A benidor*» ; elle est citée à quatre reprises sur trois pages successives (pages 49, 51, 52).

-Le mot «*cocose*» (pages 61-62) qui désigne le fruit des «*grands palmiers cocos*».

-Les propos cités en note page 64 : «*Si tu te noies, ta mère elle te tue - Tia pas honte à la figure de tout montrer comme ça. Où c'est qu'elle est ta mère.*»

-La constatation de l'oncle : «*Alors tié menteur*» (page 65).

Du français familier : Il est celui des personnages, la pauvreté des pauvres, de plus des pauvres des colonies, se manifestant aussi dans la pauvreté de leur parole qui n'est jamais entendue, qui est volontairement tue par le pouvoir, mais que Camus relaya, nous disant d'ailleurs que les pauvres n'emploient que des «*noms communs*», tandis que, chez les riches, on emploie des «*noms propres*» : «*on faisait admirer le grès flambé des Vosges ; on mangeait dans le service Quimper*» (page 73). Il a fait se dérouler le verbatim de conversations qui est souvent fastidieux (par exemple page 179), mais est, page 166, pages 286-287 et page 295, habilement rendu par le passage au discours indirect libre.

Des usages populaires apparaissent chez :

-«*Le vieux marchand de caroubes et de fourrage*» qui disait du père de Jacques : «*Pas causant, il était pas causant.*» (page 203).

-Les élèves de M. Bernard, dont l'un traite Jacques de «*chouchou*» (page 170), de favori, de préféré ; tandis qu'un autre, selon une note, dénonce un camarade en disant : «*M'sieur il m'a fait une gambette*» (page 176), un croc-en-jambe. Ils se livrent à ces duels qu'ils appellent des «*donnades*» au cours desquels il s'agit, pour eux, de «*serrer les fesses*» (page 172).

-Les camarades de Jacques au lycée qui lui ont donné «*les gracieux surnoms de "Rase-mottes" et de "Bas du cul"*» (page 244).

-La femme du coiffeur qui se plaint : «*C'est le métier, [...] toujours respirer des cheveux*» (page 67).

-Le Français révolté par l'attentat qui s'écrie : «*Cette sale race [...] Vous êtes tous de mèche, bande d'enculés*» ; qui intime à Jacques : «*Va là-bas et tu parleras quand tu auras vu la bouillie.*» (pages 87-88).

-Un invalide qui indique à Jacques : «*Je n'ai qu'une jambe [...] mais tu peux encore recevoir mon pied dans les fesses*» (page 260).

-L'oncle qui :

-devant l'ascension d'Hitler, déclare : «*C'est pas bon, hein. [...] C'est les Boches, toujours pareils. [...] Oui, il y en a des bons [...] Mais Hitler, c'est pas bon [...] Pourquoi y veut faire du mal aux juifs?*» (page 114) ;

-prétend que son chien «*y sent pas*» (page 120) ;

-accuse son frère, Joséphin : «*Lui Mzabite*» (page 132) ;

-méprise Galoufa : «*Lui feignant*» (page 160) ;

-rassure sa mère : «*Toi t'y es comme le bon Dieu pour moi !*» (page 135) ;

-balbutie : «*Chez docteur, chez docteur*» lorsque Jacques s'est, à l'atelier, écrasé «*le majeur de sa main droite*» (page 143) ;

-apprécie Jacques : «*L'a la bonne tête, celui-là*» (page 114) ; «*convaincu*», il dit encore «*en se frappant le crâne du poing*» : «*Il a bonne tête*» (page 181) ; il lui confie : «*Ton père, la tête dure. Y faisait ce qu'y voulait, toujours.*» (page 113) ; il lui demande : «*T'as peur*» (page 115) ; il l'admirait quand il rapporta «*sa première paie*» : «*Toi, un homme.*» (page 297) ;

-«*s'était "mis à l'assurance" en s'enlevant volontairement à la varlope un épais copeau de viande sur la paume de la main*» (page 278) ;

-déclare à Jacques en 1954 : «*Bon, j'ai dit à ta mère les patrons trop durs. [...] Je dira à Daniel*» (page 145).

-La grand-mère qui :

-menace Jacques : «*Si tu as menti, ce ne sera pas pain bénit [sic] pour toi*» (page 103) - «*Tu te feras chauffer les fesses*» (page 187) ;

-dit d'Ernest qu'il «*avait le cœur sur la main*» ou «*la même main "trouée"*» (page 133) ;

-considère que seules les femmes «*qui "faisaient la vie"*» [les prostituées] adoptaient la mode des cheveux courts, disant à sa fille, qui l'avait suivie, qu'«*elle avait l'air d'une putain*» (pages 136-137) ;

-demande à Jacques : «*À quel âge on passe le bachot?*» (page 178), alors que ce mot de l'argot estudiantin est tout à fait improbable dans la bouche de cette Mahonnaise qui parlait à peine le français, tandis qu'il est normal que Camus l'emploie (page 272) ;

-veut que Jacques aille en apprentissage afin de rapporter «*sa semaine*» (page 178) ;

-commente : «*Il ne pétera plus*» (pages 181-182) quand elle apprend que quelqu'un est mort.

-La mère de Jacques qui parlait «*par petites phrases simples et qui se suivaient comme si elle se voulait de sa pensée jusque-là silencieuse*» (page 91) :

-elle se plaint d'une sœur ou d'une tante «*qui avait été "fière"*» (page 72) ;

-elle parle de son mari à Jacques : «*C'était toi, craché [...] Et le front, comme toi.*» (page 74) - «*Il savait pas lire*» (page 75) - «*Il avait bien appris les vins*» (page 75) - «*Il avait de la tête*» (page 75) ;

-elle appelle le domaine «*Saint Lapôtre*» au lieu de «*Saint-Apôtre*» (page 76) ;

-elle répond au curé : «*Oui, monsieur curé*» (page 81) ; Camus indique encore qu'elle «*disait "Monsieur Cure" aux prêtres qu'elle rencontrait*» (page 183) ;

-elle indique : «*J'attends l'heure de manger*» (page 91) ;

-elle se demande : «*Peut-être que je sens mauvais*» (page 91) ;

-elle marque son manque de mémoire : «*C'est vieux, ça*» (page 92) ;

-elle reproche à Jacques : «*Pourquoi que tu fais pas attention?*» (page 100) ;

-elle désigne un acteur de cinéma par «*celui avec moustache*» (page 111).

Même des gens plus instruits usent d'un français négligé :

-M. Bernard traite ses élèves de «*bande de tramousses*» (page 154), leur donnant le nom de graines de «*Lupinus albus*» consommées en amuse-gueule ; il qualifie gentiment Jacques de «*moustique*» (pages 174, 176, 179, 193), de «*rase-mottes*» (page 176), de «*Fantomas*» (page 175) ; voyant en Fleury «*une sorte de phénomène qui réussissait également dans toutes les matières*», il lui trouve «*la tête polytechnique*» (page 177) ; il invite ses élèves à le quitter en leur disant : «*Trottez*» (page 178) ;

il appelle «mémé» la grand-mère de Jacques (page 180) ; il commande à celui-ci : «*Va voir dans la rue si j'y suis.*» (page 180).

-Le patron de la quincaillerie déclare qu'«*il serait bien bête*», qu'«*il s'était laissé avoir*» (page 295).

-Jacques :

-à sa mère, fait savoir : «*Le docteur t'envoie bien le bonjour*» (page 92) ;

-lui rappelle «*quand papa est allé voir couper le cou à Pirette*» (page 92) ;

-injurie un de ses camarades de l'école : «*la putain de ta mère*», Camus ayant ajouté en note : «*et la putain de tes morts*» (page 170) ;

-se dit, méditant dans l'avion revenant vers Alger, qu'«*il avait couru le monde*», que «*ses jours avaient été remplis à craquer*», que «*Saint-Brieuc et ce qu'il représentait ne lui avait jamais rien été*» (page 215) ;

-reconnaît, après l'aventure avec le marchand du bazar, la lâcheté des lycéens : «*On s'est dégonflé*» (page 235) ;

-Malan, avec désinvolture, invite Jacques : «*revenez à toute pompe*» (page 40), c'est-à-dire «à toute vitesse», «rapidement» ; évoque une femme coupable de «*s'empiffrer d'éclairs au café*» (page 41).

-Camus, l'auteur-narrateur, usa lui aussi de mots et d'expressions d'un français familier :

-Jacques «*coupe le ventilateur*» (page 49), interrompt son fonctionnement ; la grand-mère «*coupait sa fille*» (page 65), lui enlevait la parole ; «*coupait la chique*» (page 105), faisait s'arrêter ses deux petits-enfants qui lui donnaient un concert ; ceux-ci cherchaient à «*couper à la sieste*» (page 59), à échapper à ce supplice ; Jacques «*avait coupé*» aux leçons de violon (page 104), n'avait pas eu à les subir.

-Sur le bateau, «*des passagers [sont] abrutis de mangeaille*» (page 49).

-«*Chloroformés par la chaleur*», des hommes et des animaux «*étaient sur le flanc*» (page 54).

-Max, se battant avec Gigot, lui avait «*monté un œil au beurre noir*» (page 62), une ecchymose entourant l'œil.

-Jacques et ses camarades «*filaient vers la plage*» (page 62).

-Parmi eux, «*il fallait simplement une "poire"*» (page 63), une personne qui se laisse tromper facilement.

-Ils «*se défiaient à des plongeons*» (page 64), ils se lançaient le défi d'oser des plongeons.

-«*Le soir [...] descendait à toute allure*» (page 65).

-Jacques recevait «*trois ou quatre coups*» de nerf de bœuf de la grand-mère qui «*le brûlaient à hurler*» (page 66).

-Les membres de la famille de la grand-mère «*crevaient de faim à Mahon*» (page 80).

-En 1914, les soldats «*montaient par paquets au feu, étaient détruits par paquets et commençaient d'engraisser un territoire étroit*» (page 82).

-Un Arabe est «*collé dans une porte cochère*» (page 87).

-Jacques «*ne se décida à vraiment pousser que sur ses quinze ans*» (page 98), à grandir.

-Il cerclait son soulier «*d'un bout de ficelle pour lui tenir la gueule fermée*» (page 100).

-Les spectateurs du cinéma revenaient «*la semaine d'après*» (page 108).

-Ernest «*plaignait si peu les épices qu'il aurait brûlé une langue de tortue*» (page 127), il n'en usait pas avec parcimonie.

-«*Il se fâchait rouge*» (page 129).

-«*Joséphin était assez près de ses sous [...] ne roulait certes pas sur l'or.*» (page 133).

-La mère de Jacques s'habillait «*un peu plus coquettement [...] et même qu'on lui voyait un soupçon de rouge aux joues.*» (page 136).

-«*Le majeur de la main droite*» de Jacques a été «*rafistolé*» par «*le docteur arabe*», et est resté «*étrange*» (page 143).

-Du fait du grand nombre de personnes se trouvant à Sidi-Ferruch, «*on mangeait les uns sur les autres*» (page 147).

-«*La tante Marguerite [...] le diabète l'avait clouée sur un fauteuil, où elle s'était mise à enfler [...] et à devenir énorme et si boursouflée que le souffle lui manquait, laide désormais à faire peur.*» (page 148).

-«*La vie [...] accouche régulièrement du malheur*» (page 149).

-Jacques et Pierre «*partaient avant le passage des boueux*» (page 156), employés chargés du ramassage des ordures ménagères que, d'habitude, on appelle plus correctement et plus aimablement «éboueurs» !

-Les premiers colons allant en bateau vers Bône étaient «*malades à en crever, vomissant les uns sur les autres et désirant mourir*» (page 205).

-À leur arrivée à l'endroit qui allait être Solférino, il leur «*avait fallu se secouer [...] devant les soldats qui riaient*» (page 206), réagir contre le découragement, l'inertie.

-Quand il est question de la consommation de la quinine par les premiers colons sont insérés les mots «*à la vôtre*» (page 208), réduction de «à votre santé», mots par lesquels on invite à partager une boisson, avant de boire soi-même.

-Une note de la page 224 montre que, animé par un certain souci d'amélioration du texte, Camus voulut remplacer «*toucher*» (la pension de veuve de guerre) par «*percevoir*».

-Par apocope, le mot «*tramway*» devint «*tram*» (pages 229, 230, 231, 232, 245, 261, 291, 292).

-Un conducteur de tramway appelé «*Zorro*» est désigné comme «*une grande saucisse [homme grand et mince] qui avait le visage et la petite moustache de Douglas Fairbanks*», vedette de cinéma qui s'était en effet illustrée, en 1920, dans le film «*The mark of Zorro*», «*Le signe de Zorro*» (page 230).

-Les lycéens poursuivis par des «*jeunes gens arabes*» «*reçurent de sérieuses paires de calottes*» (page 235), des tapes sur la tête.

-«*Pierre et Jacques raffolaient des pâtisseries*» (page 236), en étaient friands.

-Au lycée, ils «*ne purent jamais "encaisser"*» un professeur de physique (page 241), la familiarité du mot, qui signifie «accepter», étant ici signalée par les guillemets.

-Ils «*n'étaient pas les derniers*» ; mais, au contraire, «*dans le peloton de tête*» (page 242), ce qui est une métaphore empruntée au monde des compétitions cyclistes ; peut-être pouvaient-ils même être considérés comme des «*forts en thème*» (page 243), c'est-à-dire des élèves se distinguant dans cet exercice particulièrement difficile, le thème latin, la composition d'un texte dans cette langue.

-Jacques était «*remuant*» (page 242).

-Pierre n'avait pas bien «*mordu au latin*» (page 242), n'avait pas assimilé les rudiments de la langue ; tandis que Jacques faisait partie des «*mordus du football*» (page 243), des amateurs fervents.

-Quand sonnait la fin des «*récréations*», Jacques était «*arrêté pile [net, brutalement] sur le ciment [...] furieux de la brièveté des heures, puis reprenant peu à peu conscience du moment et se ruant alors de nouveau vers les rangs de ses camarades.*» (page 244).

-Dans la cour de la maison, il «*apercevait les bêtes endormies sur leurs barreaux merdeux*» (page 251), salis de leurs fientes.

-Au lycée, il pouvait être «*en colle*», mot de l'argot des lycéens que Camus traduit : «*en retenue*» (page 257).

-«*Il faisait l'imbécile*» (page 57), le pitre, le clown ; il faisait des plaisanteries.

-Le football se joue entre «*équipes de gosses*» (page 258), d'enfants.

-Les victimes de la guerre qui se trouvaient à «*la Maison des invalides de Kouba*», sont appelés des «*éclopés*» (page 260).

-Jacques a essayé de «*parler chapeau à sa grand-mère*» (page 275).

-Pendant les vacances, il se livrait au «*vadrouillage [la vadrouille, le vagabondage] dans les rues de Belcourt*» (page 284).

-À la quincaillerie, il subit un «*travail bête à pleurer*» (page 292).

-Il aurait voulu «*envoyer sa grand-mère encaisser les foudres du patron*» (page 294), curieuse alliance d'un mot familier et d'un mot recherché !

-«*Le patron lui fourra l'enveloppe dans la poche*» (page 296).

-«*Les agents [...] embarquaient sans discussion les combattants*» (page 303).

Du français recherché : On remarque ces mots ou expressions :

- «*Adamique*» : «d'Adam», le premier homme selon la Bible, le mot étant employé pour qualifier l'«*innocence*» de l'oncle Ernest (page 116).
- «*Aède*» : «poète épique et récitant dans la Grèce primitive», le mot étant employé pour caractériser Ernest (page 126).
- «*Aimer à regarder*» (page 136) : construction littéraire.
- «*Avec la damnation au cœur*» (page 295), expression qui n'est pas claire : Jacques se sent-il damné ou damne-t-il sa grand-mère?
- «*Bayer aux corneilles*» (page 187), expression qui est ici, pour une fois, orthographiée correctement, le verbe, qui signifie «regarder niaisement en l'air, bouche bée», étant étymologiquement à rapprocher de «béer», «béant».
- «*Benoîtement*» (page 235) : «avec un air doucereux», pour qualifier le comportement prudent des lycéens qui avaient été corrigés.
- «*Cartel*» (page 266) : «carte, papier, par lesquels on provoquait quelqu'un en duel».
- «*Catéchumène*» (page 187) : «personne qu'on instruit pour la préparer au baptême».
- «*Chafouin*» (page 87) : «rusé», «sournois».
- «*Cheval couronné*» (page 156) : se dit d'un cheval qui, après une chute, présente au(x) genou(x) un cercle sans poil, couvert de cicatrice, ou un cercle de poils blancs.
- «*Connaissement*» (page 292) : «reçu des marchandises expédiées par voie maritime ou fluviale».
- «*Délices dispendieuses du restaurant*» (page 134), alliance de mots qui permit à Camus de montrer qu'il n'avait pas oublié la fameuse règle de grammaire !
- «*Encenser*» : dans la phrase «*Les grelots précipitaient leurs sonnailles quand les chevaux encensaient*» (page 147), ce qui signifie qu'il «agitaient la tête de haut en bas».
- «*Épaissement*» (pages 188, 294) : «d'une manière lourde, manquant de finesse, d'élégance».
- «*Exercice de la volupté*» (page 133), expression employée pour désigner les relations sexuelles.
- «*Gourmander*» (page 273) : «réprimander», «tancer».
- «*Histoire*» : alors que ce mot signifie «connaissance du passé», Camus eut, dans toute son œuvre, la coquetterie de le choisir pour désigner au contraire les événements marquants du présent, de l'actualité ; ainsi ici, Jacques dit avoir, «arrivé à l'âge d'homme», constaté que «*l'histoire autour de lui*» était «*devenue telle*» qu'il pouvait envisager de subir une exécution capitale (page 95) ; déclare avoir dû «*aborder ensuite, seul, sans mémoire et sans foi, le monde des hommes de son temps et son affreuse et exaltante histoire*» (page 215) ; pense que sa mère est «*plus grande que [son] temps, plus grande que l'histoire qui [la] soumettait à elle*» (page 320) ; se reproche de s'être «*jeté dans toutes les folies de notre histoire*» (page 352).
- «*Humaniste*» (page 275), adjectif ou nom dont on ne sait trop ce qu'il signifie, Camus ayant d'ailleurs été, d'une part critiqué, d'autre part loué pour son «humanisme», sa bienveillance peut-être !
- «*Interdit*» (page 137) : «ahuri», «déconcerté», «stupéfait».
- «*Jouxter*» (page 23) : «être près de», «toucher à».
- «*Lazzis*» (page 108) : «plaisanteries», «moqueries bouffonnes».
- «*Lieue*», nom qui désigne une distance de quatre kilomètres, utilisé quand il est dit que Jacques, indifférent au catéchisme, se réfugiait «à cent lieues de l'endroit où il récitait» (page 188).
- «*Ligneuse*» (page 28) : «qui est de la nature du bois» ; la jeune accouchée avait «*la main déjà usée, presque ligneuse*» (page 28).
- «*Moquer*» au lieu de «se moquer de» : «*Moquaient l'accoutrement*» (page 98) - *Moquant les bredouilles*» (page 125), les chasseurs revenus sans avoir fait de prise.
- «*Nécessité*» a souvent le sens qu'il a en philosophie et en logique («état de contrainte qui restreint ou annule le libre-choix de l'homme» - «enchaînement inéluctable des causes et des effets, par opposition à "hasard", "contingence"») :
 - Les membres de la famille «étaient chacun pour l'autre les représentants de la nécessité laborieuse et cruelle où ils vivaient.» (page 139).
 - Pour la grand-mère, «*la nécessité du présent était trop forte*» (page 182).

-Jacques «comprenait que ce n'était pas l'avarice qui avait conduit sa grand-mère à fouiller dans l'ordure, mais la nécessité terrible qui faisait que dans cette maison deux francs étaient une somme.» (page 103)

-Il constate que ses parents «continuaient de vivre de la nécessité, bien qu'ils ne fussent plus dans le besoin» (page 149).

-L'instituteur «fait partie de la nécessité. La question ne se pose donc pas réellement de l'aimer ou pas. On l'aime le plus souvent parce qu'on dépend absolument de lui. Mais si d'aventure l'enfant ne l'aime pas, ou l'aime peu, la dépendance et la nécessité restent, qui ne sont pas loin de ressembler à l'amour.» (page 240).

-Jacques était «toujours prêt au mensonge de plaisir et incapable de se soumettre au mensonge de nécessité» (page 296).

-Camus porte ce jugement général : «La vie de cet enfant avait été ainsi dans l'île pauvre du quartier, liée par la nécessité toute nue» (page 299).

-Dans les "Annexes", on lit : «Lui qui avait tout contesté, tout remis en cause, il n'avait jamais aimé que la nécessité. [...] ce qui peu à peu s'était imposé à lui à travers les circonstances, avait duré par hasard autant que par volonté, et finalement était devenu nécessité.» (page 354) - «Il apprendra ensuite [...] à aimer la nécessité affreuse de la vie.» (page 356).

-«N'en avoir cure» (page 244), expression signifiant : «ne pas se soucier d'une chose», «ne pas en tenir compte».

-«Offertoire» (page 235), nom qui désigne une partie de la liturgie de la messe, mais que Camus employa en révélant l'ignorance qu'il en avait, toutefois en marquant son hésitation par un point d'interrogation ; il confondit certainement avec «oratoire», mais les deux mots sont impropre pour désigner «un enfoncement pratiqué dans l'épaisseur d'une paroi pour abriter un objet décoratif», ce qui est la définition de la niche !

-«Cette organisation à vrai dire n'était pas sensible au premier regard» (page 140), formulation affectée pour simplement dire que le travail du tonnelier est étonnant.

-«Patelin» : «doucereux», «mielleux», «hypocrite» ; Malan prend «un air patelin» (page 43).

-«Peccamineux» : «de la nature du péché» ; dans la phrase : «Le restaurant apparaissait à tous dès lors comme un de ces endroits peccamineux» (page 130).

-«Pensum» (page 257) : «travail supplémentaire imposé à un élève par punition».

-«Philtres étranges de la tradition bourgeoise» (page 228), expression qui suggère une séduction magique quelque peu dangereuse ; d'ailleurs, Jacques et Pierre «préparaient leurs philtres mystérieux» à partir de «tout un attirail de tubes d'aspirine, de flacons de médicaments ou de vieux encriers, de tessons de vaisselles et de tasses ébréchées», «la base en étant le laurier-rose, simplement parce qu'ils avaient souvent entendu dire autour d'eux que son ombre était maléfique et que l'imprudent qui s'endormait à leur pied ne se réveillait jamais» (page 262).

-«Prolonges de l'armée» (page 206) : «les voitures servant au transport des munitions, du matériel militaire».

-«Pupille de la nation» (page 221) : qualité attribuée par l'État en France aux enfants mineurs dont un des parents a été blessé ou tué lors d'une guerre, d'un attentat terroriste ou en rendant certains services publics.

-«Recru» (page 255) : «fatigué jusqu'à l'épuisement».

-«Teinture» : «connaissance superficielle» ; il est indiqué qu'Ernest avait au moins «une teinture des affaires du monde» (page 113).

-«Territorial» (page 177) : «soldat faisant partie de l'armée territoriale où étaient mobilisés les hommes les plus âgés».

-«Timbre» a le sens de «son» dans «Des timbres d'ambulances s'élevaient [...] des timbres d'ambulances, pressants, rapides.» (page 88), le «timbre» du tramway (pages 230, 232).

-«Vitupérer ces enfants de riches» (page 250) : «les blâmer vivement».

* * *

LES MALADRESSES : On les constate tout au long du texte :

- Page 33 : Jacques «se promettait de faire ce que sa mère, restée en Algérie, ce qu'elle lui demandait depuis si longtemps» ; d'où la note de l'éditeur : «Sic».
- Page 36 : «Personne ne l'avait connu que sa mère qui l'avait oublié.» : il faut comprendre : «sauf sa mère».
- Page 52 : «l'hélice forant droit l'épaisseur des eaux» : le mot «droit» fait sourire car peut-on envisager une autre position pour cette hélice?
- Page 55 est simplement nommé le jeu de «la canette vinga», qui n'est décrit, sans être de nouveau bien désigné, que pages 56-57.
- Page 64 : les enfants «couraient, et les martinets avec des cris rapides commençaient de voler plus bas» : on se demande quel lien il y aurait entre ces deux actions.
- Page 64 : «Jacques avec Joseph et Jean couraient» ; or le sujet est «Jacques».
- Page 67 : au début du chapitre 5, on lit : «Il la serrait dans ses bras» ; mais on ne sait de qui il s'agit, et l'incertitude se prolonge jusqu'à la page suivante.
- Page 67 : après la mention de «la marquise du coiffeur» [«la marquise de la boutique du coiffeur»], se présentent trois lignes entre crochets où il est question du «père de Jean et de Joseph, qui était mort de tuberculose» sans qu'on comprenne de qui il s'agit (page 67).
- Page 69 : «Cormery regardait sa mère, dans une petite blouse grise» [«qui portait...»] et, plus loin, page 70, «dit Jacques» ; or il s'agit de la même personne.
- Page 73 : «Il ignorait tout de sa mère, sauf ce qu'il en connaissait lui-même» (page 73) : ignorait-il ou connaissait-il?
- Page 76 : alors qu'il était question du père, on lit cette phrase : «Oui, au fond de la même nuit où il était né, au cours de ce déménagement, émigrant, enfant d'émigrants, l'Europe accordait déjà ses canons qui devaient éclater tous ensemble quelques mois après, chassant les Cormery de Saint-Apôtre, lui vers son corps d'armée, elle vers le petit appartement de sa mère dans le faubourg misérable, portant dans ses bras l'enfant gonflé des piqûres de la Seybouse» ; or «il» désigne Jacques (mais en quoi est-il «émigrant»?), tandis que «lui» se rapporte à son père ! enfin, il faut savoir que «la Seybouse» [aussi page 335, avec l'orthographe «Seybouze»] est un fleuve du Nord-Ouest de l'Algérie, et non pas un dangereux moustique !
- Page 79 : La mère de Jacques «ne pouvait même pas avoir l'idée de l'histoire ni de la géographie.»
- Page 88 : après l'explosion, on entend des « hurlements dont on ne savait si c'était la colère et la souffrance» ; d'où la note de l'éditeur : «Sic».
- Page 98 : comme «le vêtement était usé avant d'être ajusté», «on en rachetait un autre».
- Page 109 : dans le récit de la séance au cinéma de quartier, il est question de la «vieille demoiselle» accompagnant le film au piano ; puis est signalée «une forte odeur humaine», et suivent immédiatement les mots «C'était elle» qui devraient donc se rapporter à l'odeur ; or Camus parle de nouveau de la pianiste !
- Page 109 : au lieu des mots «nombreuses projections de texte écrit», Camus aurait pu se contenter du mot «intertitres».
- Page 110 : dans sa description du déroulement d'un film que Jacques fait à sa grand-mère, il emploie les mots «le vilain», ce qui est étonnant car cela ne se dit pas en français avec ce sens ; c'est en anglais que le mot «villain» signifie «vaurien», «scélérat», «bandit».
- Page 113 : le chapitre intitulé "Étienne" commence par : «Dans un sens, elle était moins mêlée à la vie que son frère Ernest» (page 113), ce qui suscite cette question : qui est désigné par «elle»?
- Page 114 : il est dit d'Ernest : «Malgré son dur métier de tonnelier, il aimait nager et chasser» ; on s'étonne de cette indication : qu'est-ce qui empêcherait un tonnelier de nager et d'aller à la chasse?
- Pages 123-124 : dans la phrase où est décrite l'arrivée du train qu'ont pris les chasseurs «dans une petite gare solitaire dans la vallée car elle ne desservait que des mines lointaines, déserte et silencieuse, plantée de grands eucalyptus», on ne sait à quel nom se rapportent «elle» et «plantée» !
- Page 139 : dans la même phrase, Jacques est désigné d'abord par le pronom «il», et on trouve ensuite la mention de «la mère de Jacques», plus exactement «la mère de Jacques et ses enfants», ce qui est étonnant puisque Jacques est un de ces enfants (à moins qu'il ne soit question des enfants de Jacques !).

- Page 139 : dans la phrase suivante, sans la moindre séparation typographique, il est question de «*l'accident à la tonnellerie*», erreur dont Camus s'est tout de même rendu compte puisqu'il prit cette note : «*mettre tonnellerie avant colères et peut-être même au début portrait Ernest*».
- Page 142 : dans la description du travail à la tonnellerie, la pause est curieusement appelée «*la brisure*» ; mais, à la page suivante, est bien employé le mot «*pause*».
- Page 145 : «*Le soleil de l'après-midi chauffait les rues au-dehors*», ce «*au-dehors*» apportant une précision en effet très utile !
- Page 153 : le chapitre «*6 bis L'école*» débute par un «*Celui-là*» dont on ne sait d'abord à qui il réfère. Camus indiqua d'ailleurs en note : «*Transition avec 6?*». Ce n'est que onze lignes plus bas qu'apparaît le nom : «*Monsieur Bernard*».
- Page 153 : on trouve non seulement lourde la mention du «*seul geste paternel, à la fois réfléchi et décisif, qui fût intervenu dans sa vie d'enfance*», mais injuste aussi après l'évocation qui a été faite, dans le chapitre précédent, de la gentillesse d'Ernest.
- Page 157 : on s'étonne de la formulation : «*Cet exploit n'était pas commode*» ; n'est-ce pas plutôt sa réalisation qui l'est ?
- Page 159 : le chien capturé pousse «*des plaintes inarticulées*», tout à fait comme Ernest !
- Page 164 : en «*colonie de vacances*», Jacques «*criait en silence après la pauvre maison démunie de tout de son enfance*» ; «*crier après*» signifie plutôt «*invectiver*».
- Page 167 : M. Bernard «*se propagea vers son petit bureau*» (page 167) : «*se répandit*» ?
- Page 171 : un enfant était prêt à se battre «*soit qu'il eût été dénoncé ou accusé de l'être*» ; «*être quoi*» ? ; on préférerait «*soit [...] soit*».
- Page 175 : «*Jacques regardait M. Bernard de tout son cœur*» !
- Page 182, la formulation : la mort «*était une épreuve qu'il fallait affronter, comme ceux qui les avaient précédés*», devrait plutôt être : «*comme l'avaient fait ceux qui les avaient précédés*».
- Pages 208-209, une phrase mal maîtrisée commence par «*Mais toujours le fusil*», commence donc par le sujet de l'insécurité dans laquelle vivaient les premiers colons ; cependant, est effectuée une diversion vers «*le lavoir de la rue des Archives*» [une voie située à la limite des 3e et 4e arrondissements de Paris] ; puis sont montrés les pionniers «*édifiant et travaillant* [ne travaillaient-ils pas à édifier? ou travaillaient-ils la terre?] *en pays ennemi*», que définit une proposition subordonnée, avant que, à ce tableau, soit raccroché in extremis «*et pourquoi Jacques pensait-il à sa mère pendant que l'avion montait et redescendait*», mouvements qui pouvaient étourdir le passager comme l'est le lecteur !
- «*Dans l'avion qui le ramenait à Alger*» (page 202), Jacques est emporté dans une longue méditation (pages 202-215), qui devient confuse, de plus en plus confuse, au point qu'il est difficile de déterminer de qui il est question quand Camus écrit : «*Et les fils et les petits-fils de ceux-ci s'étaient trouvés sur cette terre comme lui-même [Jacques ou son père?] s'y était trouvé*» (page 211). Plus loin, on ne comprend pas, alors que, cette fois, c'est bien du père qu'il s'agit, ce que désignent ces «*mémoires dans les bibliothèques de l'époque pour utiliser les enfants trouvés à la colonisation de ce pays, oui, tous ici enfants trouvés et perdus qui bâtiisaient de fugitives cités pour mourir ensuite à jamais en eux-mêmes et dans les autres.*» (page 212), ce qui devient quelque peu plus clair dans une note des «*Annexes*» : «*Mémoires nombreux pour affecter les enfants trouvés à la colonisation de l'Algérie*» (page 344).
- Page 220, Jacques, allant au lycée pour la première fois, fut saisi d'un «*sentiment de solitude inquiète vers un monde inconnu*».
- Page 230, du conducteur de tramway qui est «*l'ami des bêtes*» il est dit qu'il «*était aussi l'ami de cœur des enfants*» (page 230) ; or cette expression s'emploie pour désigner la personne en laquelle on peut avoir pleine confiance, et, dans certains cas, il s'agit même de l'amant !
- Page 235, il est indiqué que, dans la rue Bab-Azoun, «*sur le trottoir dégagé, ouvraient des boutiques de fleurs*» ! Plus loin, page 267, il est dit que la bibliothèque municipale «*ouvrait trois fois par semaine*». Dans les deux cas s'imposerait la forme pronominale.
- Page 239, la phrase consacrée aux escaliers du lycée est boiteuse avec son «*et qu'ils*» et son «*et qui*».

- Page 244, comme Jacques avait trop usé ses semelles, «*la peur des coups mettait une distraction fatale*» alors qu'il était à l'étude.
- Page 246 : alors que Camus nous a parlé des «*Mzabites*» (pages 131-132), il mentionne soudain «*l'épicier mozabite*» (dans ses "Carnets", il parla de «*Mohabites*»!).
- Page 247, on lit cette phrase mal maîtrisée : «*Lorsque la grand-mère demandait si Jacques avait eu de bonnes notes, et il disait oui*», sa mère «*ne lui demandait rien, secouant la tête et le regardant de ses yeux doux lorsqu'il reconnaissait avoir eu de bonnes notes, mais toujours silencieuse et un peu détournée, "ne bougez pas, disait-elle à sa mère, je vais chercher le fromage", puis plus rien jusqu'à la fin [du repas] où elle se levait pour débarrasser.*»
- Page 253, «*la poule*» capturée est devenue un «*poulet*», quand l'animal est égorgé !
- Page 259, pour leur «*goûter*» de 4 heures, Mme Marlon donnait à chacun, Pierre et Jacques, «*un morceau de pain et de chocolat*» (page 259), ce qui laisse songeur : quel était cet aliment fait à la fois de pain et de chocolat? Plus loin, cependant, sont distingués le «*pain encombrant*» et le «*chocolat qui fondait entre leurs doigts*».
- Page 260, alors que Camus vient d'écrire : «*Cet univers d'éclopés n'était nullement triste pour les enfants*», il commence la phrase suivante par «*Les uns étaient taciturnes et sombres*» ; logiquement, il s'agit des enfants, mais, en fait, il entend nous parler des «*éclopés*».
- Page 262, alors qu'est mentionné «*le laurier-rose*», plus loin dans la même phrase il est question de «*leur pied*».
- Page 262 encore, on s'étonne de voir, après les mots «*une bouillie mauvaise*», une parenthèse où il est précisé : «*malsaine*».
- Page 266 sont annoncées «*deux soifs essentielles*» ; mais on ne trouve ensuite que «*la soif de la gaieté et du courage*».
- Page 265, Camus mentionne «*la bibliothèque municipale*», puis, page 267, «*une bibliothèque municipale dans le quartier*» ; la première aurait donc dû être mieux définie.
- Page 267, il est indiqué que, dans le quartier de Belcourt, on trouvait «*de petits immeubles bon marché*» [en fait, «*où les loyers étaient modérés*»]. Or la phrase suivante se lit : «*La bibliothèque municipale fut installée sur ce marché.*» Le mot «*marché*» n'a pas du tout le même sens dans le second cas ; il n'a jamais été question d'un «*marché*» existant à Belcourt !
- Page 268, à la bibliothèque municipale, «*une jeune institutrice*» «*tenait les livres de prêt*» ; il faut comprendre qu'elle tenait le comptoir du prêt des livres.
- Page 270, Jacques et Pierre cherchaient des livres qui «*leur donnaient leur pâté de rêves*» ; on peut supposer que Camus pensait plutôt à «*la pâtée*», «*soupe grossière qu'on donne aux animaux*».
- Pages 270-271, Jacques aurait reçu cet ordre : «*Mets la table, pour la troisième fois*» ; on devrait plutôt lire : «*Pour la troisième fois, il recevait cet ordre : "Jacques, mets la table !"*».
- Page 272, c'est bien après qu'il ait été question de «*deux vies*» entre lesquelles «*se partageait inégalement la vie de Jacques*» qu'on lit ce charabia : «*Bien que la plus ancienne de sa vie fût en réalité ce quartier*» ! Et, un peu plus loin, on a du mal à comprendre pourquoi, «*un soir*», le quartier de Belcourt devint «*un désert pour l'enfant devenu inconscient*».
- Page 278, ce serait le seul «*repos*» des «*femmes et de Catherine Cormery* [qui ne serait donc pas une femme !] qui «*signifiait pour eux tous des repas plus légers*» alors qu'est évoqué juste auparavant le travail de «*l'oncle Ernest*».
- Page 279, il est question de «*la théorie du prolétariat*» «*que font les intellectuels*» et du «*privilège de la servitude*» ; ce n'est pas clair : ne faudrait-il pas plutôt parler de la défense du prolétariat qui est menée par des intellectuels de gauche ; quant au «*privilège de la servitude*», c'est évidemment un sarcasme.
- Page 279, Pierre et Jacques étaient «*vêtus d'espadrilles* [chaussures dont l'empeigne est de toile, et la semelle de sparte tressé ou de corde] trouées» : n'en sont-ils pas plutôt chaussés?.
- Page 284, le fait que Jacques, pendant les vacances, «*ne travaillait pas et ne rapportait pas d'argent*» est qualifié de «*situation gratuite*».
- Page 291, quand il est question de l'éveil, chez Jacques, de l'attraction sexuelle vers les femmes, on ne comprend pas ce que Camus entendait par «*au niveau du sang et de l'espèce*» (page 291).

-Page 297, Camus fait rapporter à la maison, par Catherine, «*un petit ballot de lingerie sale qu'on lui avait donné à laver*» (page 297) ; on peut penser qu'il ne s'agit pas de «lingerie» («linge de corps pour femmes», et on parle souvent alors de «lingerie fine») mais de «linge» («ensemble des pièces de tissu servant aux soins du ménage»), distinction qui n'aurait pas dû échapper à cet «homme à femmes» !

-Page 305, on apprend qu'une femme avait «*été aimée d'un grand amour de tout le cœur et le corps aussi*».

Parmi les maladresses, il faut constater et regretter les répétitions.

Il est vrai que Camus sut ménager des répétitions proches mais voulues et expressives :

-En 1914, les soldats «*montaient par paquets au feu, étaient détruits par paquets*» (page 82).

-«*La Kabylie [est] la partie sauvage et sanglante de ce pays, longtemps sauvage et sanglant*» (page 205).

-Catherine, à son fils, «*donnait un baiser tendre et distrait, reprenant sa pose immobile, dans la pénombre, le regard perdu sur la rue et le courant de la vie qui s'écoulait inlassablement en contrebas de la berge où elle se tenait, inlassablement, pendant que son fils, inlassablement, la gorge serrée, l'observait dans l'ombre, regardant le maigre dos courbé, plein d'une angoisse obscure devant un malheur qu'il ne pouvait pas comprendre.*» (page 247).

-Camus insiste sur la véracité de son récit : «*Oh ! oui, c'était ainsi, la vie de cet enfant avait été ainsi, la vie avait été ainsi...*» (page 299).

Il sut aussi procéder à d'habiles progressions ; ainsi, il dit que le soleil «*avait séché, puis desséché, puis torréfié les murs*» (page 280).

Mais nombre d'autres répétitions proches sont déplaisantes, sinon franchement pénibles, car, si elles reproduisent le cheminement d'une pensée revenant sans cesse sur elle-même, elles alourdisSENT le propos ; bien écrire implique de les éviter en remplaçant le second terme par un pronom, en remplaçant l'un des termes par un synonyme, ou en reformulant le passage pour qu'une seule mention soit nécessaire. On peut signaler ces cas :

-Page 29 : «*Les mains solidement placées sur la barre d'appui, le corps en appui...*»

-Page 31 : Jacques attendit «*le moment de donner son billet, attendit encore que l'employé taciturne lui rendît son billet*».

-Page 53 : Le soleil «*pesant de tout son poids sur la surface entière des persiennes, plongeait dans l'ombre une seule épée très fine par l'unique échancrure qu'un nœud de bois sauté avait laissé dans le couvre-joint des persiennes*».

-Page 71 : Lucie «*voyait, trente ans auparavant, sans intervenir, sa mère battre à la cravache Jacques, [était] empêchée d'intervenir par la fatigue, l'infirmité de l'expression et le respect dû à sa mère*».

- Page 71 : Elle «*n'avait jamais touché ni même vraiment grondé ses enfants*», ce qui est répété page 100 : «*Elle-même ne les touchait jamais, ses enfants.*»

-Page 72 : Dans «*le petit appartement*» de la mère, «*le superflu était pauvre parce que le superflu n'était jamais utilisé.*»

-Page 79 : Elle «*ne pouvait même pas avoir l'idée de l'histoire*», ce qui est repris page 81 : «*elle ne savait pas l'histoire de France, ni ce qu'était l'histoire.*»

-Page 85 : De son mari, «*plus rien ne restait, [...] il ne restait qu'un souvenir impalpable*».

-Page 88 : «*Des timbres d'ambulances s'élevaient. [...] des timbres d'ambulances, pressants, rapides.*»

-Page 114 : «*Ernest emmenait souvent l'enfant avec lui*» (page 114) ; quelques lignes plus loin, page 115, on lit : «*Il emmenait Jacques tout enfant à la plage des Sablettes*».

-Page 125 : Ernest «*annonçait aux autres qu'il ramènerait plus de lapins et de perdreaux que tous les autres*».

-Page 130 : «*Le restaurant apparaissait à tous dès lors comme un de ces endroits peccamineux à la fausse séduction où tout apparaît facile dès l'instant où l'on peut payer, mais où les premières et coupables délices qu'il dispense sont un jour ou l'autre payées chèrement par l'estomac.*»

- Page 131 : alors qu'il a déjà été indiqué, page 98, que Joséphin «travaillait au chemin de fer» [curieux singulier], on lit encore qu'il «travaillait aux chemins de fer».
- Page 142 : «Le manœuvre arabe portait un pantalon arabe».
- Page 142 : Jacques «respirait avec délice l'odeur de la sciure [...] mâchouillait «la fumée délicieuse».
- Page 148 : Dans la même phrase, il est dit que, à la tante Marguerite, «le souffle lui manquait» ; qu'on se demandait «si le souffle allait lui manquer» ; qu'on constatait que «le souffle lui manqua pour finir.»
- Page 154, les mots «Monsieur Bernard» se trouvent deux fois dans la même phrase.
- Pages 154-155 : «Des entrepôts [...] avaient fini de relier la rue principale du quartier où se trouvait la maison de Jacques à l'arrière-port d'Alger où se trouvaient les quais aux charbons».
- Page 160 : Est encore «impassible» «le vieil Arabe» conduisant le véhicule du «capteur de chiens» qui l'était déjà page 157.
- Page 160 : Les «étalages de fruits» offraient «des montagnes de nèfles, d'oranges et de mandarines, d'abricots, de pêches, de mandarines (une note indique : «Sic»), de melons, de pastèques».
- Page 162 : M. Bernard «utilisait les manuels avec compétence et précision... Les manuels étaient toujours ceux qui étaient en usage dans la métropole».
- Page 167 : Jacques est «secoué de sanglots interminables, qui semblaient ne devoir jamais s'arrêter.»
- Pages 171 et 172, «affronter la violence» revient à quelques lignes de distance
- Pages 176-177, dans la même phrase le mot «Jacques» est utilisé trois fois.
- Page 182 : «pour les Algériens», la mort «était une épreuve [...] où ils essayeraient de montrer ce courage [...] en attendant il fallait essayer d'oublier et d'écarter.»
- Page 188 : dans l'église, à Jacques, «l'orgue faisait entendre une musique qu'il entendait pour la première fois».
- Page 188, il «rêvait alors plus épaissement, plus profondément d'un rêve».
- Pages 189-190, dans une longue phrase mal maîtrisée où se trouvent englobés «la confession de la veille», puis la première communion et, enfin, le repas de la famille, reviennent les mots «coupables», «exaltation», «excita», «excitation», «peu à peu».
- Page 193, après le départ de M. Bernard, Jacques «restait seul» ; il «le laissait désormais seul».
- Alors que page 192, M. Bernard «savait tout», page 194, son «cœur savait tout».
- Page 203, «La première obscurité [...] laissait derrière elle une nuée d'étoiles, et le ciel était maintenant rempli d'étoiles.»
- Page 206, on lit que le père de Jacques est arrivé à Solférino «quarante ans plus tôt, à bord de la carriole», et, quelques lignes plus bas, on apprend que les quarante-huitards «parviennent à la fin de la journée dans le même pays que son père quarante ans auparavant».
- Page 206, le mot «terre» apparaît trois fois dans cette description du pays découvert par les quarante-huitards : «plat, entouré de hauteurs lointaines, sans une habitation, sans un lopin de terre cultivé, couvert seulement d'une poignée de tentes militaires couleur de terre, rien qu'un espace nu et désert, ce qui était pour eux l'extrême du monde, entre le ciel désert et la terre dangereuse.»
- Page 225 : «La première chose qu'il [Georges Didier] tenta d'obtenir de Jacques [...] fut qu'il renonçât aux grossièretés. Jacques n'avait pas de peine à y renoncer avec lui. Mais, avec les autres, il retrouvait facilement les grossièretés de la conversation». Et, au moment de se confesser, il sait qu'il a pu laisser échapper «une de ces paroles malsonnantes qui peuplaient son vocabulaire d'écolier» (page 189).
- Page 249, dans la minutieuse description de l'allumage de «la lampe à pétrole», le mot «mèche» apparaît quatre fois !
- Page 251 : «Arrivé au poulailler, dès qu'il [Jacques] touchait le poulailler branlant...»
- Page 252, il «surgissait enfin dans la salle à manger en vainqueur. Le vainqueur se découvrait dans l'entrée.»
- Page 253, «Jacques se plaçait à l'endroit indiqué [...] tandis que la grand-mère se plaçait dans l'entrée».

- Page 255, Jacques était «réveillé parfois par son frère qui l'enjambait pour dormir contre le mur, car il se levait plus tard que Jacques, ou par sa mère qui parfois heurtait l'armoire dans l'obscurité où elle se déshabillait, qui montait légèrement sur son lit et dormait si légèrement qu'on pouvait croire qu'elle veillait».
- Page 257, dans la même phrase, on lit : «Jacques et Pierre retrouvaient leur univers (exception faite de Jacques pour certains jeudis où Jacques était en colle [...] comme l'indiquait un billet de la surveillance générale que Jacques faisait signer à sa mère».
- Pages 264-265, dans le récit de la résistance de Jacques et de Pierre au «vent d'est», le mot «palme» apparaît dix fois en quelques lignes.
- Page 267, il est question des «livres populaires qui traînaient dans la boutique du marchand de livres», autrement dit, le libraire !
- Page 271, après qu'ait été employé le mot «mère», cinq lignes plus bas, on trouve «Catherine Cormery».
- Page 275, dans la digression qui est consacrée au comportement, lors de la distribution des prix, de la «grand-mère», ce mot apparaît cinq fois en dix-sept lignes !
- Page 281, «les enfants se jetaient dans la rue, couraient sous la pluie dans leurs vêtements légers et pataugeaient avec bonheur dans les gros ruisseaux bouillonnants de la rue».
- Page 290, dans «journées sombres et sans éclat», le pléonasme est patent.
- Page 293, si «la chaleur» faisait que «les lourdes rampes de fer étaient brûlantes», il n'était pas nécessaire d'ajouter : «on ne pouvait y poser la main», ni d'indiquer plus loin que «les ferrures brûlaient».
- Page 295, le patron de la quincaillerie «tendait son enveloppe. Jacques tendait déjà une main hésitante».
- Page 295, dans cette scène est non seulement répétée l'obligation de mentir dans laquelle Jacques se trouvait ; mais, à la mention de son «air de détresse», succède deux lignes plus bas la mention «de sa peur et de sa détresse».
- Page 299, Jacques fait face à «un monde inconnu [...] ce monde qu'il ne connaissait pas».
- Page 301, les «feux de tourbe [sont] éteints à la surface mais la combustion reste à l'intérieur, déplaçant les fissures extérieures de la tourbe et ces grossiers remous végétaux, de sorte que la surface boueuse a les mêmes mouvements que la tourbe des marais».
- Dans le chapitre intitulé "Obscur à soi-même" (page 299) reviennent les mentions de «la part obscure de l'être» (page 300), de «ce mouvement obscur» (page 301), de «cette nuit en lui» (page 303), de ses «désirs obscurs» (page 303), de «cette obscurité en lui» (page 305). Le comble est atteint avec «se dirigea dans la direction» (page 31) et «la soixantaine d'élèves [...] se dirigea dans cette direction» (page 192), expressions qu'il semble impossible de prononcer et surtout d'écrire par un francophone !

Les problèmes de ponctuation :

Si on apprend, dans une "Note de l'éditeur" que «pour la bonne compréhension du récit, la ponctuation a été rétablie», elle demeure pourtant insuffisante sinon incorrecte. Cela apparaît surtout dans des phrases qui sont longues, très longues, torrentielles, comme :

- Celle des pages 125-126, qui est de vingt-cinq lignes, qui aligne une série de noms suivis de propositions de plus en plus longues sans qu'il y ait jamais de verbe principal !
- Celle des pages 188-189, qui est de trente lignes ; qui est mal maîtrisée car elle traite de deux sujets différents, et est d'ailleurs coupée par un point-virgule ; qui laisse incomplète la première partie ; chacune de ces parties ayant cependant une belle ampleur.
- Celle des pages 189-190, qui est de trente-huit lignes, où se trouvent englobés «la confession de la veille», puis la première communion et, enfin, le repas de la famille.
- Celle des pages 299-300, de vingt-quatre lignes, qui est maîtrisée, faisant le portrait de Jacques en allant toutefois de l'«enfant» à l'homme de «quarante ans».
- Celle des pages 301-303, de soixante-treize lignes, qui, du portrait de Jacques continué, passe à un tableau de l'Algérie, des Arabes, des conflits entre eux et les Français, par un enchaînement de «et».

-Celle des pages 303-305, de cinquante-trois lignes, qui commence par des propos incohérents, et n'est, en fait, pas terminée !

Il faut admettre que le texte que nous lisons aurait exigé d'importantes corrections, dont on peut se demander si c'est Camus lui-même qui y aurait procédé ou si cela aurait été le travail (habituel dans son cas?) des éditeurs.

* * *

LES MANIFESTATIONS DE L'ART DE CAMUS :

Il mit tout son soin à la rédaction du premier chapitre, qui est empreint d'une tremblante solennité, et, dans une moindre mesure, à celle du dernier où l'on entend un chant sourd et révolté.

Dans l'ensemble, il rendit perceptions, sensations, émotions, sentiments, dans une immédiateté où on sent la vibration du vécu.

Pour donner de la force et du relief à son texte, il recourut à certains effets littéraires, qu'on peut relever :

Les antithèses et les paradoxes :

- Henri Cormery est qualifié de «*père cadet*» (page 36), expression presque oxymorique.
- Jacques ressent à la fois «*une sorte d'angoisse heureuse*» et «*une jubilation sourde*» (page 53).
- Dans la cave, les enfants triomphaient «*dans leur royaume de misère*» (page 59).
- La mère montrait une «*douce ténacité*» (page 68).
- Dans l'histoire des Mahonnais survint un «*tragique malentendu où un poète trouva la mort*», et qui eut pour «*résultat*» «*l'installation sur le littoral algérien d'une nichée d'analphabètes.*» (page 97).
- En Afrique, l'arrivée du «*soir rapide*» laisse aux gens un «*poids insupportable et doux sur le cœur.*» (page 212).
- Au lycée, Jacques apparaissant comme «*un catholique non pratiquant*», cela «*lui donna la réputation d'une forte tête au moment même où il se sentait le plus désorienté*» (page 223).
- Georges Didier, «*l'enfant de la famille, de la tradition et de la religion, avait pour Jacques les séductions des aventuriers basanés qui reviennent des tropiques murés sur un secret étrange et incompréhensible*» (page 228).
- Les deux oncles de Pierre sont «*de rudes cheminots, taciturnes et souriants*» (page 228).
- Quand Jacques était parvenu à s'emparer de la poule, il «*surgissait enfin dans la salle à manger en vainqueur [...] le visage blanc de peur*» (page 252).
- Alors que la grand-mère disait : «*On ne peut pas rester sans rien faire*», c'était «*justement*» dans le bureau de la quincaillerie «*que Jacques avait l'impression de ne rien faire*» (page 290).
- Il se rend alors compte que «*la monotonie interminable du travail bête à pleurer parvient à rendre en même temps les jours trop longs et la vie trop courte*» (page 292).
- Il souffre de devoir «*mentir pour avoir le droit de ne pas prendre de vacances [...] et mentir encore pour avoir le droit de reprendre son travail au lycée*» (page 296).
- Dans le dernier chapitre, il se voit «*à quarante ans*», «*régnant sur tant de choses et si certain cependant d'être moins que le plus humble, et rien en tout cas auprès de sa mère.*» (page 300).
- La «*femme qu'il avait aimée*» poussait un «*grand cri muet au moment de la jouissance*» (page 305).

Les hyperboles :

- L'accouchée «*cria une seule fois longuement, à pleine bouche, comme si elle avait voulu se délivrer d'un coup de tous les cris que la douleur avait accumulés en elle*» (page 20).
- Puis, quand elle est délivrée, son «*sourire avait empli et transfiguré la pièce misérable*» (page 27).
- Du cimetière de Saint-Brieuc, le «*sol était jonché d'enfants qui avaient été les pères d'hommes grisonnants*» (page 35).
- «*Malan, dans un temps où les hommes supérieurs sont si banals, était le seul être qui eût une pensée personnelle, dans la mesure où il est possible d'en avoir une, et dans tous les cas, sous des*

apparances faussement conciliantes, une telle liberté de jugement qu'elle coïncidait avec l'originalité la plus irréductible» (page 40).

-La consommation d'un cornet de frites par tout un groupe d'enfants est un «festin» (page 63).

-Alors qu'ils s'ébattent sur la plage : «*La mer était douce, tiède, le soleil léger maintenant sur les têtes mouillées, et la gloire de la lumière emplissait ces jeunes corps d'une joie qui les faisait crier sans arrêt. Ils régnait sur la vie et sur la mer, et ce que le monde peut donner de plus fastueux, ils le recevaient et en usaient sans mesure, comme des seigneurs assurés de leurs richesses irremplaçables.*» (page 64).

-Jacques «avait grandi au milieu d'une pauvreté aussi nue que la mort» (page 73).

-Quand sa mère apprit la mort de son mari, «*dans la nuit du monde qu'elle ne pouvait imaginer et de l'histoire qu'elle ignorait, une nuit plus obscure venait seulement de s'installer.*» (page 81).

-Pendant la guerre de 1914-1918, «*des hommes venus du monde entier, tapis dans des tanières de boue, s'accrocheraient mètre par mètre sous un ciel hérissé d'obus éclairants miaulant pendant que tonituraient les grands barrages* [Camus a-t-il voulu parler de «grands tirs de barrage»?] qui annonçaient les vains assauts. [...] les troupes d'Afrique [...] fondaient sous le feu comme des poupees de cire multicolores, et chaque jour des centaines d'orphelins naissaient dans tous les coins d'Algérie, arabes et français, fils et filles sans père qui devraient ensuite apprendre à vivre sans leçon et sans héritage.» (pages 82-83).

-Le père a été «*dévoré par un feu universel*» (page 85).

-Jacques craignait le moment où l'usure des clous de ses souliers «*devenait scandaleuse*», et «*la catastrophe dernière*» survenait quand il devait cercler le soulier «*d'un bout de ficelle pour lui tenir la gueule fermée*» (page 100).

-Ses chaussures étaient «*fleuries de clous neufs*» (page 100).

-Pour qualifier les séances du «*cinéma de quartier*» est employé le mot «*cérémonie*» (page 106).

-Jacques, devant lire les intitulés pour sa grand-mère, y subit un «*calvaire*» (page 109).

-Ernest jouit du «*sommeil hermétique du sourd*» (page 114).

-Il «*scrutait la nuit mystérieuse de ses organes*» (page 116).

-La chasse se déroulait «*pendant des heures sans frontière sur un territoire sans limites*» (page 126).

-Jacques est alors «*perdu dans la lumière incessante et les immenses espaces du ciel*», mais «*se sent le plus riche des enfants*» (page 126).

-Ernest «*plaignait si peu les épices qu'il aurait brûlé une langue de tortue*» (page 127).

-Dans le train du retour de la chasse, «*les chiens rompus dormaient [...] d'un sommeil lourd traversé de rêves sanguinaires*» (pages 127-128) : qu'en penserait un vétérinaire?

-La grand-mère ayant marqué à sa fille son mépris après qu'elle se soit fait couper les cheveux, «*toute la misère et la lassitude du monde s'étaient peintes sur son visage*» (page 137).

-Se battant avec Antoine, «*Ernest, sans sentir les coups, frappait et frappait de ses poings durs comme fer*» (page 138).

-De Jacques, il est dit que «*sa conduite, et son étourderie, son désir de paraître*» le poussaient «*à mille sottises*» (page 156).

-Les enfants sont indignés par «*la charrette de mort* [sic]» du «*capteur de chiens*» (page 159).

-En été, à l'école, «*le soleil pouvait hurler sur les murs fauves pendant que la chaleur crépitait dans la salle elle-même pourtant plongée dans l'ombre des stores à grosses rayures jaunes et blanches*» (page 161).

-La pluie s'abat «*en Algérie, en cataractes interminables, faisant de la rue un puits sombre et humide*» (page 161).

-«*La mer [est] en flammes sous le soleil*» (page 162).

- «*Jacques se sentait le plus misérable des enfants aux vacances*» (page 163).

-En «*colonie de vacances*», il ressentait «*l'énorme silence de la petite ville perdue dans les montagnes*», et «*les notes mélancoliques du couvre-feu*» faisait «*monter en lui un désespoir sans bornes*» (page 164) ; dans une note des "Annexes", on trouve cette précision : «*les trompettes de la caserne dans le matin et le soir*» (page 359).

-Les combattants de la guerre de 1914-1918 «*vivaient dans des trous sous un plafond d'obus, de fusées et de balles*» (page 165).

- Le châtiment corporel est administré par l'instituteur selon «*un rite immuable*» (page 168), constitue une «*cérémonie expiatoire*» (page 169).
- Lors du combat entre Jacques et Munoz, «*l'assistance poussa des hurlements de Sioux*» (page 173).
- Indifférent au catéchisme, Jacques se réfugiait «*à cent lieues de l'endroit où il récitait*» (page 188).
- Le jour de sa première communion, «*le tonnerre de la musique qui éclata alors le glaça, l'emplit d'effroi et d'une extraordinaire exaltation où pour la première fois il sentit sa force, sa capacité infinie de triomphe et de vie*» (pages 189-190).
- Après son succès à l'examen pour l'obtention de la bourse, «*une immense peine d'enfant lui tordait le cœur, comme s'il savait d'avance qu'il venait par ce succès d'être arraché au monde innocent et chaleureux des pauvres*» (pages 193-194).
- Le «*mistral*», qualifié de «*vent polaire*», «*soulève en tempête l'eau glacée*» de la Méditerranée (page 205).
- Le jour de la distribution des prix, «*au-dessus de l'assistance, le bleu du ciel se coagulait et devenait de plus en plus dur sous la cuisson de la chaleur*» (page 274).
- «*Tous les hommes d'Afrique [seraient saisis d'une «angoisse»] lorsque le soir rapide descend sur la mer, sur leurs montagnes tourmentées et sur les hauts plateaux, la même angoisse sacrée que sur les flancs de la montagne de Delphes où le soir produit le même effet, fait surgir des temples et des autels.*» (pages 211-212). On retrouve la même idée dans les "Annexes" où «*l'angoisse du sacré*» est aussi «*l'effroi devant l'éternité*» (page 362).
- Le père de Jacques s'est perdu «*dans l'immense cohue des morts sans nom qui ont fait le monde en se défaissant pour toujours*» (page 213).
- La lumière de l'Algérie serait celle «*des premiers matins du monde*» (page 215).
- Les conducteurs des tramways jouissaient «*auprès des enfants du prestige des demi-dieux*» (page 230).
- À l'un deux, qu'ils appellent «*l'ours brun*», ils vouent une «*admiration éperdue*» (pages 230, 231).
- Au lycée, Jacques et Pierre eurent presque un «*triomphe total*» (page 242).
- Quand Jacques jouait au football, «*il se sentait le roi de la cour et de la vie*», et, quand était sonnée la fin des récréations, «*il tombait réellement du ciel*» (page 244).
- Comme il avait trop usé ses semelles, «*la peur des coups mettait une distraction fatale*» alors qu'il était à l'étude (page 244).
- «*À sept heures*», il rentrait chez lui, alors que les tramways étaient «*chargés à craquer*» (pages 245-246).
- Quand sa grand-mère procède à «*l'égorgement du poulet*», «*il regardait, horrifié, les gestes précis du sacrificeur*» (page 253).
- Le «*couteau tranchant*» produisait «*un bruit affreux*», tandis que «*la bête était parcourue de terribles soubresauts*» (pages 253-254).
- Le «*grand parc*» qui entoure «*la Maison des invalides*» est une «*jungle parfumée*» où les arbres sont «*immenses*», «*vigoureux*», «*épais*», «*solides*» ; sont «*d'une taille extraordinaire*» ; ont des «*troncs énormes*» ; forment des «*labyrinthes pleins d'ombre et de secret*» avec des «*passages enchevêtrés*» (pages 261-262).
- Jacques et Pierre, se livrant à un «*ténébreux travail*», fabriquaient des «*drogues magiques*», «*de terrifiants poisons*», «*un poison foudroyant*», des «*élixirs définitivement funestes*» devant provoquer «*une terrible mort*», obtenant une «*bouillie*» présentant des «*irisations particulièrement effrayantes*», un «*jus*» «*d'un vert inquiétant*» ; ils espéraient pouvoir ainsi «*dépeupler la ville*» (pages 262-263-264).
- La lecture des livres était «*commencée avec une avidité folle, exaltée, qui finissait par jeter l'enfant dans une totale ivresse dont les ordres répétés ne parvenaient même pas à le tirer.*» (page 270).
- Jacques était «*comme intoxiqué de lecture*» (page 271), «*comme un ivrogne*» (page 272).
- À Belcourt [pas ailleurs?], «*le travail [...] pour faire vivre, conduisait à la mort.*» (page 279).
- L'été se passe «*sous le ciel lourd, moite et torride, jusqu'à ce que fût oublié jusqu'au souvenir des fraîcheurs et des eaux de l'hiver, comme si le monde n'avait jamais connu le vent, ni la neige, ni les eaux légères, et que depuis la création jusqu'à ce jour de septembre il n'eût été que cet énorme minéral sec creusé de galeries surchauffées, où s'activaient lentement, un peu hagards, le regard fixe, des êtres couverts de poussière et de sueur.*» (page 281).

- Pour la grand-mère, «*cette situation gratuite*» [le fait que Jacques, pendant les vacances, «*ne travaillait pas et ne rapportait pas d'argent*»] «*brillait de tous les feux de l'enfer*» (page 284).
- Alors que Jacques travaillait dans la quincaillerie, «*une lumière s'éteignait en lui, le ciel avait disparu*» (page 288) ; «*pratiquement, le long été s'usait pour Jacques dans des journées sombres et sans éclat et à des occupations insignifiantes*» (page 290), et sont encore évoqués dans le dernier chapitre «*ces étés obscurs et laborieux*» (page 300).
- Pour lui, «*ce travail de bureau ne venait de nulle part et n'aboutissait à rien*» (page 290).
- Il «*pleurait sur la lumière perdue*» (page 290).
- Il «*bouillait littéralement sur sa chaise*» (page 291).
- «*La chaleur dévastait les rues*» (page 293).
- Après la scène avec le patron de la quincaillerie, Jacques ne voulait «*pas toucher l'argent qui lui brûlait la poche*» (page 296).
- Il avait gagné «*un peu d'argent qui n'achèterait pas la millionième partie de ces trésors*», c'est-à-dire «*ce qu'il y avait de royal dans sa vie de pauvre, les richesses irremplaçables dont il jouissait si largement*» (page 296).
- Comme il se rebelle contre sa grand-mère, elle se plaint du «*malheur d'avoir élevé des enfants dénaturés*» (page 298).
- Jacques considère qu'il n'est «*rien en tout cas auprès de sa mère*» (page 300).
- Il aurait connu «*la naissance et le baptême dans la mer*» (page 300).
- Avec une «*femme qu'il avait aimée*», «*le désir était royal*» (page 305).
- Est-ce cette même femme qui est «*merveilleusement belle dans l'éclat de sa jeunesse*», qui «*veut fuir vers un pays où personne ne vieillirait ni ne mourrait, où la beauté serait impérissable, la vie serait toujours sauvage et éclatante*» (page 306)?
- Jacques manifeste «*une pure passion de vivre affrontée à une mort totale*» (page 306).
- «*Sa mère est le Christ*» ("Annexes", page 328).

On peut voir dans cette propension aux hyperboles l'expression d'un tempérament (non tempéré !) tout à fait méridional ! Or c'est Camus lui-même qui rappelle la formule de Guillaume Charles Antoine Pigault de l'Espinoy, dit Pigault-Lebrun, dans "L'homme à projets" (1807) : «*Tout ce qui est exagéré est insignifiant.*» (page 367) !

Les litotes sont, au contraire, très rares, on peut citer : «*Dans ces deux sortes de concours [ceux de «l'intelligence» et ceux de «l'agilité physique»], Jacques et Pierre «n'étaient pas les derniers»*» (page 242).

Le goût des adjectifs expressifs dans des alliances de mots souvent étonnantes : «*eaux phosphorescentes de l'automne*» (page 13) - «*vertige étrange*» (page 35) - «*bouche épaisse et sensuelle*» (page 41) - «*main fataliste*» (page 42) - «*angoisse heureuse*» (page 53) - «*pauvreté chaleureuse*» (page 53) - «*jubilation sourde*» (page 53) - «*regard bleu et droit*» (page 57) - «*lumière suffocante*» (page 91) - «*mémoire enténébrée*» (page 93) - «*violon frigide*» (page 104) - «*pâtisseries criardes*» (page 106) - «*nécessité laborieuse et cruelle*» (page 139) - «*reproches résignés*» (page 149) - «*image doucereuse et insistante*» (page 151) - «*quartier mystérieux et inquiétant*» (page 151) - «*ombre anonyme*» (page 151) - «*lourd piétinement*» (page 151) - «*gloire sanglante*» (page 151) - «*mort hideuse*» (page 161) - «*égalité chaleureuse*» (page 170) - «*joyeuse claque*» (page 170) - «*bourrades admiratives*» (page 173) - «*posture ignominieuse*» (page 174) - «*yeux interdits*» (page 180) - «*tiédeur chaleureuse*» (page 193) - «*sale promiscuité*» (page 207) - «*salon pacifique*» (page 208) - «*vie involontaire*» (page 212) - «*patience aveugle*» (pages 214, 348) - «*solitude inquiète*» (page 220) - «*statue caracolante*» (page 232) - «*lumière avare*» (page 251) - «*mains inexorables*» (page 252) - «*terre rouge et appétissante*» (page 258) - «*joyeux et avide espoir*» (page 269) - «*dame rêveuse et blette*» (page 286) - «*yeux ronds et laiteux*» (page 287) - «*torse et visage taurins*» (page 288) - «*angoisses désertiques*» (page 301) - «*nostalgies fécondes*» (page 301) - «*ardeur affamée*» (page 305) - «*vie ignorante*» (page 348).

Les comparaisons et les métaphores :

- La terre qui s'étend des «*crêtes marocaines*» jusqu'«aux *approches de la frontière tunisienne*» est une «*sorte d'île immense*» (page 13) ; c'est repris page 213 : «*cette île immense entre le sable et la mer*». Plus loin, le quartier de Belcourt est qualifié d'«*île pauvre*» (page 299), car la pauvreté isole.
- Le nouveau-né est «*quelque chose d'informe et de sanglant*», et émet «*un bruit continu semblable à un grincement souterrain presque imperceptible*» (page 26).
- «*Les années cessaient de s'ordonner suivant ce fleuve qui coule vers sa fin.*» (page 35).
- Alors que Jacques, découvrant que son père était mort plus jeune que lui, était en proie à un «*vertige étrange*», il sentait «*cette statue que tout homme finit par ériger et durcir au feu des années pour s'y couler et y attendre l'effritement dernier se fendiller rapidement, s'écrouler déjà*» (page 35), Camus reprenant d'ailleurs ici un thème de Sartre, celui de la tentation de l'en-soi par laquelle l'être humain tend à se figer en sa statue.
- Malan faisait «*penser à un mandarin ennemi de la course à pied*» (page 41).
- Sur le bateau, «*le bruit sourd des machines monta en vibrations amorties comme une énorme armée qui se mettrait sans cesse en marche*», et donnait à Jacques «*la sensation de marcher sur un volcan*» (page 49).
- Dans la chambre fermée en été, «*une ou deux grosses mouches énergiques cherchaient infatigablement une issue avec un vrombissement d'avion.*» (page 50). Mais l'enfant aimait les mouches «*parce qu'elles étaient bruyantes, seules vivantes dans ce monde chloroformé par la chaleur*» (page 54).
- Un chat «*dormait comme s'il était mort*» (page 50).
- «*L'enfant*» était «*pris entre les deux déserts de l'ombre et du soleil*» (page 51).
- Il répétait «*comme une litanie : "Je m'ennuie ! Je m'ennuie !"*» (page 51).
- Les banlieues d'Alger sont «*comme un cancer malheureux, étalant ses ganglions de misère et de laideur et qui digérait peu à peu le corps étranger [le visiteur] pour le conduire jusqu'au cœur de la ville*» (page 53).
- Pour Jacques, la ville est une «*forêt de ciment et de fer qui l'emprisonnait jour et nuit et peuplait jusqu'à ses insomnies*» (page 53).
- Il préférait s'évader «*sur le grand dos de la mer [...] sous le grand balancement du soleil*» (page 53).
- Le soleil plonge dans l'ombre «*une seule épée très fine*» (page 53).
- Le jeu de «*la canette vinga*» est le «*tennis du pauvre*» (page 56).
- Dans la cave, les enfants «*jouaient aux Robinsons loin du ciel pur et des vents de la mer, triomphants dans leur royaume de misère*» (page 59).
- Les «*cocoses*» sont «*savoureuses comme la victoire*» (page 62).
- Les «*frites*» sont de «*gros flocons croustillants*» (page 63).
- Jacques «*avait grandi au milieu d'une pauvreté aussi nue que la mort*» (page 73).
- Pour la mère, «*la guerre était là, comme un vilain nuage, gros de menaces obscures, mais qu'on ne pouvait empêcher d'envahir le ciel.*» (pages 80-81).
- «*Les troupes d'Afrique [...] fondaient sous le feu comme des poupées de cire multicolores*» (pages 82-83).
- L'un des trois parachutistes passant dans la rue «*était noir, grand et souple, comme une bête splendide dans sa peau tachetée [sa tenue de camouflage aux taches brunes et vertes]*» (page 85).
- Du mari mort, «*il ne restait qu'un souvenir impalpable comme les cendres d'une aile de papillon brûlée dans un incendie de forêt*» (page 85), idée qu'on retrouve dans une note des "Annexes" : «*la cendre légère d'une aile de papillon brûlée à l'incendie de forêt*» (page 359).
- La grand-mère est «*droite, dans sa longue robe noire de prophétesse*» (page 96).
- Elle est vue comme une «*Cassandra officiant au-dessus de noires marmites*» (page 99), allusion à la Troyenne qui avait le don de dire l'avenir, mais prédisait constamment des malheurs.
- Jacques, pour montrer à la grand-mère l'état de ses souliers, devait, «*genou plié, semelle en l'air*», prendre «*l'attitude du cheval qu'on ferre*» (page 99).
- L'oncle Ernest, en se réveillant, «*rugissait : "Han, han", comme la bête préhistorique qui se réveille chaque jour dans un monde inconnu et hostile*» (page 114).

-La chasse est, pour lui et son chien, «*leurs sorties des grands ducs*» (page 120), allusion aux fameuses visites que faisaient régulièrement à Paris les princes de la famille impériale de Russie (ils avaient tous le titre de grand-duc), où ils allaient de cabaret en cabaret, de spectacle en spectacle, de lieu de plaisir en lieu de plaisir, en dépensant sans compter.

-«*Le plateau alentour se mettait à vibrer sourdement comme une enclume sous le marteau du soleil*» (page 126).

-Le lapin «*boulait sur les épaules comme un joueur de rugby qui marque un essai derrière la ligne de but*» (page 126).

-L'impossibilité de s'opposer aux colères d'Ernest est signifiée par la référence à «*un orage*» qu' «*on voit se former, et l'on attend qu'il crève. Rien d'autre à faire.*» (page 128), et le conseil : «*Il fallait laisser crever l'orage*» (page 130).

-Le «*ragoût de fressure*» est le «*bourguignon du pauvre*» (page 129), le bœuf bourguignon étant un plat classique de la cuisine bourgeoise.

-«*Le majeur de la main droite*» de Jacques, qu'il a écrasé à l'atelier, est «*comme une grosse pâte sale et informe d'où le sang ruisselait*» (page 143).

-Retrouvant Jacques, «*Ernest poussait une exclamation de surprise, quelque chose qui ressemblait au "how" anglais*» (page 144).

-Le «*capteur de chiens [...] avançait du pas souple, rapide et silencieux du trappeur vers la bête*» (page 158 - on préférerait : «*avançait vers la bête du pas souple....*»).

-«*La misère est une forteresse sans pont-levis*» (page 163), Camus se contredisant puisque, par ailleurs, il montra que l'école et le lycée sont justement des pont-levis permettant de sortir de la pauvreté (page 164).

-«*Dans les autres classes*» que celle de M. Bernard, on apprenait aux enfants «*beaucoup de choses, mais un peu comme on gave les oies*» (page 164).

-Après son succès dans le combat contre Munoz, Jacques apprit «*sans délai que la roche Tarpéienne est près du Capitole*» (page 173), ce qui est la reprise d'un adage latin généralement employé pour signifier que, après les honneurs, la déchéance peut venir rapidement, ou plus spécifiquement pour mettre en garde sur le fait que la meilleure façon de faire subir à quelqu'un une chute fatale est de commencer par l'inviter à monter le plus haut possible. En effet, la roche Tarpéienne était, à Rome, une crête rocheuse située à l'extrémité sud-ouest du Capitole (le centre religieux), et était le lieu d'exécutions capitales, car, jusqu'à la fin de la république, on y précipitait les criminels et en particulier ceux qui se rendaient coupables de faux témoignage et de haute trahison.

-Devant l'opposition du curé à «*une instruction religieuse accélérée*», «*la grand-mère secouait la tête comme une vieille mule obstinée*» (page 186).

-Du fait de «*la chaleur de midi qui rendait imprécis les contours des montagnes*», elles étaient «*comme d'énormes blocs de pierre et de brume lumineuse*» (page 200).

-«*L'avion filait droit, sans un mouvement, comme une vis qui s'enfonçait directement dans l'épaisseur de la nuit*» (page 202).

-«*La première obscurité [...] avait reflué comme une marée*» (page 203).

-«*Des détails [...] revenaient [à Jacques] du même mouvement que ces péniches qui [...] avaient amené les colons parisiens*» (pages 203-204).

-Les quarante-huitards transplantés en Algérie étaient «*de nouveaux romanichels* [nom donné aux Tsiganes, qui étaient des nomades] vers un pays inconnu» (page 204).

-L'«*angoisse sacrée*» ressentie par «*tous les hommes d'Afrique lorsque le soir rapide descend*» est «*la même que sur les flancs de la montagne de Delphes où le soir produit le même effet, fait surgir des temples et des autels*» (pages 211-212), Delphes étant en effet le site d'un sanctuaire situé au pied du mont Parnasse, en Grèce, où était censé parler l'oracle d'Apollon à travers sa prophétesse, la Pythie ; qui fut fréquenté du VI^e au IV^e siècle av. J.-C..

-«*Les torrents de sang*» répandus en Algérie sont «*vite gonflés, vite asséchés comme les oueds du pays*» (page 212).

-Jacques aurait aimé que son père soit comme «*le ridicule et odieux Polonius [qui] devient grand tout à coup en parlant à Laërte*» (page 214).

- «La France était une absente dont on se réclamait et qui vous réclamait parfois, mais un peu comme le faisait ce Dieu dont il avait entendu parler» (page 226).
- «La pluie violente de l'hiver faisait gonfler sa pèlerine [le vêtement d'hiver de Jacques qui est un manteau, sans manches, ample, souvent muni d'un capuchon] comme une éponge» (page 228).
- Jacques et Pierre se passaient «un des cartables [sac d'écolier] comme un ballon de rugby» (page 229).
- Un marchand d'un des bazars de la rue Bab-Azoun, un «gros homme toujours assis derrière ses vitrines, dans l'ombre ou sous la lumière électrique, énorme, blanchâtre, les yeux globuleux», était «pareil à ces animaux qu'on trouve en soulevant les pierres ou les vieux troncs» (page 234).
- Les élèves du lycée, le soir, se déplaçaient «comme une volée d'étourneaux [petits oiseaux]» (page 234).
- Le marchand de beignets de la rue Bab-Azoun, qui se tenait «le torse à demi nu», «ressemblait, avec sa tête rasée, son visage maigre et sa bouche édentée, à un Gandhi [important guide spirituel de l'Inde et du mouvement pour l'indépendance de ce pays] privé de lunettes» (page 236).
- «Au lycée [...] les professeurs étaient comme ces oncles entre lesquels on a le droit de choisir.» (page 241).
- Le soir, dans le port, «les grands paquebots piquetés de lumière semblaient, dans la nuit de la mer et du ciel, des carcasses d'immeubles incendiés où la combustion aurait laissé toutes ses braises» (page 246).
- L'«angoisse devant l'inconnu et la mort [...] remplissait son cœur [celui de Jacques] à la fin du jour avec la même vitesse que l'obscurité qui dévorait rapidement la lumière et la terre» (page 249).
- Le couteau, aiguisé par l'oncle Ernest, «est tranchant comme un rasoir» (page 253).
- Jacques assiste à l'égorgement du poulet, et voit couler son sang «les jambes flageolantes, comme s'il s'agissait de son propre sang dont il se sentait vidé» (page 254).
- «Les pages [des livres] pleines de petits caractères [sont] remplies à ras bord de mots et de phrases, comme ces énormes plats rustiques où l'on peut manger beaucoup et longtemps sans jamais les épuiser et qui seuls peuvent apaiser certains énormes appétits» (page 270).
- «En juillet», le quartier «devenait [...] comme une sorte de labyrinthe gris et jaune» (page 280).
- Comme «le soleil régnait férolement» (page 280), une page plus loin il est dit que, «pendant des semaines, l'été et ses sujets [ceux de ce roi] se traînaient.»
- «La première pluie de septembre» fait dire à Camus, en pensant à une importante activité de la saison, que les enfants «foulaient en cadence la nouvelle vendange pour en faire jaillir une eau sale plus grisante que le vin» (pages 281-282).
- L'«Arabe» dont «le coiffeur, devenu fou en le rasant, avait tranché d'un seul coup de son long rasoir la gorge offerte [...] était sorti, courant comme un canard mal égorgé» (page 282).
- «L'eau, venue des cataractes du ciel, [...] rejoignait devant les voitures et les tramways comme deux ailes jaunes largement profilées» (pages 282-283).
- À l'arrivée du patron, les employés de la quincaillerie «rentraient dans leur coquille» (page 291).
- Le bureau de ce patron est une «tanière» (page 295).
- Le «monde» est défini comme un «cancer» (page 300).
- Quand est évoquée «la part obscure de l'être, ce qui en lui [Jacques] pendant toutes ces années avait remué sourdement» est comparé à «ces eaux profondes qui sous la terre, du fond des labyrinthes rocheux, n'ont jamais vu la lumière du jour et reflètent cependant une lueur sourde, on ne sait d'où venue, aspirée peut-être du centre rougeoyant de la terre par des capillaires pierreux vers l'air noir de ces antres enfouis, et où des végétaux gluants et [compressés] prennent encore leur nourriture pour vivre là où toute vie semblait impossible.» (pages 300-301).
- Le «mouvement aveugle» que Jacques sent «en lui» est un «feu noir», «comme un de ces feux de tourbe éteints à la surface mais dont la combustion reste à l'intérieur, déplaçant les fissures extérieures de la tourbe et ces grossiers remous végétaux, de sorte que la surface boueuse a les mêmes mouvements que la tourbe des marais» (page 301).
- Les jeunes garçons qui «reniflaient» le «parfum d'un rouge à lèvres», étaient «troublés et inquiets comme des chiens qui entrent dans une maison où a passé une femelle en chasse» (page 304).

-Jacques est «comme une lame solitaire et toujours vibrante destinée à être brisée d'un coup et à jamais» (page 306).

Les traits de moquerie ou d'humour :

- À l'hôtel de Saint-Brieuc, la femme de chambre «avait une figure de pomme de terre» (page 31).
- «Malan avait l'air d'un Chinois avec sa tête lunaire, son nez camus, les sourcils absents ou presque» ; il fait «penser à un mandarin ennemi de la course à pied» ; «on l'imaginait irrésistiblement en robe de soie et les baguettes aux doigts» (page 41).
- Des femmes arabes sont «toujours voilées mais chaussées de souliers Louis XV» (page 86).
- Dans Alger soumis aux attentats du F.L.N., alors que des «parachutistes» patrouillent, leur prestige est tel qu'un enfant d'Arabes est «déguisé en parachutiste» (page 86).
- Camus, décrivant le transport des colons quarante-huitards sur des péniches, s'amusa du mélange des chants révolutionnaires et de la déclaration du «clergé» : «que la bénédiction divine soit sur votre entreprise» (page 204).
- Il raconte comment son aïeul maternel, poète à ses heures, avait été tué par «un mari bafoué», ce qui avait amené ses ancêtres mahonnais à émigrer en Algérie : «Le résultat lointain de ce tragique malentendu où un poète trouva la mort fut l'installation sur le littoral algérien d'une nichée d'analphabètes qui se reproduisirent loin des écoles, attelés seulement à un travail exténuant sous un soleil féroce.» (page 97).
- Le poète «mourut prématurément, usé par le soleil et le travail, peut-être le mariage» (page 97).
- La grand-mère «achetait les vêtements des enfants [...] pour qu'ils durent et [elle] comptait sur la nature pour que la taille de l'enfant rattrape celle du vêtement» ; mais, comme Jacques «grandissait lentement et ne se décida à vraiment pousser que sur ses quinze ans, le vêtement était usé avant d'être ajusté. On en rachetait un autre selon les mêmes principes d'économie, et Jacques, dont les camarades moquaient l'accoutrement, n'avait plus que la ressource de faire bouffer ses imperméables à la ceinture pour rendre original ce qui était ridicule.» (page 98). «Elle achetait elle-même pour ses petits-fils de solides et épais souliers montants qu'elle espérait immortels» (page 99).
- Le frère aîné avait appris «à tirer quelques horribles sons d'un violon frigide et pouvait en tout cas exécuter avec quelques fausses notes les chansons à la mode.» (page 104). Le violon est pourtant «zizaguant» (page 104).
- Au cinéma, la «vieille demoiselle», qui était au piano, «opposait aux lazzis des "bancs" la sérénité immobile d'un maigre dos en bouteille d'eau minérale capsulée d'un col de dentelle» ; son «exécution était imperturbable, comme si dix petites mécaniques sèches accomplissaient sur le vieux clavier jauni une manœuvre depuis toujours commandée par des rouages de précision.» (page 108).
- L'oncle Ernest aimait faire son «numéro de la pastèque» pour vanter ses vertus «diurétiques» (page 116).
- Joséphin «épousa un professeur de piano [...] avec ses meubles», et «pour finir devait garder les meubles et non la femme» (page 134).
- Le «capteur de chiens» s'emparait de ceux qui ne portaient pas «le collier qui est la marque des fils de famille» (page 158).
- Les deux curés de Saint-Charles sont caricaturés : «le vieux curé» est «un gros homme d'une soixantaine d'années, au visage rond, un peu mou, avec un gros nez, sa bouche épaisse au bon sourire sous la couronne de cheveux argentés, et qui tenait ses mains jointes sur sa robe tendue par ses genoux écartés» (page 185) ; «le deuxième curé de la paroisse» (il est plutôt le second !) est «grand et même interminable dans sa longue robe noire, sec, le nez en bec d'aigle et les joues creuses, aussi dur que le vieux curé était doux et bon» (page 187).
- Alors que Veillard fait à Jacques un tableau inquiétant de la forte tension qui existe entre Français et Arabes, il lui propose tout de go : «Une anisette?» (page 199).
- Un conducteur de tramway était appelé «l'ami des bêtes» parce «qu'il avait presque arrêté son tram pour éviter un chien distrait qui posait sa crotte entre les rails» (page 230).
- S'appelle «Le Labrador» [nom d'une région de l'Est du Canada] le bateau qui transporte des colons «vers les moustiques et le soleil» (page 205) ; Camus ne savait pas que les moustiques sont encore plus nombreux au Labrador qu'en Algérie !

-Les quarante-huitards arrivés à Solférino «continuaient à être des Parisiens aux champs et labouraient, coiffés de gibus [chapeau claque haut-de-forme qui s'aplatit et se relève à l'aide de ressorts mécaniques], le fusil à l'épaule, la pipe aux dents [...] accompagnés de leurs femmes en robe de soie» (page 208 ; aussi page 348).

-Attaqués par des cavaliers, ils braquèrent des «tuyaux de poêle [...] pour simuler des canons» (page 209).

-Décrivant un cimetière, Camus dénonce «la foire aux puces et aux perles où vient se perdre la piété contemporaine» (page 210).

-Comme le marchand d'un des bazars de la rue Bab-Azoun était «absolument chauve», «les élèves du lycée l'avaient surnommé à cause de cette particularité "patinoire à mouches" et "vélodrome à moustiques", prétendant que ces insectes, lorsqu'ils parcouraient la surface dénudée de ce crâne, manquaient leur virage et ne pouvaient garder leur équilibre.» Et «ils passaient le voir en courant devant le magasin, hurlant les surnoms du malheureux et imitant par "Zz-zz-zz" la glissade supposée des mouches.» (page 234).

-Les hirondelles ont une «petite gorge demi-deuil» (page 238), leur plumage étant gris et blanc.

-Le «surveillant général» du lycée, qui était «corse, petit et nerveux», est appelé «Le Rhinocéros» parce qu'il a «une moustache en croc» (page 239).

-Au réfectoire du lycée, les «garçons» [«hommes qui assurent le service»] sont «emmaillotés dans de hauts tabliers de toile grossière» (page 240).

-Camus fit se succéder la mention des grossiers surnoms donnés à Jacques, qui était petit : «"Rase-mottes" et "Bas du cul"» de l'expression recherchée : «il n'en avait cure» (page 244).

-Lors de la distribution des prix au lycée est prononcé un discours «truffé d'allusions de culture et de finesse humaniste qui le rendaient proprement inintelligible à ce public algérien.» (page 275).

-Les lauréats «recevaient la poignée de main saupoudrée de bonnes paroles de l'officiel puis du proviseur» (page 276).

-La grand-mère, allant présenter Jacques à des employeurs, était «harnachée comme elle le faisait pour ses grandes sorties, y compris le fameux foulard» page 285).

-À la quincaillerie, se tient une «dame rêveuse et blette» (page 286).

Les fines notations :

Elles montrent surtout la grande attention portée à des «sensations puissantes et indescriptibles» (page 303) :

-Dominent les sensations dues aux odeurs :

-Dans la ferme de Saint-Apôtre, stagnait «l'odeur d'abandon et de misère» (page 20).

-À l'approche de la ferme, «une forte odeur de moût de raisin venait à la rencontre» des Cormery (page 18).

-Dans le cimetière de Saint-Brieuc, Jacques «tentait de saisir derrière l'odeur des fleurs mouillées la senteur salée qui venait en ce moment de la mer» (page 34).

-Dans son enfance, il «sentait près de lui l'odeur de chair âgée» de sa grand-mère (page 52), mais «aimait respirer [chez sa mère] cet endroit, sous la pomme d'Adam, entre les deux tendons jugulaires», mettait «le nez dans ce petit creux qui avait pour lui l'odeur, trop rare dans sa vie d'enfant, de la tendresse» (page 68).

-Il remarquait que le bassin d'une fontaine «sentait l'urine et le soleil» (page 56), ce qui est une intéressante synesthésie, une perception simultanée par plusieurs sens. ,

-Chez un «buraliste» [marchand d'articles de tabac et, souvent aussi, de journaux], il apprécie «l'exquise odeur de l'imprimé et du tabac» (page 86).

-La mention de «cafés [qui] sentaient l'ombre fraîche et l'anis» (page 86) est une autre intéressante synesthésie.

-Dans l'atelier de tonnellerie, Jacques «respirait avec délice l'odeur de la sciure, celle plus fraîche des copeaux, revenait vers le feu pour mâchouiller la fumée délicieuse qui s'en échappait.» (page 142). Une note des "Annexes" indique : «Les odeurs de la tonnellerie : le copeau a l'odeur plus [un mot illisible] que la sciure.» (page 339).

-Jacques aimait «l'exquise odeur vanillée» des «oreillettes», des pâtisseries (page 146).

-À l'école, il se délectait «de l'odeur de vernis des règles et des plumiers, de la saveur délicieuse de la bretelle de son cartable qu'il mâchouillait longuement en peinant sur son travail, de l'odeur amère et râche de l'encre violette [...] qu'il reniflait avec bonheur [...] du doux contact des pages lisses et glacées de certains livres, d'où montait aussi une bonne odeur d'imprimerie et de colle, et, les jours de pluie enfin, de cette odeur de laine mouillée qui montait des cabans [manteaux courts, chauds et imperméables] de laine au fond de la salle et qui était comme la préfiguration de cet univers édénique où les enfants en sabots et en bonnet de laine couraient à travers la neige vers la maison chaude.» (page 163).

-Pour Camus, dans les «tournants Rovigo» (page 153), «les maisons sentaient à la fois les épices et la pauvreté» (page 154) ; les «cafés [...] sentaient l'anisette et la sciure de bois» (page 117).

-Les quarante-huitards parisiens arrivés en Algérie auraient été étonnés par «l'odeur étrange, faite de fumier, d'épices et de [mot illisible]» (page 205).

-Au lycée, «lorsqu'il faisait très chaud et qu'une des fenêtres restait entrouverte, [...] l'odeur des seringas et des grands magnolias venait noyer les parfums plus acides et plus amers de l'encre et de la règle.» (page 245).

-Comme le soir, sur le pourtour de la "place du Gouvernement", «les éventaires des marchands arabes [étaient] éclairés par les lampes à acétylène [hydrocarbure inflammable et toxique produit par l'action de l'eau sur le carbure de calcium]», les enfants en «respiraient l'odeur avec délice» (page 245).

-Dans le poulailler, Jacques sentait «l'odeur tiède et éccœurante des déjections» (page 251).

-Quand Jacques et Pierre fabriquaient des poisons, ils «humaient avec délice l'odeur amère et acide qui montait de la pierre maculée de bouillie verte» (page 263).

-Quand ils maniaient des palmes, «ils respiraient leur odeur de poussière et de paille» (page 265).

-Jacques remarquait l'«odeur particulière» de chacun des livres qu'il lisait «selon le papier où il était imprimé, odeur fine, secrète, dans chaque cas, mais si singulière que Jacques aurait pu distinguer les yeux fermés un livre de la collection Nelson des éditions courantes que publiait alors Fasquelle. Et chacune de ces odeurs, avant même que la lecture fût commencée, ravissait Jacques dans un autre univers» (page 270).

-Il «reniflait sur sa mère la lotion [lampero] dont elle avait usé largement» (page 273).

-Est signalée, venant du magasin de «la crémier», «l'odeur de beurre (insolite pour des narines et des palais habitués à l'huile)» (page 284).

-«Le soleil de la mi-juillet [...] exaltait les odeurs d'urine et de goudron qui montaient de la chaussée» (page 285).

-Dans la quincaillerie «qui sentait le fer et l'ombre» (page 288), «Jacques respirait l'odeur de fer qui régnait partout» (page 286), et y pensait encore plus loin (page 287). Un commis «répandait une bonne odeur de mer parce qu'il allait se baigner sur la jetée [depuis la jetée] chaque matin» (page 288). Jacques «aimait respirer les classeurs jusqu'à ce que l'odeur de papier et de colle, exquise au début, finît par devenir pour lui l'odeur même de l'ennui» (page 289).

-«Dans les cabinets à la turque» de la quincaillerie, où «il s'isolait» [à la façon du Rimbaud des "Poètes de sept ans" qui «était entêté / À se renfermer dans la fraîcheur des latrines»], il sentait qu'y «régnait l'odeur amère du pissat. Dans ce lieu obscur, [...] respirant l'odeur familière, il rêvait» (page 291).

-Sur le port, il sentait «l'odeur de soleil et de poussière», «reconnaissait l'odeur particulière de chaque cargo. Ceux de Norvège sentaient le bois, ceux qui venaient de Dakar ou les Brésiliens apportaient avec eux un parfum de café et d'épices, les Allemands sentaient l'huile, les Anglais sentaient le fer» (page 293).

-Dans le dernier chapitre, on trouve un rappel de «l'odeur des écoles, des écuries du quartier, des lessives sur les mains de sa mère, des jasmins et des chèvrefeuilles sur les hauts quartiers, des pages du dictionnaire et des livres dévorés, et l'odeur sûrie [sic] des cabinets chez lui ou à la quincaillerie, celle des grandes salles de classe froides [...] l'odeur de laine chaude et de déjection que traînait Didier avec lui, ou celle de l'eau de Cologne que la mère du grand Marconi répandait à profusion sur lui et qui donnait envie à Jacques, sur le banc de sa classe, de se rapprocher encore de son ami, le parfum de ce rouge à lèvres que Pierre avait pris à l'une de ses tantes et qu'à plusieurs ils

reniflaient, troublés et inquiets comme des chiens qui entrent dans une maison où a passé une femelle en chasse, imaginant que la femme était ce bloc de parfum doucereux de bergamote et de crème», «la forte odeur de poils du chien Brillant quand il s'allongeait contre lui au soleil», «les odeurs les plus fortes et les plus animales» (pages 303-305).

-Dans les "Annexes", est évoquée «l'odeur longue» des «colliers de jasmin» (page 353).

-La vue procure, elle aussi, des sensations :

-Sur le bateau, Jacques «regardait les reflets du soleil émiété sur la mer» (page 49).

-Est signalée «l'ombre zébrée des persiennes soigneusement fermées» (page 50).

-Le soir, sur la plage, «le ciel, vidé de la touffeur du jour, devenait plus pur, verdissait, la lumière se détendait et, de l'autre côté du golfe, la courbe des maisons et de la ville, noyée jusque-là dans une sorte de brume, devenait plus distincte.» (page 64).

-Au moment de l'explosion, la mère de Jacques lui «sourit de son beau sourire vaillant» (page 88) mais a aussi «ce visage pincé d'agonisante» (page 89).

-De l'appartement de sa mère, Jacques est sensible à «la lumière suffocante qui montait de la rue» (page 91), une autre synesthésie.

-Est décrit ce qui, le matin, est vu du train par les chasseurs : des «terres soigneusement labourées où les brumes du matin traînaient en écharpe sur les haies de grands roseaux secs qui séparaient les champs. De temps en temps, des bouquets d'arbres glissaient dans la vitre avec la ferme blanche à la chaux qu'ils protégeaient [...]. Un oiseau débusqué dans le fossé qui bordait le remblai s'élevait d'un coup [...] puis volait dans la même direction que le train comme s'il essayait de lutter de vitesse avec lui, jusqu'à ce que, brusquement, il prît la direction perpendiculaire à la marche du train, et il avait l'air alors de se décoller soudain de la vitre et d'être projeté à l'arrière du train par le vent de la course. L'horizon rosissait, puis virait d'un seul coup au rouge, le soleil apparaissait et s'élevait visiblement dans le ciel. Il pompait les brumes sur toute l'étendue des champs, s'élevait encore, et soudain il faisait chaud dans le compartiment.» (pages 122-123).

-À la fin du pique-nique à Sidi-Ferruch, «la lumière qui s'adoucissait imperceptiblement rendait les espaces du ciel encore plus vastes» (page 147).

-Si «ce quartier où il [Jacques] avait régné toute la journée dans l'innocence et l'avidité» lui laissait une «image doucereuse et insistante», «la fin des jours» le «rendait soudain mystérieux et inquiétant, quand ses rues commençaient à se peupler d'ombres ou quand plutôt une seule ombre anonyme, signalée par un lourd piétinement et un bruit confus de voix, surgissait parfois, inondée de gloire sanglante dans la lumière rouge d'un globe de pharmacie, et que l'enfant soudain plein d'angoisse courait vers la maison misérable pour y retrouver les siens.» (page 151), cette «seule ombre anonyme» demeurant d'ailleurs énigmatique. Il faut signaler que cette scène avait déjà été décrite par Camus, à peu près dans les mêmes termes, dans son "carnet" de 1935 !

-À l'église, Jacques est sensible aux «chatoiements d'or dans la demi-obscurité; des objets et des vêtements sacerdotaux» (page 188).

-De retour vers Alger, «Jacques se sentait deux fois cloîtré, par l'avion et par les ténèbres» (page 202).

-Les péniches transportant les colons de 1848 étaient «halées [...] sur les canaux de l'automne finissant, dérivant pendant un mois sur les rivières et les fleuves couverts des dernières feuilles mortes, escortées par des coudriers et des saules nus sous le ciel gris» (page 204).

-Les baguettes vendues rue Bab-Azoun sont trempées «d'un miel sombre constellé de petites miettes de beignets» (page 237).

-La poule saignée, «Jacques regardait le corps immobile, les pattes aux doigts maintenant réunis et qui pendaient sans force, la crête ternie et flasque, la mort enfin» (page 254).

-À la quincaillerie, il y a une «dame rêveuse et blette» (page 286), le patron qui a des «yeux ronds et laiteux» (page 287), «le vieux comptable, aux moustaches jaunies par les cigarettes roulées à la main, l'aide-comptable, un homme d'une trentaine d'années à demi chauve au torse et au visage taurins, deux commis plus jeunes, dont l'un mince, brun, musclé, sous un beau profil droit arrivait toujours les chemises mouillées et plaquées [...] l'autre gros et rieur ne pouvait tenir en bride sa vitalité joviale, Mme Raslin, enfin, la secrétaire de direction, un peu chevaline mais assez agréable à

regarder dans ses robes de toile ou de coutil [toile croisée et serrée, en fil ou coton] toujours roses, mais qui promenait sur le monde entier un regard sévère» (page 288).

-On note encore des impressions auditives :

-Sur le bateau, «*le bruit des pistons est devenu enfin si régulier qu'il se confondait avec la clameur sourde et ininterrompue du soleil sur la mer.*» (pages 52-53), encore une synesthésie.

-Au moment de l'explosion, «*l'ampoule de la salle à manger vibrait encore au fond de la coquille de verre qui servait de lustre.*» (page 86).

-Enfin, le toucher lui aussi est touché :

-Jacques apprécie l'eau qui, de la fontaine, coule le long de son corps (page 54).

-Il aimait «*caresser étant enfant*» «*ce petit creux*» que sa mère avait «*sous la pomme d'Adam, entre les deux tendons jugulaires*» (page 68).

-Il «*sentait contre sa paume la peau épaisse, froide, écailleuse des pattes*» de la poule capturée (page 252).

Dans une fusion des sens, Jacques mentionne son «*amour des corps depuis sa plus tendre enfance, de leur beauté qui le faisait rire de bonheur sur les plages, de leur tiédeur qui l'attirait sans trêve, sans idée précise, animalement, non pour les posséder, ce qu'il ne savait pas faire, mais simplement entrer dans leur rayonnement, s'appuyer de l'épaule contre l'épaule du camarade, avec un grand sentiment d'abandon et de confiance, et défaillir presque lorsque la main d'une femme dans l'encombrement des tramways touchait un peu longuement la sienne.*» (page 304). On constate aussi que, «*un soir de Noël*», se perçoivent «*la lumière rare sur le pavé gras de pluies récentes, les longs glissements mouillés des autos, l'arrivée espacée de tramways sonores et illuminés, pleins de voyageurs joyeux*» (page 151).

Camus sut encore observer que, allant à la chasse, Ernest et ses «camarades» étaient «*pleins de cet abandon et de cette tolérance amusée particulière aux hommes quand ils se retrouvent entre eux pour un plaisir court et violent*» (page 122).

On trouve encore dans le texte du roman et, surtout, dans les «*Annexes*» des maximes (voir plus loin, dans «*L'intérêt philosophique*»).

Si, dans «*Le premier homme*», il y a trop de regrettables maladresses, s'y manifeste tout de même l'habileté littéraire de Camus.

L'intérêt documentaire

Camus, qui avait écrit dans une note : «*Il faudrait que le livre pèse un gros poids d'objets et de chair*» (page 120) ; qui, au sujet de M. Bernard, se demanda dans une parenthèse : «*décrire l'appartement?*» (page 190) ; qui revisita des lieux à l'époque où il travaillait à son livre ; qui se documenta à la «Bibliothèque nationale» d'Alger, dressa, avec une précision parfois exagérée, des tableaux de l'Algérie, «*cette terre splendide et effrayante*» (page 303), cette nature théâtralement belle qu'il célébra de nouveau, parlant de son climat, de sa flore, de sa faune, de son «*bled*», de la ville d'Alger, de ses diverses populations (les Arabes dont est bien montrée l'opposition à la colonisation, et les Européens dont sont étudiés les traits de mœurs et le tempérament), de la colonie (avec un grand intérêt porté au système scolaire), de la France aussi et, enfin de la guerre de 1914-1918, et, surtout, du quartier Belcourt où se trouve l'appartement de la famille de Jacques.

Le climat de l'Algérie

Il rend «dur» «l'été d'Algérie» (page 279) qui impose son «poids» (page 300) car s'y fait sentir la puissance des éléments :

-Le soleil : Si Camus le célébra, le mot étant d'ailleurs un des mots-clés de son univers, une image omniprésente dans son œuvre, s'il est indissociable de l'enfance, du bonheur et de la plénitude de la vie, il le définit cependant comme étant «incessant» (page 212), «vigoureux» (page 107), «dur» (page 63), «fixe et sauvage» (page 227), «de plus en plus fixe, de plus en plus chaud» (page 280), «féroce» même (pages 97, 209) ; il «règne férolement» (page 280) ; il «frappait maintenant de toute sa force» (page 74) ; il «pouvait hurler sur les murs fauves» (page 161) ; il «rôtissait [la «quincaillerie»] et exaltait les odeurs d'urine et de goudron qui montaient de la chaussée» (page 285) ; «la mer [est] en flammes sous le soleil» (page 162) ; «le soleil de l'après-midi chauffait les rues au-dehors [évidemment!]» (page 145) ; «il bourdonnait» (page 200) ; il séchait «la poussière» (page 191) ; «il avait séché, puis desséché, puis torréfié les murs, broyé les enduits, les pierres et les tuiles en une fine poussière qui, au hasard des vents, avait recouvert les rues, les devantures des magasins et les feuilles de tous les arbres» (page 280) ; il «abattait les chiens et les chats sur le seuil des maisons» (page 280) ; il «obligeait les êtres vivants à raser les murs pour demeurer hors de sa portée», à fermer «soigneusement, dans la journée, toutes les persiennes de toutes les maisons» ; il «pesait de tout son poids sur la surface entière des persiennes, plongeant dans l'ombre une seule épée très fine par l'unique échancrure qu'un nœud de bois sauté avait laissé dans le couvre-joint des persiennes» (page 53) ; dans la ferme de Mondovi (ou Solférino), on s'en préserve avec des «stores de paille souple» (page 196) ; il fait plier Jacques «malgré son petit chapeau de paille, pendant que le plateau alentour se mettait à vibrer sourdement comme une enclume sous le marteau du soleil» (pages 125-126) ; il le fait vaciller sous «son seigneur» (page 126). L'été se passe sous «le ciel blanc» (page 200), «sous le ciel lourd, moite et torride, jusqu'à ce que fût oublié jusqu'au souvenir des fraîcheurs et des eaux de l'hiver, comme si le monde n'avait jamais connu le vent, ni la neige, ni les eaux légères, et que depuis la création jusqu'à ce jour de septembre il n'eût été que cet énorme minéral sec creusé de galeries surchauffées, où s'activaient lentement, un peu hagards, le regard fixe, des êtres couverts de poussière et de sueur» (page 281).

-La lumière : Elle fait «trembler l'espace» (page 200). On apprend qu'une «lumière suffocante montait de la rue» (page 91) ; que, «au mois d'août, le soleil disparaissait derrière la lourde étoupe d'un ciel gris de chaleur, pesant, humide, d'où descendait une lumière diffuse, blanchâtre et fatigante pour les yeux, qui éteignait dans les rues les dernières traces de couleur» (page 280) ; «le bleu du ciel se coagulait et devenait de plus en plus dur sous la cuisson de la chaleur» (page 274). Mais, inversement, «la gloire de la lumière emplissait ces jeunes corps [ceux des enfants nageant dans la mer] d'une joie qui les faisait crier sans arrêt.» (page 64). Aussi, dans le bureau de la quincaillerie, Jacques «pleurait sur la lumière perdue» (page 290).

-La chaleur qui, «les dernières pluies datant d'avril ou mai, au plus tard» (page 280), impose son «énorme pesée pendant des mois» (page 237) à un «monde» qui en est «chloroformé» (page 54), qui subit «la touffeur du jour» (page 64). Au long de «journées torrides» (page 283), de «jours brûlants» (page 303), «interminables» (page 282), elle «desséchait à toute allure la terre encore humide» (page 125), couvrait la plaine «d'une buée» (page 127), «rendait imprécis les contours des montagnes» (page 200), «cuisait au-dehors [évidemment!] les rues sèches et poussiéreuses» (page 50). «Lourde» (page 292), «terrible» (page 282), elle «faisait le vide» (page 293), «dévastait les rues», «crépitait dans la salle [de classe] pourtant plongée dans l'ombre des stores à grosses rayures jaunes et blanches» (page 161) ; elle amenait à «emmailloter de linge mouillé les bouteilles d'eau et celles, plus rares, de vin» (page 280) ; elle n'était pas réduite par les «faux poivriers» [pourtant des arbres au feuillage abondant] plantés dans la cour de l'école (page 174) et dans celle de la ferme de Mondovi-Solférino (page 196) ; elle rendait «les lourdes rampes de fer brûlantes» (page 293), le quai étant «enflammé» (page 294) ; elle faisait fondre «le goudron» (page 293). «Les jours de chaleur, le ciel d'un bleu épais reposait comme un couvercle brûlant» (page 233), souvenir du poème "Spleen" de Baudelaire («Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle...»). Elle «hurlait terriblement» (page 282), «rendait fou presque tout le monde, plus énervé de jour en jour et sans la force ni l'énergie [quelle différence?] de réagir, crier, insulter ou frapper, et l'énervement s'accumulait comme

la chaleur elle-même, jusqu'à ce que, dans le quartier fauve et triste, de-ci de-là, il éclatât» (page 282). Lors de la distribution des prix, «les premiers arrivés choisissaient les places à l'abri du soleil, sous les arbres. Les autres s'éventaient [...] Au-dessus de l'assistance, le bleu du ciel se coagulait et devenait de plus en plus dur sous la cuisson de la chaleur» (page 274) ; plus tard, «la chaleur aidant, l'attention flétrissait, et les éventails s'agitaient plus rapidement.» (page 275). Pour échapper à la chaleur, «les Algériens, dès qu'ils avaient un peu de bien ou quelques revenus, fuyaient l'été d'Alger pour la France plus tempérée» (page 259) ; «les bateaux surchargés emmenaient fonctionnaires et gens aisés se refaire dans le bon "air de France" (et ceux qui en revenaient ramenaient de fabuleuses et incroyables descriptions de prairies grasses où l'eau courait en plein mois d'août» ; et «il suffisait que l'air qu'on respirait dans un lieu fût légèrement plus frais pour qu'on le baptisât "air de France"» (page 259). Cependant, «les quartiers pauvres ne changeaient strictement rien à leur vie et, loin de se vider à demi comme les quartiers du centre, semblaient au contraire en voir augmenter leur population du fait que les enfants se déversaient en grand nombre dans les rues» (page 279), et, pour eux, «les vacances c'était d'abord la chaleur» (page 280) ; l'été, ils portaient des «spartiates» (page 160 - sandales faites de lanières de cuir croisées), des «espadrilles» (page 279). Il est bien connu que, à Alger, la chaleur est terrible ; que, souvent, elle rend fou presque tout le monde, et que les arcades ne sont pas d'un grand secours pour qui cherche de l'ombre.

-Les «soirs rapides à serrer le cœur» (page 303), qui «descendaient à toute allure» (page 65), qui répandraient «cette angoisse [une «angoisse sacrée» !] qui saisit tous les hommes d'Afrique [pas les femmes?] lorsque le soir rapide descend sur la mer, sur leurs montagnes tourmentées et sur les hauts plateaux» (page 211) tandis que «la lumière qui s'adoucissait imperceptiblement rendait les espaces du ciel encore plus vastes» (page 147) ; que «le ciel à travers les ficus virait au vert» (page 180) ; que «le ciel de plus en plus vert se distendait à mesure pendant que les bruits de la ville devenaient plus lointains et plus sourds» (page 245) ; que «le ciel devenait un peu moins bleu, perdait un peu de sa chaleur par une fente invisible quelque part au-dessus de la mer» (page 276). Cependant, «sous ce ciel admirable monte déjà l'annonce du crépuscule» (page 211), et vient vite le «rapide crépuscule d'Afrique» (page 64), «le rapide crépuscule africain, et la nuit, toujours angoissante sur ces grands paysages, commençait sans transition» (page 128) ; «l'obscurité [...] dévorait rapidement la lumière et la terre» (page 249) ; «l'ombre remontait à toute vitesse les pentes des montagnes» (page 164) ; «la nuit, curieusement, semblait monter de la terre avec une rapidité presque mesurable» (page 202) ; «la nuit maintenant montait du sol elle-même et commençait de tout noyer, morts et vivants sous le merveilleux ciel toujours présent» (page 212) ; quand elle est «déjà installée» (page 65), que «la première obscurité s'était décantée, avait reflué», elle «laissait derrière elle une nuée d'étoiles, et le ciel était maintenant rempli d'étoiles» (page 203), d'«étoiles nettes et tranquilles» (pages 251-252).

-Les vents que sont «le sirocco» (page 162) qui provoque «la poussière» (page 162), le «mistral» qui «soulève en tempête l'eau glacée» de la Méditerranée (page 205), «le vent de sable effaçant les traces des hommes sur de grands espaces» (page 214), «le vent d'est, toujours violent à Alger» (page 264).

-Les pluies. C'est d'abord celle qui tombe à l'automne 1913, et s'impose dans le premier chapitre, dès son début et jusqu'à sa fin (pages 14, 14-15, 16, 20, 23, 26-27, 27-28). Plus loin, il est indiqué que, en septembre, «la première pluie, violente, généreuse, inondait la ville. Toutes les rues du quartier se mettaient à luire, en même temps que les feuilles vernissées des ficus, les fils électriques et les rails du tramway. Par-dessus les collines qui dominaient la ville, une odeur de terre mouillée venait des champs plus lointains, apporter aux prisonniers de l'été un message d'espace et de liberté. Alors les enfants se jetaient dans la rue, couraient sous la pluie dans leurs vêtements légers et pataugeaient avec bonheur dans les gros ruisseaux bouillonnants de la rue, plantés en rond dans les grosses flaques, se tenant aux épaules, le visage plein de cris et de rires, renversés vers la pluie incessante, [...] L'eau, venue des cataractes du ciel, lavait alors brutalement les arbres, les toits, les murs et les rues de la poussière de l'été. Boueuse, elle emplissait rapidement les ruisseaux, gargouillait férolement aux bouches d'égout, crevait presque chaque année les égouts eux-mêmes et recouvrait alors les chaussées, rejoignait devant les voitures et les tramways [...]. La mer elle-même devenait alors boueuse sur la plage et dans le port. Le premier soleil faisait ensuite fumer les maisons

et les rues, la ville entière. La chaleur pouvait revenir, mais elle ne régnait plus, le ciel était plus ouvert, la respiration plus large, et, derrière l'épaisseur des soleils, une palpitation d'air, une promesse d'eau annonçaient l'automne et la rentrée des classes.» (pages 281-283). Ailleurs, il est répété que se déversent «les énormes pluies du pays» (page 55), «la pluie violente» (page 228), «les averses prodigieuses et brèves» (page 162), «la pluie algérienne, énorme, brutale, inépuisable, qui tombe pendant huit jours» (pages 206-207), qui s'abat «en cataractes interminables, faisant de la rue un puits sombre et humide» (page 161), «une profonde tranchée de pierre humide et luisante» (page 233). Dans le dernier chapitre encore sont rappelées «les lourdes pluies du bref hiver» (page 300). Il est bien connu qu'Alger subit des orages brefs, et intenses ; que l'eau, venue des cataractes du ciel, lave alors brutalement les arbres, les toits, les murs et les rues de la poussière de l'été ; boueuse, elle emplit rapidement les ruisseaux, gargouille férolement aux bouches d'égout, crève chaque année les égouts eux-mêmes. Le premier soleil qui réapparaît fait alors fumer les maisons et les rues, la ville entière. La chaleur peut revenir, mais, en automne, elle ne règne plus, le ciel est plus ouvert, la respiration plus large, et, derrière l'épaisseur des soleils, se fait sentir une palpitation d'air, qui annonce la rentrée des classes.

-L'hiver, où «les froids sont relatifs puisqu'il ne gelait jamais» (page 237), les enfants portant toutefois des «pèlerines» (pages 160, 172, 173, 228, 229), des «cabans de laine» (page 163).

-Le printemps qui incite à aller, le «lundi de Pâques», pique-niquer à Sidi-Ferruch, au bord de la mer ; «il ne faisait jamais assez chaud pour se baigner mais toujours assez pour marcher pieds nus dans les premières vagues» (page 147).

* * *

La flore de l'Algérie :

Elle est évoquée à différents moments, mais s'épanouit surtout dans le tableau du «grand parc» qui entoure «la Maison des invalides» de Kouba, qui est une «jungle parfumée» où les arbres sont «immenses», «vigoureux», «épais», «solides», «d'une taille extraordinaire», ont des «troncs énormes», forment des «labyrinthes pleins d'ombre et de secret» avec des «passages enchevêtrés» (pages 261-262). Au fil du texte, différents végétaux sont mentionnés : «bananiers» (page 245), «caoutchoutiers» (pages 261, 264), «chênes nains» (page 124), «chèvrefeuille» (pages 54, 262), «clématites» (page 262), «cocotiers» (page 261), «cyprès» (pages 200, 211, 258, 262, 263), «l'arbre des cimetières», «eucalyptus» (pages 124, 200, 261, 264), «ficus» (pages 53, 67, 121, 150, 180, 237, 243, 281), «figuier de Barbarie» (page 77), «genévriers» (page 124), «glycines» (page 55) - «herbes sauvages» (page 262), «jasmins» (page 262), «lauriers» (page 262), «laurier-rose» (page 262), «lentisques» (page 228), «magnolias» (page 245), «oranger» (pages 57, 262), «oxalis» (pages 211, 262), «palmier nain» (page 23), «palmiers royaux» (pages 261, 264), «passiflores» (page 262), «pins» (page 211), «platanes» (page 269), «seringas» (pages 245, 262), «trèfle» (page 262), «vigne sauvage» (page 262).

D'autre part, sont indiquées les cultures que permet le pays :

-Des fruits, les «étalages» offrant «des montagnes de nèfles, d'oranges et de mandarines, d'abricots, de pêches, de melons, de pastèques» (page 160).

-Du raisin cultivé dans des «champs de vigne (page 18) tirés au cordeau, avec ses feuilles bleuies par le sulfatage [traitement de la vigne par le sulfate de cuivre mentionné d'abord page 19] et ses grappes déjà noires» (page 200) ; avec lequel on produit du vin : dans la ferme de Cheraga, où Henri Cormery «avait bien appris les vins» (page 75), «on préparait déjà les vendanges» (page 81) ; dans la ferme de Mondovi-Solférino, Jacques aperçoit «les rangs de vigne» (page 196) ; le père Veillard, contraint de quitter sa ferme alors que «ses vendanges étaient terminées, et le vin en cuve», avait «arraché les vignes» (page 198). Dans la ferme de Saint-Apôtre sont brûlés des «sarments de vigne» (pages 19, 24).

* * *

La faune de l'Algérie :

Camus mentionne deux extrêmes :

-D'une part, «*les lions à crinière noire*» (page 208), car, en effet, régnait autrefois sur toute l'Afrique du Nord le lion de l'Atlas ou lion de Barbarie (plus exactement "Panthera leo leo"), caractérisé par une crinière beaucoup plus volumineuse que celle de ses cousins africains, très sombre voire noire et allant jusqu'au milieu du ventre ; dont le dernier aurait été abattu dans les forêts de Séraïdi vers 1890. Dans les "Annexes", on lit : «*Lion de Numidie à crinière noire. Chacals. Sangliers. Hyène. Panthère.*» (page 347)

-D'autre part, «*les moustiques et les insectes*» (page 208), qui, curieusement, sont séparés comme si les moustiques n'étaient pas des insectes !

Mais Camus parle aussi d'oiseaux : des «*cigognes*» (page 228) et des «*hirondelles*» dont les comportements sont décrits avec précision (pages 237-238).

* * *

Le bled :

Camus indiqua que c'est le nom qu'on donne à «*l'intérieur*» (page 133, mais aussi pages 24, 51, 81). C'est, en Afrique du Nord, la campagne, «*cet espace interminable de montagnes, de plateaux et de désert*» (page 301), de «*montagnes tourmentées*» (page 211), «*pelées et rongées de soleil*» (page 228), de «*maquis épineux*» (page 200 - ce qui explique qu'il soit indiqué, pages 23 et 207, que «*le vieux docteur*» de Solférino porte des «*leggins*», des jambières de cuir ou de toile) ; où, du fait des «*orages dévastateurs qui fondaient sur les plateaux algériens*» (page 81), les «*oueds*», les cours d'eau temporaires dans les régions arides, sont «*vite gonflés, vite asséchés*» (page 212) ; où peut se produire «*l'arrivée des sauterelles*» (page 81).

Il est fait mention de diverses régions :

-«*Le Sahel*» (pages 94, 96, 104, 122-126, 228), région «*assez proche d'Alger*» (page 94), située à l'ouest, petite chaîne de collines littorales, de quelques kilomètres de large sur une cinquantaine en longueur. Camus en fait, page 258, «*la douce campagne du Sahel*» qui «*commençait avec ses coteaux harmonieux, des eaux relativement abondantes, des prairies presque grasses et des champs à la terre rouge et appétissante, coupés de loin en loin par des haies de hauts cyprès ou des roseaux. Des vignes, des arbres fruitiers, du maïs croissaient en abondance et sans grand travail [...] l'air était vif de surcroît et passait pour bénéfique*». Mais, page 123, le paysage est «*rocailleux*», et se présente «*un immense plateau [...] aux vallonnements peu accentués*» qui est «*le terrain de chasse*» d'Ernest, ses camarades et Jacques (page 124). On y trouve des fermes de Mahonnais (page 213).

-À 30 kilomètres à l'ouest d'Alger, sur le «*littoral*» (page 147), «*la forêt de Sidi-Ferruch*» (page 146) qui est d'ailleurs l'endroit où les troupes françaises débarquèrent le 14 juin 1830, avant de prendre Alger le 5 juillet.

-«*Les montagnes du Zaccar*» (pages 163-164), l'un des massifs de la chaîne occidentale du Dahra (à l'ouest d'Alger) sur lequel a été édifiée la vieille cité de Miliana.

-«*La colline de Kouba*» (pages 258, 264), «*à l'est d'Alger, au terminus d'une ligne de tramway*» où se trouvait «*la Maison des invalides*» «*où la mère de Pierre [...] était lingère*» (page 258). La colline est séparée par «*un ravin d'un des plateaux du Sahel*» (page 264).

-L'Est du pays, «*la Kabylie, la partie sauvage et sanglante de ce pays, longtemps sauvage et sanglant*» (page 205), peuplée de Berbères et non d'Arabes ; où, en arrière de Bône, s'installèrent les quarante-huitards parisiens (pages 202, 205, 207-208) et, plus tard Henri Cormery (page 17) ; on y trouve «*la plaine de la Seybouse [qui], autrefois marécageuse, étendait jusqu'à la mer au nord [...] ses champs de vigne [...] coupés de loin en loin par des lignes de cyprès ou de bouquets d'eucalyptus à l'ombre desquels s'abritaient des maisons*» (page 200), la localité de Mondovi-Solférino, les fermes de Chegala et de «*Saint-Apôtre*». C'est dans cette région que, en juin 1939, Camus, qui était alors journaliste, s'était rendu dix jours, enquêtant sur le terrain, le parcourant à pieds, faisant étape dans les villages, recueillant ainsi beaucoup de données, pour publier, dans "Alger républicain", une série de onze longs articles intitulée "Misère de la Kabylie" (qu'on retrouve dans "Actuelles III"), où il décrivait les maux dont souffrait cette région : la surpopulation, le froid, la faim, l'exploitation, les faibles salaires, le travail des enfants, le chômage, le dénuement, la mortalité

infantile, l'illettrisme, l'inculture, le déracinement de l'indigène dans sa propre patrie ; où il dressait sans concession un sobre réquisitoire, sans cesse étayé par des chiffres, contre le «régime colonial» qu'il était décidé à ébranler ; où il ne se contenta pas d'être négatif car il proposa également des réformes politiques, économiques et sociales. Ces reportages avaient façonné à jamais sa sensibilité d'homme révolté par l'injustice.

-Les «*Hauts-Plateaux*» (page 213), appelés aussi «*Les Hautes Plaines*», un relief bordant l'Atlas tellien au nord et l'Atlas saharien au sud ; ils traversent en diagonale l'Algérie du Sud marocain au Nord-Ouest tunisien à une altitude moyenne de 1000 mètres. La végétation est de type steppique. Les étés sont généralement arides et les hivers rigoureux. S'y sont établis des Alsaciens (page 213)

-«*Le Mzab*» (page 132) : région berbérophone du nord du Sahara algérien, à 550 km au sud d'Alger, s'étendant sur environ 8000 kilomètres carrés. Camus en dit qu'elle compte «*cinq villes [...] en plein désert, où la tribu d'hérétiques, sorte de puritains de l'Islam persécutés à mort par l'orthodoxie, avait atterri il y a des siècles, dans un endroit qu'ils avaient choisi parce qu'ils étaient bien certains que personne ne le leur disputerait, attendu qu'il n'y avait là que des cailloux, aussi loin du monde à demi-civilisé de la côte qu'une planète croûteuse et sans vie peut l'être de la Terre, et où ils s'installèrent en effet pour y créer cinq villes, autour de points d'eaux [sic] avaricieux [!], imaginant cette étrange ascèse d'envoyer dans les villes de la côte les hommes valides faire du commerce pour entretenir cette création de l'esprit et de l'esprit seulement, jusqu'à ce qu'ils puissent être remplacés par d'autres et revenir jouir dans leurs villes fortifiées de terre et de boue du royaume enfin conquis pour leur foi. La vie raréfiée, l'âpreté de ces Mzabites ne pouvaient donc se juger qu'en fonction de leurs buts profonds. Mais la population ouvrière du quartier, qui ignorait l'Islam et ses hérésies, ne voyait que l'apparence. Et, pour Ernest comme pour tout le monde comparer son frère à un Mzabite revenait à le comparer à Harpagon.» (pages 132-133). En effet, «*les épiciers du quartier*» étaient des Mzabites «*qui pendant plusieurs années vivaient de rien et sans femmes dans leurs arrière-boutiques qui sentaient l'huile et la cannelle afin de faire vivre leur famille*» (page 132).*

* * *

Alger

«*Installée sur ses collines en amphithéâtre*», elle fait un «*arc de cercle*» (pages 62, 232) «*autour du golfe*» (page 190), de «*l'espace immense du golfe qui s'étendait jusqu'aux grandes montagnes bleutées au fond de l'horizon*» (page 232). Sont mentionnés :

-Le port, obscur le soir, mais «*où les grands paquebots piquetés de lumière semblaient, dans la nuit de la mer et du ciel, des carcasses d'immeubles incendiés où la combustion aurait laissé toutes ses braises*» (page 246).

-«*Le port marchand de l'Agha*» (page 293), quartier où se trouvent une gare (page 121) et la quincaillerie.

-Les «*boulevards du front de mer*» (page 237), «*le boulevard Front-de-mer*» (page 292) qui s'appelait en fait «*Boulevard de la République*».

-«*Le quartier du centre, où le riche ciment [...] donnait aux maisons une couleur grise plus distinguée et plus triste*» (page 288).

-«*La place du Gouvernement*», «*encadrée d'arbres et de maisons à arcades sur trois côtés, et qui ouvrait sur la mosquée blanche puis sur l'espace du port. Au milieu, s'élevait la statue caracolante du duc d'Orléans [fils aîné du roi, Louis-Philippe, qui, en 1835, s'auréola de gloire militaire en combattant en Algérie l'émir Abd El-Kader] couverte de vert-de-gris sous le ciel éclatant [le vert-de-gris disparaissait-il par temps couvert?], mais dont le bronze devenu tout noir ruisselait de pluie par mauvais temps [quand il pleuvait !] pendant que, de la queue du cheval, l'eau s'écoulait interminablement dans l'étroit jardinet protégé par les grilles qui encadrait le monument.*» (page 232). Le soir, le pourtour de la place était «*illuminé par les kiosques et les éventaires des marchands arabes éclairés par les lampes à acétylène*» (page 245).

-«*La rue Bab-Azoun*», «*une rue resserrée*» où «*les boutiques de commerçants se succédaient*» (page 233), que Jacques «*montrait inlassablement*» à sa grand-mère et à sa mère parce qu'elles «*avaient pris une si grande place dans sa vie*» (page 273).

-«*L'église Sainte-Victoire*» qui «*occupait l'emplacement d'une ancienne mosquée*» (page 235).

-La «*grande place où, à gauche et à droite, s'élevaient face à face le lycée et la caserne. Le lycée tournait le dos à la ville arabe [...] La caserne tournait le dos à la mer.*» (page 239). Voilà qui signale que le centre-ville est fermé sur lui-même.

-Le «*lycée*» (en ce temps-là, "Lycée Bugeaud", aujourd'hui "Émir Abd-el-Kader") situé, par rapport au quartier où vivait la famille de Jacques, «*de l'autre côté exactement*» (page 190). C'«*était une énorme bâtie carrée surplombant la rue. On y accédait par deux escaliers de côté et un de face, large et monumental, que flanquaient de chaque côté de maigres jardins plantés de bananiers et de [aucun mot ne figure à la suite dans le manuscrit] protégés par des grilles contre le vandalisme des élèves. L'escalier central débouchait dans une galerie qui réunissait les deux escaliers de côté et où s'ouvrait la porte monumentale utilisée dans les grandes occasions, à côté de laquelle une porte beaucoup plus petite donnant sur la loge vitrée du concierge était utilisée ordinairement*» (page 191). La cour de récréation «*cimentée*» est «*encadrée sur les quatre côtés d'arcades à gros piliers*» (page 243). Plus loin, est distinguée «*la cour des grands*» qui est dominée par «*la grande horloge*» (page 274).

-«*Le jardin Marengo*» (page 239) où se trouvaient de «*grands arbres, des parterres et des bouquets de bananiers*» (page 245) ; sur lequel donnaient «*les hautes fenêtres du lycée*» (pages 244-245).

-Les «*rampes qui montaient vers les quartiers du centre*» (page 285).

-Les «*tournants Rovigo*» (page 153), quartier adossé à la pente d'une colline abrupte, «*qui dominait la ville et la mer, occupé par des petits commerçants de toutes races et de toutes religions, où les maisons sentaient à la fois les épices et la pauvreté*» (page 154).

-«*La Casbah*» (page 153), la «*ville arabe dont les rues escarpées et humides commençaient de grimper le long de la colline*» (page 239), la médina d'Alger.

-«*Le quartier pauvre et à demi espagnol de Bab-el-Oued*» (page 239).

-«*Le quartier arabe qu'on appelait le Marabout*» (page 282).

-Le «*cinéma Alcazar*» (page 149), en fait "L'Alcazar-Cinéma", rue de l'Union.

-Le «*large boulevard qui montait du port jusqu'au sommet des collines où la ville était construite*» (page 289).

-Le «*boulevard assez large planté sur ses deux trottoirs de superbes platanes*», qui était «*la frontière entre les deux univers*» que sont le quartier populaire de Belcourt et les «*quartiers plus distingués*» des «*hauteurs*» (page 267).

-Dans ces quartiers, «*si près et si loin*» de celui de Jacques et de Pierre, ils «*connurent leurs émotions les plus profondes*» parce que «*les fleurs et les arbres apportaient le vrai luxe de ce monde*» ; parce qu'ils présentaient «*des villas entourées de petits jardins, pleins de plantes parfumées qui croissaient vigoureusement sur les pentes chaudes et humides*», ainsi que «*le grand parc du pensionnat Sainte-Odile*» (page 267).

-Le «*marché de Maison-Carrée*» (page 62).

-Le faubourg aux «*rues jaunes et grises*» (page 60) qu'est le quartier Belcourt, «*vieux quartier*» (page 220), «*quartier fauve de la misère*» du fait du «*crépi du pauvre*» (page 288), quartier «*poussiéreux et sans arbres, où toute la place était réservée aux habitants et aux pierres qui les abritaient*» (page 267) ; où on trouvait «*de petits immeubles bon marché*» (page 267), «*la rue jaune et poussiéreuse où habitait Pierre*» (page 266) ; où on voyait des «*maisons à un ou deux étages construites après la guerre de 70 et des entrepôts plus récents et qui avaient fini par relier la rue principale [...] à l'arrière-port d'Alger*» (pages 154-155 - on apprend, page 220, qu'«*on disait "aller à Alger" quand on allait dans le centre*») ; où vivait un «*petit peuple fruste et buté*» (page 187) ; où «*peu de gens lisait*» (page 267) ; «*où il n'y avait aucune chance qu'un professeur de lycée s'installât*» (page 241). Sont mentionnés : le magasin de «*la crémierie*» (page 284), «*le mercier*» (page 222), «*la boutique du coiffeur*» (page 284), les «*cafés au mobilier de bois et au comptoir de zinc, qui sentaient l'anisette et la sciure de bois*» (page 117), le «*cinéma de quartier*» qui «*portait le nom d'un poète romantique comme la rue qui le longeait*» (page 106 - c'était en effet, "le Musset" !) ; son «*boulevard Thiers*» où était établie une «*usine*» où on pelait les oranges «*pour préparer des liqueurs avec leur écorce*» (page 161) ; sa «*rue Aumerat grouillante d'une foule enfantine qui, au milieu des conversations des uns et des autres, attendait l'ouverture des portes*» de l'école (page 161) ; sa «*rue Prévost-Paradol*» (page 87) ; sa «*rue de Lyon*» (page 282) ; son «*église Saint-Charles, une affreuse bâtie en gothique moderne*» (page 185), une «*affreuse église froide*» (page 188) ; son «*square Bresson*» et

son kiosque à musique (page 117) ; son «*champ vert*», «*une sorte de terrain vague où croissait par croûtes une herbe chétive et qui était encombré de vieux cercles, de boîtes de conserve et de tonneaux pourris*» (pages 170-171) ; son «*champ de manœuvres, grand terrain vague qui comportait un terrain de football grossièrement tracé et de nombreux parcours pour les joueurs de boule*» (page 258), où se trouve un «*stade*» (page 102), près duquel était la tonnellerie de l'oncle de Jacques (page 139) où Camus aimait se rendre (on a une photo de lui, à l'âge de six ou sept ans, dans la tonnellerie, au milieu des ouvriers) ; son «*cimetière taillé dans la glaise rouge de la colline*» (page 282) ; sa «*plage des Sablettes*» (pages 62, 115, 258) ; sa «*route dite moutonnière*» (page 62) parce que traversée par les moutons. Comme c'était un quartier ouvrier [qui n'est évidemment pas, en dépit de ce qu'on lit page 279, le seul où «*le travail n'était pas une vertu mais une nécessité* !], quand «*les ateliers fonctionnaient à plein, il était vide et silencieux*» (page 178). Entre ses habitants, «*on s'estimait sans presque jamais se rendre visite et on était décidé à s'aider les uns les autres sans presque jamais en avoir l'occasion*» (page 155). À son retour, en 1954, Jacques constate que le quartier présente sa «*rue inchangée depuis tant d'années, avec les mêmes magasins aux couleurs éteintes et écaillées par le soleil*» (pages 85-86).

Camus porta une grande attention aux moyens de transport collectif à travers la ville. Y circulaient d'abord des «*camions à chevaux*» (page 60), des «*tramways à chevaux*» (page 146), ceux-ci étant de «*grosses bêtes pattues venant de France et ouvrant [...] des yeux d'exilés, abrutis de chaleur et de mouches*» (page 60) ; puis des «*tramways sonores*» (page 151), des tramways électriques, dont «*la motrice*» (pages 219, 231), alimentée en courant par «*la grande perche, fixée par un gros ressort à boudin sur son sommet*» et comportant «*une petite roue à la jante creuse*» (page 231), se déplaçait sur «*les rails d'acier*» (page 219), tractant deux wagons (appelés «*jardinières*», pages 229, 246), étant conduite par un «*wattman*», qui maniait un «*levier*» (page 219), «*un levier à poignée de bois*» (page 230), une «*manivelle*» (page 230), dont le fonctionnement est amplement décrit page 230 (où une note signale que Camus aurait voulu ajouter «*la corde et le timbre*», la première actionnant le second qui est le signal sonore !). Les conducteurs jouissaient «*auprès des enfants du prestige des demi-dieux*» (page 230). Mais il ne faut pas oublier le rôle que jouait le «*receveur*» [employé préposé à la recette dans les transports publics] quand «*la grande perche [...] quittait le fil électrique*» en produisant des «*crachements d'étincelles*», et que les passagers se trouvaient «*au milieu de fusées d'étincelles*» (page 231).

Il y avait plusieurs lignes de tramways distinguées par leur couleur, qui marquaient que la ville était divisée, que les inégalités y étaient flagrantes ; en effet, les «*lourds tramways rouges*» (pages 69, 229, 273), «*desservaient les bas quartiers*» (page 241), les «*quartiers les plus pauvres*» (page 242), tandis que les «*voitures vertes*» menaient aux «*quartiers les plus élevés de la ville*» (page 233), «*les quartiers du haut, réputés élégants*» (page 241).

Est décrit «*l'encombrement des tramways*» (page 304) qui, le matin, «*étaient moins peuplés*» (page 246) et «*se chargeaient d'une clientèle mieux habillée à mesure qu'on allait vers le centre*» (page 232), tandis que, le soir, «*les trams rouges [étaient] chargés à craquer [...] et il fallait parfois rester sur le marchepied des jardinières, ce qui était à la fois interdit et toléré*» (page 246) ; cela est répété page 292 où «*les trams bondés*» sont «*garnis de grappes de voyageurs sur tous les marchepieds*», avec cependant cet ajout important : «*Serrés les uns contre les autres dans la chaleur lourde, ils étaient muets, [...] tournés vers la maison qui les attendait, transpirant calmement, résignés à cette vie partagée entre un travail sans âme, des longues allées et venues dans des trams inconfortables et pour finir un sommeil immédiat.*» Cet encombrement pouvait amener «*la main d'une femme à toucher un peu longuement* celle de Jacques, et «*le faire presque défaillir*» (page 304).

* * *

La «petite maison pauvre des faubourgs» (page 53) :

-Elle est, par «une petite cour», séparée de deux autres maisons : «le petit pavillon qui abritait la famille du coiffeur» (page 251), le «coiffeur espagnol qui tenait boutique sur la rue» (page 57), et la maison d'«un ménage arabe dont la femme faisait certains soirs griller le café dans la cour» (page 57).

-On accède à l'appartement par un «escalier obscur et puant» (page 65), «jamais éclairé» (page 246), un «escalier noir» (page 300). On accède à la cour par un autre escalier dont «on distinguait les quatre marches glissantes et verdies» (page 251).

-On ne dispose que des «cabinets de l'étage» (page 65), «les deux cabinets sans lumière, trous noirs ménagés à la turque [le principal élément de civilisation laissé par les précédents occupants du pays] évoqué encore page 291] dans la maçonnerie, sans cesse nettoyés au crésyl et sans cesse puant» (page 83) ; d'où ce commentaire : «Les cabinets étaient encore un mot trop noble pour l'espace réduit qui avait été ménagé dans la maçonnerie du palier de l'unique étage. Privés d'air et de lumière électrique, de robinet, on y avait pratiqué sur un socle à mi-hauteur coincé entre la porte et le mur du fond un trou à la turque dans lequel il fallait verser des bidons d'eau après usage.» (page 102).

-On dispose aussi de caves «puantes et mouillées» (page 58), qui «s'ouvraient par de larges gueules qui béaient dans le noir [...] des antres sans issue ni lumière, taillés dans la terre même, sans aucune séparation, suintant d'humidité» (page 58).

* * *

Le «petit appartement» de la famille de Jacques :

Il comportait «trois pièces» (page 50) où vivaient cinq personnes et Brillant, le chien de l'oncle Ernest qui dormait «sur une méchante descente de lit usée jusqu'à la trame» (page 119), d'où une grande promiscuité. Ces trois pièces sont :

-«La pauvre salle à manger» (page 193), «pièce quasi nue, peinte à la chaux, meublée au centre d'une table carrée, avec le long des murs un buffet, un petit bureau couvert de cicatrices et de taches d'encre et, à même le sol, un petit sommier [page 119, c'est un «divan» !] recouvert d'une couverture où, le soir venu, couchait l'oncle à demi muet, et cinq chaises. Dans un coin, sur une cheminée dont le dessus seul était de marbre, un petit vase à col élancé décoré de fleurs, comme on en trouve dans les foires.» (pages 50-51). Peut-être y était-il affiché le traditionnel «calendrier des P.T.T.» (page 73). Ailleurs est encore évoquée «la pièce pauvrement meublée aux murs crépis de blanc» (page 105). Alors qu'on avait déjà appris, dans «L'été à Alger» que, «le soir», les pauvres «retrouvent la toile cirée et la lampe à pétrole qui font tout le décor de leur vie», il est indiqué ici que la table est «recouverte de toile cirée lisse et nue» (pages 104, 145, 146, 247, 269) ; que sont très importantes les deux lampes à pétrole :

-«La lampe à pétrole» (pages 65, 246, 249, 269, 300) que «la grand-mère allumait [...] posant le verre sur la toile cirée [...] la tête tordue pour mieux voir le bec de la lampe sous l'abat-jour, une main tenant la molette de cuivre qui réglait la mèche sous la lampe, l'autre raclant la mèche avec une allumette enflammée jusqu'à ce que la mèche cesse de charbonner et donne une belle flamme claire, et la grand-mère remettait alors le verre qui criait un peu contre les dents ciselée de la gouttière de cuivre où on l'enfonçait [...] réglant encore la mèche jusqu'à ce que la lumière jaune, chaude, s'égalise sur la table dans un large rond parfait, éclairant d'une lumière plus douce, comme réfléchie par la toile cirée, le visage de la femme et celui de l'enfant, qui de l'autre côté de la table assistait à la cérémonie» (page 249).

-La «petite lampe à pétrole placée sur une table de bois, à gauche de l'entrée» (page 253), qui était, apparemment, emmenée dans les chambres (page 255)..

-Deux chambres : «La grand-mère avait droit à une chambre pour elle seule» où trônait un «haut et grand lit de bois» (page 51) ; «qu'il fallait traverser pour aller dans la salle à manger» (page 180). Dans l'autre chambre, il y avait «deux lits de fer, l'un à une place, où couchait la mère, l'autre à deux, où couchaient les enfants, une table de nuit entre les deux lits et, face à la table de nuit, une armoire à glace» (page 118) ; page 255, on apprend que Jacques «se couchait sur le bord du lit à deux places pour ne pas avoir à toucher son frère, ni le gêner», mais qu'il était «réveillé parfois par son frère qui l'enjambait pour dormir contre le mur, car il se levait plus tard que Jacques, ou par sa mère

qui parfois heurtait l'armoire dans l'obscurité où elle se déshabillait, qui montait légèrement sur son lit et dormait si légèrement qu'on pouvait croire qu'elle veillait» (page 255).

Il y a aussi pourtant une «cuisine» (page 246). Mais il est indiqué : «*Il n'y avait à la maison ni gaz ni cuisinière, et la cuisine se faisait sur un réchaud à alcool* [un «petit réchaud à alcool» (page 118)]. *Point de four par conséquent, et lorsqu'on avait un plat à gratiner on le portait tout préparé au boulanger du quartier qui, pour quelques sous, l'enfournait et le surveillait.*» (page 101). Dans cette cuisine, on disposait d'une «*vieille planche verdie et creusée par l'usage*» sur laquelle était haché «*de l'ail et du persil*» (page 103).

Il y a encore un «*étroit et unique balcon*» (pages 67, 190) et, «*au fond de la cour, à même le sol gluant d'humidité*», l'oncle Ernest avait construit «*un poulailler grossier*» (page 250).

Est lui aussi «*pauvrement meublé*» (page 228) le petit appartement de la mère de Pierre (pages 228-229), «*Mme Marlon*» (page 259), «*une belle femme de complexion généreuse*» (page 228), qui, après avoir été postière, était «*lingère en chef*» à la «*Maison des invalides*» de Kouba ; elle y vivait avec son fils et «*deux oncles, de rudes cheminots, taciturnes et souriants*» (page 228).

Alors que Camus avait déjà amplement insisté sur la pauvreté de la famille, sur le grand dénuement dans lequel elle vivait, il se proposa, comme l'indique la note de la page 110, d'«*ajouter signes de pauvreté*».

Quand, en 1954, Jacques revient à Alger, sa mère se trouve alors dans un appartement qui n'est plus que de «*deux pièces*» (page 67), réduit au strict nécessaire : des meubles pratiques pour vivre une vie simple et modeste ; dans l'une des pièces, «*la salle à manger qui donnait sur la rue*» (page 69), elle se tient «*toujours à sa même place sur la même chaise inconfortable*» (page 91).

* * *

Les Arabes :

Curieusement, le mot, pour Camus, désigne les hommes, tandis que les femmes sont, comme dans son autre roman "L'étranger", appelées «*Mauresques*» (page 156). Et, généralement, il englobe aussi les véritables autochtones que sont les «Berbères» (page 209 et page 364 où est affirmé l'amour porté [on ne sait par qui] au «*paysan berbère pauvre et ignorant*»), parmi lesquels les Kabyles (page 228 où le «*berger kabyle*» pourrait, en fait, être de n'importe quelle autre ethnie vivant dans le bled), qui sont, eux aussi, des musulmans sunnites.

Camus s'intéressa enfin vraiment à ces habitants du pays qui, jusqu'alors, n'avaient été dans son œuvre que de vagues figurants.

On constate les mentions de :

- Ceux qui, «*loqueteux*», «*à l'aube*», «*crochetaient les poubelles*» (page 156).
- Le «*ménage arabe dont la femme faisait griller le café dans la cour*» (page 57) de la maison de Belcourt, la famille de Jacques semblant n'avoir eu aucunes relations avec ces voisins !
- «*Le vieil Arabe*», «*monsieur Tahar*», qui est un autre voisin de la famille de Jacques (page 252).
- «*Le vieux Tamzal, le gardien d'une des fermes de Saint-Apôtre*» (page 200), qui porte «*un chapeau de paille à larges bords*», et «*est vêtu d'une combinaison bleue* [ce que Camus, dans "L'étranger", appela «*bleu de chauffe*»] rapiécée» (page 201).
- Abder, le «*manœuvre*» travaillant à la tonnellerie (page 141).
- La lingère qui, avec une Française, est l'employée de Mme Marlon à la «*Maison des invalides*» de Kouba (page 259).
- Les «*garçons*» («hommes qui assurent le service», ici dans le réfectoire du lycée) qui sont «*pour la plupart arabes*» (page 240).
- Les conducteurs de véhicules :
 - Kaddour qui mène les Cormery à leur ferme (page 14), et qui «*n'entre pas chez les femmes*» (page 24) ;
 - le «*vieil Arabe*» qui conduisait «*la charrette attelée d'un cheval couronné*» (page 156), et qui ramassait les ordures ;

-«*le vieil Arabe impassible* menant l'«*étrange véhicule attelé de deux chevaux*» du «*capteur de chiens*» (page 157) ;

-«*les conducteurs arabes*» des tramways (page 230) dont l'un est «*un grand et fort Arabe aux traits épais, le regard toujours fixé devant lui*», et est appelé «*l'ours brun*» par les enfants qui lui vouent une «*admiration éperdue*» (pages 230, 231).

-Le «*coiffeur maure*» [qu'est-ce qui, pour Camus, distingue «maure» d'«arabe»?] (page 282).

-L'«*Arabe, vêtu de bleu*» [serait-ce le «*bleu de chauffe*» des Arabes de "L'étranger"?] dont «*le coiffeur, devenu fou en le rasant, avait tranché d'un seul coup de son long rasoir la gorge offerte*» (page 282).

-Les Arabes qui passaient dans la rue du quartier de Belcourt, «*pauvres eux aussi mais proprement habillés, avec leurs femmes toujours voilées mais chaussées de souliers Louis XV. Parfois des familles entières d'Arabes passaient, ainsi endimanchées. L'une d'elles traînait trois enfants dont l'un était déguisé en parachutiste.*» (page 86).

-Les «*marchands* : ceux qui «*regagnent le marché, leurs petits éventaires pliés sur l'épaule et tenant de l'autre main un énorme couffin de paille tressée qui contenait leurs marchandises*» (page 158) ; ceux qui vendaient des friandises à la porte du cinéma (page 106) ou des «*colliers de jasmin*» (page 353) ; ceux dont les éventaires, place du Gouvernement, étaient «*éclairés par les lampes à acétylène*» (page 245) ; ceux des bazars de la rue Bab-Azoun dont l'un d'eux, importuné par les élèves du lycée, avait payé «*des jeunes gens arabes*» qui «*surgirent derrière les piliers où ils se tenaient cachés et se jetèrent à la poursuite des enfants*» (page 234) ; dont le marchand de beignets qui «*se tenait, assis en tailleur [...] en culottes arabes, le torse à demi nu aux jours et aux heures de chaleur, vêtu les autres jours d'une veste européenne fermée dans le haut des revers par une épingle à nourrice*» (page 236).

-«*L'épicier mozabite*» (page 246).

-«*Le docteur arabe*» (page 143) qui a «*rafistolé*» le majeur de Jacques (page 143).

-Galoufa, «*le capteur de chiens*», «*un Arabe habillé à l'europeenne*», maniant son «*terrible lasso*» (page 159), et «*brandissant son nerf de bœuf*» (page 157).

Propres aux Arabes, sont indiqués :

-Leurs coiffures : le «*turban à cordelettes jaunes*» de Kaddour (page 15) ; la «*chéchia*» : «*sorte de bonnet de feutre rouge, agrémenté d'un gland à franges*» que porte aussi l'oncle Ernest à l'atelier (page 141).

-Leurs vêtements : le «*burnous*» (pages 22, 203, 208, 347), grand manteau de laine à capuchon et sans manches ; la «*djellabah*» (page 302), vêtement de dessus, longue robe à manches longues et à capuchon, portée par les hommes et les femmes ; les «*culottes arabes*» (page 236), les «*grosses culottes à fond ample serrées au-dessus du mollet*», le «*pantalon arabe dont le fond pendait en plis et dont les jambes s'arrêtaiient à mi-mollet*» que porte Abder (page 142) [cela s'appelle un «*sarouel*»] ; le «*voile à mi-visage*» (page 302) des femmes (page 86), celle qui s'occupe de l'accouchée étant exceptionnellement «*dévoilée*» (page 25), mais, après la naissance, «*se retira immédiatement hors du champ lumineux et se réfugia dans l'encoignure sombre de la cheminée*» (page 26).

-L'habitation rudimentaire qu'est «*le gourbi*» (pages 228, 347) dans le bled.

-La structure sociale qu'est «*la smalah*» (page 209), famille ou suite nombreuse qui vit aux côtés d'un patriarche, et l'accompagne partout.

-Les lieux du culte musulman que sont les «*mosquées*» (pages 232, 235).

-«*La musique arabe*» (page 210).

-Des objets : «*un cendrier arabe de cuivre repoussé*» (page 73), «*la hideuse verroterie orientale*», les «*foulards mauresques* [qu'est-ce qui distingue «mauresque» d'«arabe»?] aux couleurs violentes» (pages 233-234), les «*éventails arabes, en paille fine tressée, garnis sur le pourtour de pompons de laine rouge*» (page 274).

-Les «*pâtisseries*» arabes (page 100), «*ruisselantes d'huile et de miel*» (page 233), les «*beignets arabes dégoulinant d'huile et de miel*» (page 106) vendus à l'entrée du cinéma ou dans «*une petite boutique*» de la rue Bab-Azoun (page 235) où «*on avait creusé un foyer, dont le pourtour était garni de faïences bleues et blanches et sur lequel chantait une énorme bassine d'huile bouillante*» dans

laquelle «*rissolaient*» les beignets, avant d'en être sortis et d'être placés «*sur un étal*», toute l'opération étant longuement décrite (page 236).

-Des traits de mœurs :

-La main tendue par Henri Cormery est prise par Kaddour, «*à l'arabe, du bout de ses doigts qu'il porta ensuite à la bouche*» (page 21).

-L'offre du «*thé brûlant*» au visiteur, car, selon Veillard, on est «*au pays de l'hospitalité*» (pages 201, 202).

-L'attrait du Nord auquel rêve «*le berger kabyle*» en regardant «*passer les cigognes*» qui en arrivent «*après un long voyage*» (page 228).

-Le fatalisme : Tamzal dit «*Mektoub*», et une note explique : «*En arabe : "C'était écrit" (dans le destin)*» (page 201).

Est surtout importante l'opposition à la présence française :

Elle se manifesta en 1848 où des Français arrivèrent «*sous le regard hostile des Arabes [ce qu'on trouve aussi dans les "Annexes", page 346] groupés de loin en loin et se tenant à distance, accompagnés presque continuellement par la meute hurlante des chiens kabyles*» (page 206).

En 1913, à Mondovi-Solférino, pour Henry Cormery, il y a «*partout des bandits*» (page 17), des «*bandits du bled*» (page 24), ce qui est confirmé par le médecin du village.

On constate que, dans les années vingt-trente, il n'y a guère de liens entre les Arabes et les Français, sauf pour le football où «*des équipes de gosses, arabes et français, se formaient spontanément*» (page 258), et à l'école communale où Jacques et Pierre «*avaient des camarades arabes*» (page 221). Mais «*les lycéens arabes étaient l'exception, et ils étaient toujours des fils de notables fortunés*» (page 221) ; des enfants arabes qui seraient allés au lycée auraient connu un «*sentiment plus dououreux et plus amer*» (page 221) que celui de Jacques qui venait de Belcourt.

Plane un «*danger permanent dont personne ne parlait parce qu'il paraissait naturel mais que Jacques percevait lorsque, dans la petite ferme aux pièces voûtées et aux murs de chaux de Birmandreis, la tante passait au moment du coucher dans les chambres pour voir si on avait bien tiré les énormes verrous sur les volets de bois plein et épais*» (page 301). Pour Jacques, les Arabes sont «*ce peuple attirant et inquiétant, proche et séparé, qu'on côtoyait au long des journées, et parfois l'amitié naissait, ou la camaraderie, et, le soir venu, ils se retiraient pourtant dans leurs maisons inconnues, où l'on ne pénétrait jamais, barricadées aussi avec leurs femmes qu'on ne voyait jamais ou, si on les voyait dans la rue, on ne savait pas qui elles étaient, avec leur voile à mi-visage et leurs beaux yeux sensuels et doux au-dessus du linge blanc, et ils étaient si nombreux dans les quartiers où ils étaient concentrés, si nombreux que par leur seul nombre, bien que résignés et fatigués, ils faisaient planer une menace invisible qu'on reniflait dans l'air des rues certains soirs où une bagarre éclatait entre un Français et un Arabe, de la même manière qu'elle aurait éclaté entre deux Français et deux Arabes, mais elle n'était pas accueillie de la même façon, et les Arabes du quartier, vêtus de leurs bleus de chauffe [comme les Arabes qu'on voit dans "L'étranger"] délavés ou de leur djellabah misérable, approchaient lentement, venant de tous côtés d'un mouvement continu, jusqu'à ce que la masse peu à peu agglutinée éjecte de son épaisseur, sans violence, par le seul mouvement de sa réunion, les quelques Français attirés par des témoins de la bagarre et que le Français qui se battait, reculant, se trouve tout d'un coup en face de son adversaire et d'une foule de visages sombres et fermés qui lui auraient enlevé tout courage si justement il n'avait pas été élevé dans ce pays et n'avait su que seul le courage permettait d'y vivre, et il faisait face alors à cette foule menaçante et qui ne menaçait rien pourtant, sinon par sa présence et le mouvement qu'elle ne pouvait s'empêcher de prendre, et la plupart du temps c'étaient eux qui maintenaient l'Arabe qui se battait avec fureur et ivresse pour le faire partir avant l'arrivée des agents, vite prévenus et vite rendus, et qui embarquaient sans discussion les combattants, passants, malmenés sous les fenêtres de Jacques pour aller au commissariat.*» (pages 302-303). Camus exprima ici un mélange complexe de curiosité frustrée et de cette peur chronique des Français d'Algérie qui est présentée comme étant justifiée par des actes d'une horreur traumatisante : égorgements, mutilations sexuelles, viols, commis à la fois dans le passé plus ou moins lointain de la conquête, et dans l'actualité du terrorisme.

En 1954, le F.L.N. ("Front de Libération Nationale") déclencha ce qu'on allait appeler la guerre d'Algérie, ses combattants ayant pris le «*maquis*» (pages 199, 201 - si le mot convient bien à la nature du pays, il permet aussi une analogie troublante avec la résistance française contre l'occupant allemand !) pour obtenir l'indépendance de leur pays, en commettant des attentats (page 86) et des atrocités (pages 197, 209), en étant ravitaillés (page 201) par les paysans. Dans les "Annexes", la parole est donnée à l'un d'eux : «*Oui je commande, je tue, je vis dans la montagne, sous le soleil et la pluie. Qu'est-ce que tu me proposais au mieux : manœuvre à Béthune.*» (page 365). L'armée française fut envoyée en Algérie, et, cette année-là, Jacques vit des «*jeeps hérisées de fusils*» (page 195), «*ce char embourbé sur la route de Bône, où les colons avaient laissé une femme enceinte pour aller chercher de l'aide et où ils retrouveraient la femme le ventre ouvert et les seins coupés*» (page 209 ; aussi page 347). Puis il se trouva à Mondovi-Solférino où il remarqua «*le visage dur et impénétrable des Arabes*» (page 213). Enfin, il fut à Alger où la guerre était déjà dans les rues, avec les bombes et les patrouilles des parachutistes ; où tout annonçait que la colonisation allait s'achever par l'éviction des Blancs d'Algérie. Ernest lui demandant : «*Les bandits, c'est bien?*», il lui répondit : «*Non, les autres Arabes oui, les bandits non*» (page 145), les bandits étant alors les «*fellaghas*» du F.L.N. Comme la Tunisie leur servait de base arrière, les parents de Veillard avaient dû quitter leur ferme proche de la frontière parce que, même si y avait été établi un «*barrage*» (page 197), «*la région était devenue invivable*» et même «*zone interdite*» (page 197) ; mais le «*vieux colon*», qui «*en faisait baver à ses ouvriers arabes*», avait «*arraché les vignes*» (page 198), disant : «*Si ce que nous avons fait ici est un crime, il faut l'effacer*» (page 335), déclarant à ses ouvriers arabes : «*Si j'étais à votre place, j'irais au maquis. Ils vont gagner*» (page 199). Il avait acheté la ferme de Mondovi-Solférino où son fils est bien décidé à rester en affirmant que les Arabes et les Français sont «*faits pour s'entendre*» (page 199) même s'«*il y a toujours eu la guerre*» (page 201). Il est fait mention de l'action des «*services psychologiques de l'armée*» (page 210).

Alors que Jacques voit sa mère «*habitée par une sorte d'inquiétude*» parce que «*la rue devenait plus bruyante*» (page 69), qu'«*une patrouille de trois parachutistes en armes passait*» (page 85), «*détendus et apparemment indifférents*» (page 86), et qu'elle dit : «*C'est pour les bandits*» (page 85), «*l'explosion retentit*» (page 86). Tandis que sa mère est en proie à «*une frayeur qu'elle ne pouvait maîtriser*» (page 86), que «*la rue s'était vidée*» (page 87), Jacques va «*voir*», et, se faisant pacificateur, protège alors un Arabe vers lequel un Français s'était jeté en criant : «*Cette sale race [...] Vous êtes tous de mèche, bande d'enculés*», intimant à Jacques : «*Va là-bas et tu parleras quand tu auras vu la bouillie.*» (pages 87-88). Bouleversé par l'angoisse de sa mère, Jacques lui propose : «*Viens avec moi en France*» ; mais elle refuse : «*Je veux rester chez nous.*» (page 89).

Toutefois, dans "Éléments pour "Le premier homme""", dossier de travail qui accompagnait le manuscrit inachevé, qui n'avait pas été déchiffré pour l'édition de 1994, on lit : «*Aux Arabes. Je vous défendrai à n'importe quel prix sauf au prix de ma mère, parce qu'elle a connu plus que vous l'injustice et la douleur. Et, si dans votre rage aveugle, vous touchez à elle ou risquez d'y toucher, je serai votre ennemi jusqu'au bout.*»

* * *

Les Européens. Ce sont :

-Des Français.

Comme signalé plus haut, l'Algérie avait été conquise en 1830. Et, dès 1831, les premiers colons étaient venus construire dans un nouveau monde une nouvelle vie, une vie censée être meilleure. Mais ils arrivaient dans un pays dangereux, qui n'était pas pacifié, où ils ont dû faire face aux soulèvements perpétuels, aux razzias, aux maladies qui les décimèrent comme le signalent ces notes figurant dans les "Annexes" : «*Sur 600 colons envoyés en 1831, 150 meurent sous les tentes. Le grand nombre d'orphelinats en Algérie tient à ça.*» (page 313) - «*Dans le département de Constantine, les 2/3 des colons sont morts sans presque avoir touché la pioche ou la charrue. / Vieux cimetière des colons : l'immense oubli.*» (page 348). En 1848, on fit venir des «*quarante-huitards*», des gens qui avaient activement participé à la révolution, à l'avènement de la Seconde République, mais que le

gouvernement provisoire ne pouvait employer à quelque tâche que ce soit, la misère étant si grande dans le monde ouvrier et particulièrement à Paris (d'où les «*noms de banlieusards parisiens*», page 202, qui avaient servi de témoins lors du mariage du père de Jacques ; d'où le fait que «*les premiers grands-parents*» de Veillard «*étaient, lui, un charpentier du Faubourg Saint-Denis, elle une blanchisseuse de fin*», page 203). On lit : «*La Constituante avait voté cinquante millions pour expédier une colonie. À chacun, on promettait une habitation et de 2 à 10 hectares.*» (page 203). Débarqués à Bône, ils avaient découvert la vallée de la Seybouse, un pays «*plat, entouré de hauteurs lointaines, sans une habitation, sans un lopin de terre cultivé, couvert seulement d'une poignée de tentes militaires couleur de terre, rien qu'un espace nu et désert, ce qui était pour eux l'extrême du monde, entre le ciel désert et la terre dangereuse, et les femmes pleuraient alors dans la nuit, de fatigue, de peur et de déception.*» (page 206). Mais il leur «*avait fallu se secouer devant les soldats qui riaient, et s'installer dans les tentes. Les maisons seraient pour plus tard, on allait les construire et puis distribuer les terres, le travail, le travail sacré sauverait tout.*» (page 206). Ce fut «*le travail en commun au début*» dans «*des kolkhozes militaires*» (page 314). Et ils subirent un «*calvaire*» (page 330), étant soumis dans leurs tentes à la pluie algérienne ; ayant dû, «*pour échapper à la puanteur, couper des roseaux creux pour pouvoir uriner du dedans au-dehors*» ; ayant «*terminé leurs petites cagnas au printemps, et puis ils ont eu droit au choléra [...] Il en mourait une dizaine par jour. Les chaleurs étaient venues prématurément, on cuisait dans les baraques.*» (pages 206, 207). Et ils durent être protégés : «*Toujours le fusil et les soldats autour, et même pour laver le linge dans la Seybouse il fallait une escorte [...] et le village lui-même était souvent attaqué de nuit, comme en 51 pendant l'une des insurrections où des centaines de cavaliers en burnous virevoltant autour des remparts avaient fini par fuir en voyant les tuyaux de poêle braqués par les assiégés pour simuler des canons*» (pages 208-209). Ce fut ainsi que «*Solferino avait été fondé par des quarante-huitards*» (page 202).

D'autre part, comme, en 1871, eut lieu en Kabylie la plus importante des insurrections que la Troisième République dut combattre (dans les "Annexes", on lit : «*Le premier tué dans la Mitidja fut un instituteur*» [page 349]), des Alsaciens (pages 74, 210) qui «*avaient refusé la domination allemande et opté pour la France*» vinrent «*occuper les terres des "insurgés"*» (page 349) «*de 71, tués ou emprisonnés ; [ainsi des] réfractaires prenaient la place chaude des rebelles, [étant des] persécutés-persécuteurs d'où était né [le] père [de Jacques] qui, quarante ans plus tard était arrivé sur ces lieux*» (page 210), Lucie-Catherine sachant qu'existe «*une région appelée l'Alsace dont venaient les parents de son mari qui avaient fui, il y avait longtemps de cela, devant des ennemis appelés Allemands pour s'installer en Algérie, région qu'il fallait reprendre aux mêmes ennemis, lesquels avaient toujours été méchants et cruels, particulièrement avec les Français, et sans raison aucune.*» (pages 80-81). Or on ne trouve pas le nom Cormery en Alsace ; en fait, faute de disposer d'une véritable mémoire de ses racines rurales, Camus prit le risque de ratifier une mémoire collective toute faite, de conforter un mythe patriotique cher à ses compatriotes, celui de l'Algérie qui aurait été une nouvelle Alsace-Lorraine et un substitut des provinces perdues. Dans la réalité, le gros de la migration alsacienne avait été antérieur à la guerre de 1870-1871.

Ces Français ont été «*des foules entières venues ici depuis plus d'un siècle, [qui] ont labouré, creusé des sillons*» (page 211), construit des villages comme celui décrit page 209 : «*quelques centaines de petites maisons dans le style bourgeois de la fin du XIXe siècle, réparties en plusieurs rues qui se coupaient à angles droits avec les grands bâtiments comme la coopérative, la caisse agricole et la salle des fêtes, et tout cela convergeant vers le kiosque à musique à armature métallique, qui ressemblait à un manège ou à une grande entrée de métro et où, pendant des années, l'orphéon [orchestre] municipal ou la fanfare militaire avait donné des concerts les jours de fête, pendant que les couples endimanchés tournaient autour, dans la chaleur et la poussière, en dépiautant des cacahuètes.*» (pages 209-210).

Dans "Guide pour des villes sans passé" (1947), il avait déjà indiqué : «*Les Français d'Algérie sont une race bâtarde, faite de mélanges imprévus. Espagnols et Alsaciens, Italiens, Maltais, Juifs, Grecs enfin s'y sont rencontrés. Ces croisements brutaux ont donné, comme en Amérique, d'heureux résultats.*»

Ici, il mentionne aussi les autres Européens venus se joindre aux Français :

- Des Mahonnais, des «*Espagnols de Mahon*» (page 210), dont certains «étaient déjà installés en Algérie dès 1848» (page 96). «*Ils ont fait la richesse du littoral algérien*» (page 314). Parmi eux, les membres de la famille de la grand-mère, qui «étaient partis [...] parce qu'ils crevaient de faim à Mahon [...] une île» (page 80 - en fait, il s'agit de Port Mahon, une commune de l'île de Minorque, une des îles Baléares), à cause aussi d'une affaire de famille : «*Le résultat lointain de ce tragique malentendu où un poète [le grand-père] trouva la mort fut l'installation sur le littoral algérien d'une nichée d'analphabètes qui se reproduisirent loin des écoles, attelés seulement à un travail exténuant sous un soleil féroce*» (page 97). Restée analphabète, la famille est «*ignorante*» (page 299), Camus, pour montrer que cette ignorance était «*totale*», signale que «*le latin par exemple était un mot [deux, non?] qui n'avait rigoureusement aucun sens*» (page 220) ! Ils parlaient «*plus volontiers le patois mahonnais que l'espagnol*» (page 104) : à l'annonce de la mort de son gendre, la grand-mère «répétait «*mon dieu*» en espagnol» (page 83). Ils avaient aussi conservé les mœurs de leur pays d'origine : la grand-mère, alors jeune mère de famille, «*exigeait le respect pour elle et son mari, à qui les enfants devaient dire vous, selon l'usage espagnol*» (page 97) ; ses filles et sa sœur, «*vêtues de noir*», portaient «*leur foulard noir d'Espagnoles*» (page 105), qu'elle portait d'ailleurs elle aussi lors de la distribution des prix (page 275), et lorsque elle allait, «*harnachée comme elle le faisait pour ses grandes sorties*» page 285), présenter Jacques à des employeurs.

-Des Espagnols comme «*le coiffeur*» (page 57), «*l'immigration espagnole*» ayant fait devenir le quartier du lycée, qui était «*un quartier autrefois opulent et morne*», «*un des plus populaires et des plus vivants d'Alger*» (page 191).

-Des Italiens comme un autre coiffeur (page 71), comme l'ouvrier de la tonnellerie «*toujours triste et enrhumé*» (page 142) ; comme un conducteur de tramway, «*un vieil Italien au visage terne et aux yeux clairs, tout courbé au-dessus de sa manivelle*», surnommé «*l'ami des bêtes*» (page 230).

-Des Maltais comme «*monsieur Antoine*», «*marchand de poissons au marché, d'assez beau maintien, mince et grand, et qui portait toujours une sorte d'étrange melon de couleur sombre en même temps qu'un mouchoir à carreaux qu'il nouait autour de son cou, à l'intérieur de sa chemise*» (page 135), qui est encore qualifié de «*faraud [homme qui affecte maladroitement l'élégance, le bon ton, qui cherche à se faire valoir] et beau parleur*» (page 137).

Ces Européens vivant en Algérie, qui sont réunis par leur usage du français parlé avec «*l'accent algérien*» (page 105), sont appelés les Français d'Algérie. Mais voilà que, soudain, Camus les appelle, pages 182 et 183, «*les Algériens*», et ose, même si l'Algérie se trouve bien en Afrique (en Afrique du Nord), qualifier les élèves de l'instituteur d'«*enfants africains*» (page 166), ce dont on peut d'autant plus s'étonner qu'il ne paraît pas qu'il y en ait eu parmi eux qui soient autochtones !

Au fil du texte, on découvre des traits de mœurs des Français d'Algérie :

-Chez la grand-mère, on garde précieusement «*le livret de famille, le carnet de pension*» de «*veuve de guerre*» (page 74).

-Malgré la pauvreté et l'extrême dénuement, par un souci de respectabilité bourgeoise, on possède un violon ainsi que «*le porte-musique en métal et les partitions*» (page 104) !

-Dans le même esprit conservateur, les garçonnets portaient «*une robe*» (page 155).

-Le matin, on voyait les «*ménagères allant chercher leur pain ou leur lait, en peignoirs de pilou [tissu de coton pelucheux] ornés de fleurs violentes*» (page 158). Elle portaient aussi un «*caraco*» (page 185), «*blouse droite et assez ample*», et, quand elles étaient âgées, «*autour de la tête, un foulard de soie noire*», tandis que leur robe était «*boutonnée jusqu'au cou*» (page 185).

-On faisait «*des commissions*» (page 101), et on revenait «*le filet rempli de provisions achetées par très petites quantités*» (page 101) du fait de la pauvreté.

-Dans une note (page 92) est mentionné «ce qu'on mangeait [chez la grand-mère] : *le ragoût de fressure* (dont il est indiqué, page 129, qu'il est «fait avec le cœur et les poumons du bœuf» ; il faudrait seulement ajouter le foie et la rate] - *le ragoût de morue, pois chiches, etc.*». Ailleurs sont cités «*la soupe aux pois cassés*» (page 129), les «*calamars dans leur encré*» (page 129), l'«*omelette à la saucisse*» (page 129), «*les grands bols de café noir*» (pages 104, 145), la «*soubressade*» (pages 118, 198) saucisson des îles Baléares, le «*fromage*» (page 247). Pour le repas du soir, «*la grand-mère faisait réchauffer dans la cuisine [cela va de soi !] le ragoût de midi*» (page 246). Page 271 est notée l'«*épaisseur de cette nourriture*». On apprend que, «*les narines et les palais*» étant «*habituerés à l'huile*», «*l'odeur de beurre*» était «*insolite*» (page 284). Si les enfants mangeaient «*dans des gamelles de fer*», les adultes avaient droit à «*la porcelaine*» (page 129). On ne prenait de repas qu'à la maison, le «*restaurant*» étant une «*sorte d'établissement*» où personne de la famille «*n'avait jamais mis les pieds*» (page 130). Pour la chasse sont emportés : «*un fromage, des soubressades, des tomates avec du sel et du poivre et un demi-pain coupé en deux dans lequel on avait glissé une grosse omelette*» (pages 118-119). Pour leur «*goûter*» de quatre heures de l'après-midi, on donnait aux enfants «*un morceau de pain et de chocolat*» (page 259 ; en fait, «*un morceau de pain et un carré de chocolat*»).

-Par les «*soirs de chaleur* [...] toute la famille après le dîner descendait des chaises sur le trottoir devant la porte de la maison, où un air poudreux et chaud descendait des ficus poussiéreux, pendant que les gens du quartier allaient et venaient devant eux.» (page 150).

-Les Français d'Algérie étaient friands de :

-«*la mouna*» (pages 117, 146), «*grossière brioche*» (page 146) en forme de dôme ou de couronne, traditionnellement confectionnée pour les fêtes de Pâques (c'est, page 146, «*au lundi de Pâques*» que «*l'oncle Michel*» la faisait) ;

-les «*oreillettes*», «*légères pâtisseries friables*» à «*l'exquise odeur vanillée*», dont la confection est amplement décrite (page 146).

-Ils avaient pour divertissements :

-La plage.

-Le jeu «*de boule*» (page 258) : ne faudrait-il pas le pluriel?

-La fréquentation des «*cafés qui sentaient l'ombre fraîche et l'anis*» (page 86), des «*cafés obscurs et profonds*» qui se remplissaient le soir de «*tout un peuple d'hommes piétinant la sciure répandue sur le parquet et se pressant devant le comptoir chargé de verres remplis de liquide opalescent*» (page 233), d'un «*liquide laiteux*» (page 196) qui est «*l'anisette*» (pages 117, 127, 180, 199), liqueur préparée avec des graines d'anis (page 86), qu'on servait spontanément au visiteur (pages 180, 196). On buvait aussi du «*vin rosé*» (page 127).

-Le cinéma : «*Les séances de cinéma*» (page 106) au cours desquelles on voyait «*des films muets, des actualités d'abord, un court film comique, le grand film et pour finir un film à épisodes, à raison d'un bref épisode par semaine.*» (page 107).

-Le pique-nique du «*lundi de Pâques*» dans «*la forêt de Sidi-Ferruch*» (page 146), où «*on mangeait les uns sur les autres, on dansait de place en place au son de l'accordéon ou de la guitare*» (page 147).

-Dans la famille, a lieu un «*concert improvisé*» où le frère aîné joue du violon tandis que Jacques chante des «*chansons à la mode*» ou «*la "Sérénade" de Toselli*» (pages 104-105).

-Les enfants avaient ces divertissements :

-Le jeu de «*la canette vinga*» (pages 55, 56), ce «*tennis du pauvre*» (page 56).

-Le jeu qui consistait à abattre des «*cocoses*», où «*Jacques, adroit au lancer, égalait Pierre*» (page 61).

-Les parties de football qui se jouaient «*le plus souvent avec une balle de chiffon et des équipes de gosses, arabes et français, qui se formaient spontanément*» (page 258).

-La consommation de friandises sur lesquelles Camus revint plusieurs fois : «*les gros berlingots à la menthe, les cacahuètes ou les pois chiches, séchés et salés, les lupins appelés tramousses ou les sucres d'orge aux couleurs violentes*» (page 59), «*les frites*» (page 63) - «*les frites, les berlingots, les pâtisseries arabes*» (page 100) - «*des cacahuètes, des pois chiches séchés et salés, des lupins, des sucres d'orge peints en couleurs violentes et des "acidulés" poisseux [...] des pâtisseries criardes*,

parmi lesquelles des sortes de pyramides torsadées de crème recouvertes de sucre rose [...] des beignets arabes dégoulinant d'huile et de miel» (page 106) - «des anchois, des céleris coupés en morceaux, des olives» (page 233).

-Pour Jacques et son ami, Pierre, compte beaucoup la fréquentation, le jeudi, de la bibliothèque municipale qui «les enlevait à la vie étroite du quartier» (page 269), leur «permettait de s'échapper dans un univers innocent où la richesse et la pauvreté étaient également intéressantes parce que parfaitement irréelles» (page 266) car, connaissant «la soif de la gaieté et du courage, le goût de l'héroïsme et du panache», étant renforcés «dans leur joyeux et avide espoir» (page 269), ils y trouvaient «les gros albums de journaux illustrés» comme "L'Intrépide", (pages 50, 86), un hebdomadaire illustré pour enfants publié de 1910 à 1937, qui coûtait trente centimes, qui jouait volontiers la carte de l'exotisme et du sensationnel, avec des feuillets maintenant le jeune lecteur en haleine d'un numéro à l'autre, des histoires de flibustiers, de chasseurs de trésors, d'Apaches ou de trappeurs ; ou des «romans de cape et d'épée» comme les "Pardaillan" (pages 50, 247, 266), un «gros livre qui parlait de duels et de courage» (page 247), une série de dix romans populaires, écrite par Michel Zévaco, parus tout d'abord sous la forme d'un feuilleton, entre 1905 et 1918, dans "La petite république socialiste", puis dans "Le matin", avant d'être repris dans «ces gros livres sur papier journal avec une couverture grossièrement coloriée, et où le prix était imprimé plus gros que le titre et que le nom de l'auteur» (note page 50). Mais ils choisissaient aussi des livres au hasard, «les deux goinfres avalant le meilleur en même temps que le pire», «ne retenant qu'une étrange et puissante émotion» (page 268), «vivant leurs rêves aussi violemment que leur vie» (page 269 - on remarque l'allitération !), Ils n'achetaient que de loin en loin «les livres populaires qui traînaient dans la boutique du marchand de livres» (page 267). Jacques lisait aussi «l'almanach Vermot [publication périodique annuelle fondée par Joseph Vermot, publiée pour la première fois le 1er janvier 1886 ; elle contient des informations pratiques, des blagues et des calembours, des illustrations et divers autres éléments rassemblés pêle-mêle ; c'est une des facettes de la culture populaire française] et «l'inépuisable catalogue de la Manufacture d'armes de Saint-Étienne [publication annuelle de cette plus importante fabrique de France offrant, pour la vente par correspondance, un très large choix de produits utiles dans la vie quotidienne et pour le divertissement, les plus fameux étant les armes, les bicyclettes, les machines à coudre, les postes de radio]» (page 284). Jacques et Pierre étaient sensibles à «la manière dont le livre était imprimé. [Ils] n'aimaient pas les compositions larges avec de grandes marges, où les auteurs et les lecteurs raffinés se complaisent, mais les pages pleines de petits caractères courant le long de lignes étroitement justifiées, remplies à ras bord de mots et de phrases.» (pages 269-270).

Les enfants avaient le goût des grossièretés, «faisant, avec une complaisance inlassable, allusion aux fonctions naturelles ou à celles de la reproduction [qui ne seraient pas naturelles?], qui, d'ailleurs, n'étaient pas aussi claires dans leur esprit qu'ils voulaient le dire» (page 225) - «Dans leur monde brutal de cris, de transpiration et de poussière», «autour d'un bâton de rouge» à lèvres, ils «proféraient des grossièretés» qui, toutefois, «n'arrivaient pas à les défendre [...] d'un monde raffiné et délicat et à l'indicible séduction» (page 304), le monde féminin. Georges Didier fit renoncer Jacques, du moins avec lui, à ces «grossièretés» ; «mais, avec les autres, il retrouvait facilement les grossièretés de la conversation» (page 225).

On constate l'évolution des mœurs quand il est question de la nouvelle mode des cheveux courts pour les femmes. Elles portaient depuis toujours les cheveux longs. Et «Jacques aimait à regarder sa mère ou sa grand-mère quand elle procédaient à la cérémonie de leur coiffure. Une serviette sur les épaules, la bouche pleine d'épingles, elles peignaient longuement les longs cheveux blancs ou bruns, puis les relevaient, tiraient des bandeaux très serrés jusqu'au chignon sur la nuque, qu'elles criblaient alors d'épingles, retirées une à une de leur bouche, aux lèvres écartées et aux dents serrées, et plantées une à une dans l'épaisse masse du chignon.» (page 136). Mais arriva «l'époque où les femmes commencèrent à se couper les cheveux». «La nouvelle mode paraissait à la fois ridicule et coupable à la grand-mère qui, sous-estimant la force réelle de la mode, assurait sans se soucier de la logique que seules les femmes "qui faisaient la vie" consentiraient à se ridiculiser ainsi» (page 136), ce que fit la mère de Jacques pour plaire à un soupirant ; mais il fut chassé par Ernest, et, «à partir du lendemain, elle revint à ses robes noires ou grises, à sa tenue stricte de pauvre.» (page 138)

Camus, se faisant sociologue, pensait que, «dans ce pays d'immigration, d'enrichissement rapide et de ruines spectaculaires, les frontières entre les classes étaient moins marquées qu'entre les races.» (page 221). Pourtant, par ailleurs, il fit ce tableau des travailleurs d'Alger : «Serrés les uns contre les autres dans la chaleur lourde, ils étaient muets, [...] tournés vers la maison qui les attendait, transpirant calmement, résignés à cette vie partagée entre un travail sans âme, des longues allées et venues dans des trams inconfortables et pour finir un sommeil immédiat.» (page 292).

Ces travailleurs sont, par exemple ceux de la tonnellerie de l'oncle Ernest (pages 139-140) dont la description est émaillée de mots techniques comme «*bordelaises*» («futailles contenant environ 225 litres, utilisées dans le commerce des vins de Bordeaux»), «*douelles*» («pièces de bois longitudinales assemblées pour former le corps d'une futaille»), tandis que, pour «*un instrument assez semblable à un hachoir*», Camus indiqua en note : «vérifier le nom de l'outil» (c'est la doloire). Jacques tenait à aider, «ce qu'il préférait étant d'apporter les douelles au milieu de la cour pour qu'Ernest les assemble», de mettre le feu aux copeaux puis d'apporter «les grands seaux de bois qu'il avait remplis d'eau à la pompe» (page 141). Plus loin est indiqué que l'été, «les marteaux résonnaient plus mollement et les ouvriers s'arrêtaient parfois pour mettre leur tête et leur torse couverts de sueur sous le jet d'eau fraîche de la pompe.» (page 280) ; surtout, est célébré ce «vrai travail» : «un long effort musculaire, une suite de gestes adroits et précis, des mains dures et légères, et on voyait apparaître le résultat de ses efforts : un baril neuf, bien fini, sans une fissure, et que l'ouvrier pouvait alors contempler» (page 290).

Jacques, qui méprise ses collègues de la quincaillerie, admire, au contraire, la tenue et le travail des dockers du port (page 293), une note mentionnant : «*Accident du docker*» dont le récit avait figuré dans «*La mort heureuse*», et les marins (pages 293-294).

Camus dénonce cette situation : «Le chômage, qui n'était assuré par rien, était le mal le plus redouté. Cela expliquait que ces ouvriers [...] qui toujours dans la vie quotidienne étaient les plus tolérants des hommes, fussent toujours xénophobes dans les questions de travail, accusant successivement les Italiens, les Espagnols, les Juifs, les Arabes et finalement la terre entière de leur voler leur travail - attitude déconcertante certainement pour les intellectuels qui font la théorie du prolétariat, et pourtant fort humaine et bien excusable. Ce n'était pas la domination du monde ou des priviléges d'argent et de loisir que ces nationalistes inattendus disputaient aux autres nationalités mais le privilège de la servitude.» (page 279).

Camus se faisant ethnologue, en vint à définir un tempérament «propre aux Algériens», les Français d'Algérie, qui serait fait d'un «mélange de cordialité joviale et d'indifférence» (page 290). Ils déployaient beaucoup d'exubérance, comme le montre «le petit peuple hurlant qui bouchait l'entrée» du cinéma (page 107). Un «goût de la tribu» (page 70), la coquetterie, était partagé par les femmes et les hommes qui tenaient «comme tous les Méditerranéens, aux chemises blanches et au pli du pantalon, trouvant naturel que ce travail d'entretien incessant, vu la rareté de la garde-robe, s'ajoute au travail des femmes, mères ou épouses.» (page 70). Ils avaient hérité de l'opiniâtreté de leurs ancêtres dont aurait fait preuve le père de Jacques qui imagine qu'il «était arrivé sur ces lieux, du même air sombre et tourné vers l'avenir [qu'avaient] ceux qui autrefois étaient venus ici par le "Labrador", ou ceux qui avaient atterri ailleurs dans les mêmes conditions, avec les mêmes souffrances, fuyant la misère ou la persécution, à la rencontre de la douleur et de la pierre» (page 210). À en croire Veillard, en Algérie, en 1954, «on ne garde rien. On abat et on reconstruit. On pense à l'avenir et on oublie le reste.» (page 197).

D'autre part, chez ces Méridionaux était essentiel le culte de l'honneur (dans une note qu'on trouve dans les «Annexes», on lit : «Le sens de l'honneur chez les Algériens» [page 326]). On voit les enfants de l'école communale se livrer à des «*donnades*», des «*duels*, où le poing remplaçait l'épée, mais qui obéissaient à un cérémonial identique [...]. Ils visaient en effet à vider une querelle où l'honneur d'un des adversaires était en jeu» (page 171). Il est alors indiqué qu'«une injure rituelle qui entraînait immédiatement la bataille» est «putain de ta mère», «l'insulte à la mère et aux morts étant de toute éternité la plus grave sur les bords de la Méditerranée» (page 170), et les futurs duellistes «affectaient en conséquence le calme et la résolution propres à la virilité» (page 171).

Les Français d'Algérie étaient «*munis d'une morale des plus élémentaires qui leur prescrivait par exemple le vol, qui leur recommandait de défendre la mère et la femme, mais qui restait muette sur des quantités de questions touchant aux femmes, au rapport avec les supérieurs*» (page 227). Dans le cas de Jacques, «*personne en vérité n'avait jamais appris à l'enfant ce qui était bien ou ce qui était mal. Certaines choses étaient interdites et les infractions rudement sanctionnées. D'autres pas. Seuls ses instituteurs, lorsque le programme leur en laissait le temps, leur [imprécision du référent !] parlaient parfois de morale, mais là encore les interdictions étaient plus précises que les explications. La seule chose que Jacques ait pu voir et éprouver en matière de morale était simplement la vie quotidienne d'une famille ouvrière où visiblement personne n'avait jamais pensé qu'il y eût d'autres voies que le travail le plus rude pour acquérir l'argent nécessaire à la vie. Mais c'était là leçon de courage, non de morale.*» (pages 101-102). Pourtant, son instituteur condamnait «*le vol, la délation, l'indélicatesse, la malpropreté*» (page 165).

Dans les «*Annexes*», on lit : «*Le Christ n'a pas atterri en Algérie.*» (page 337), ce qui pourrait être un clin d'œil au titre du roman de Carlo Levi, «*Le Christ s'est arrêté à Éboli*». Et les Français d'Algérie étaient «*ignorants de Dieu, incapables de concevoir la vie future tant la vie présente leur paraissait inépuisable chaque jour sous la protection des divinités indifférentes du soleil, de la mer ou de la misère.*» (page 227). Ils étaient «*privés par leurs préoccupations et par leur destin collectif de cette piété funéraire qui fleurit au sommet des civilisations*» ; «*pour eux, [la mort] était une épreuve qu'il fallait affronter, comme ceux qui les avaient précédés, dont ils ne parlaient jamais, où ils essayeraient de montrer ce courage dont ils faisaient la vertu principale de l'homme [seulement le mâle?], mais qu'en attendant il fallait essayer d'oublier et d'écarter. [...] Si à cette disposition générale on ajoutait l'apréte des luttes et du travail quotidien [...] il devient difficile de trouver la place de la religion.*» (page 182). On pourrait objecter à l'écrivain qu'il y a bien des peuples dont la vie est aussi dure, sinon plus, et qui n'en ont pas moins, et même d'autant plus, de fortes convictions religieuses ! «*La religion ne tenait aucune place dans la famille. Personne n'allait à la messe, personne n'invoquait ou n'enseignait les commandements divins, et personne non plus ne faisait allusion aux récompenses et aux châtiments de l'au-delà.*» (page 181). «*La religion faisait partie pour eux, comme pour la majorité des Algériens [en fait, les Français d'Algérie], de la vie sociale et d'elle seulement. On était catholique comme on est français, cela oblige à un certain nombre de rites. À vrai dire, ces rites étaient exactement au nombre de quatre : le baptême, la première communion, le sacrement du mariage (s'il y avait mariage) et les derniers sacrements. Entre ces cérémonies forcément très espacées, on s'occupait d'autre chose, et d'abord de survivre.*» (page 183). On n'avait qu'une vague religiosité que prouve «*la petite médaille d'or représentant la Vierge que [la mère de Jacques] portait au bout d'une mince chaînette*» (page 273). Catherine «*ne parlait jamais de Dieu. Ce mot-là, à vrai dire, Jacques ne l'avait jamais entendu prononcer pendant toute son enfance, et lui-même ne s'en inquiétait pas. La vie, mystérieuse et éclatante, suffisait à le remplir tout entier.*» (page 183). Si, après la nouvelle de la mort de son mari, le curé a dit à Catherine : «*il faut prier*», «*l'idée de prier ne lui serait pas venue*» (page 81). Au lycée, «*Jacques ne pouvait [...] dire la manière singulière dont les siens abordaient la religion.*» (page 223).

Pourtant, voilà la grand-mère qui, parlant de Jacques, soudain se rappelle : «*Et sa première communion?*» (page 181) qu'avait déjà faite Henri, son frère aîné. Il s'agit de cette cérémonie catholique où, généralement, l'enfant, aux environs de la douzième année, s'avance dans l'église, «*brassard au bras*» (page 184), «*muni d'un petit missel et d'un chapelet de petites boules blanches, [...] brandissant un cierge [...] sous les regards extasiés des parents debout dans les travées, [...] sous le tonnerre de la musique*» (page 189), et communique pour la première fois (c'est-à-dire reçoit le sacrement de l'eucharistie, l'hostie consacrée par le prêtre) ; il doit ensuite, avec toujours le «*brassard au bras*», faire des visites «*aux amis et aux parents qui étaient tenus de lui faire un petit cadeau d'argent, que l'enfant recevait avec gêne*» (page 184).

Mais, pour faire sa «*première communion*», il faut «*suivre l'enseignement du catéchisme*» (page 184) pendant «*trois ans*» (page 185). Il fut donné à l'église, où Jacques fut ému par la musique de l'orgue, étant alors sensible à un «*mystère chaleureux, intérieur et imprécis*», qui est «*un mystère sans nom où les personnes divines nommées et rigoureusement définies par le catéchisme n'avaient rien à faire ni à voir*» (page 188). Au contraire, le jour de la première communion, «*le tonnerre de la musique qui*

éclata alors le glaça, l'emplit d'effroi et d'une extraordinaire exaltation où pour la première fois il sentit sa force, sa capacité infinie de triomphe et de vie» (pages 189-190).

La première communion est précédée de «la confession» qui, elle aussi, est traitée conventionnellement de façon satirique, Jacques ayant du mal à se trouver des «pensées coupables» (pages 189).

L'Algérie était une colonie française où, d'ailleurs, «les hasards de la carrière avaient mené» des «métropolitains» (pages 224-225), des fonctionnaires comme Victor Malan, des professeurs comme Jean Grenier, des militaires comme le père de Georges Didier qui était un «catholique très pratiquant», qui «se destinait, selon ce qu'il disait, à la prêtrise», et avec lequel, au lycée, Jacques noua «une sorte d'amitié très tendre», ce qui lui permit de comprendre «ce qu'était une famille française moyenne» (page 225).

Dans cette colonie, la République française affichait sa devise : «Liberté, Égalité, Fraternité» (pages 22-23). Elle confiait l'administration à un «Gouvernement général» (page 274). Elle imposait une police semblable à celle de la métropole («agents», «commissariat» [page 303]).

Surtout, elle faisait profiter les habitants du système scolaire français. Camus, qui indiqua dans une note son projet de «faire exaltation de l'école laïque» (page 164), qui, en plus, est gratuite et obligatoire (les Mahonnais, restés analphabètes, s'y seraient donc soustraits?) ; qui est un lieu sanctifié, un «temple du savoir» républicain et méritocratique ouvert à tous les enfants, réunissant pauvres et riches, colonisateurs et colonisés, et qui permet l'ascension sociale.

Ce système prend en charge les enfants alors qu'ils sont encore très jeunes, Jacques étant entré «à l'âge de quatre ans dans la section maternelle» [page 155]).

Puis les enfants sont accueillis à «l'école communale» (pages 184, 221, 240) à laquelle est accordée une grande place dans le roman :

-On apprend que Jacques et Pierre l'aimaient parce qu'ils y trouvaient «ce qu'ils ne trouvaient pas chez eux, où la pauvreté et l'ignorance rendaient la vie plus dure, plus morne, comme refermée sur elle-même» (page 163). Ils y recevaient une «formation solide» qui leur avait, au lycée, «donné une supériorité qui, dès la sixième, les plaça dans le peloton de tête. Leur orthographe imperturbable, leurs calculs solides, leur mémoire exercée et surtout le respect qu'on leur avait inculqué pour toutes les sortes de connaissance [ne faudrait-il pas le pluriel?] étaient, au début de leurs études du moins, des atouts maîtres» (page 242).

-Ils avaient, en 1923, dans la classe du «certificat d'études» (page 153), examen qui marque la fin de l'enseignement primaire donné à l'école communale, un instituteur, M. Bernard, qui paraît l'instituteur idéal : cet homme «solide, élégamment habillé, son fort visage régulier couronné de cheveux un peu clairsemés mais bien lisses, fleurant l'eau de Cologne, surveillait avec bonne humeur et sévérité» (page 154), «aimait passionnément son métier» (page 161), «savait tout et enseignait tout ce qu'il savait» (page 240). «Dans la classe de M. Bernard» était nourrie cette «faim essentielle», celle «de la découverte» (page 164). À ses élèves, il montrait ses «trésors» (page 161), faisait fonctionner «une lanterne magique» (page 162), «avait institué un concours de calcul mental» (page 162). De plus, «il ne se vouait pas seulement à leur apprendre ce qu'il était payé pour leur enseigner, il les accueillait avec simplicité dans sa vie personnelle». Aussi était-il «aimé et admiré» (page 240). Surtout, prolongeant sa présence tutélaire, il «avait pesé de tout son poids d'homme, à un moment donné, pour modifier le destin» (page 153) de quatre de ses élèves, en décidant de leur faire passer l'examen en vue de l'obtention d'une bourse qui permet l'accès des plus pauvres au lycée, leur donnant des cours particuliers, les gardant «pendant deux heures et les faisant travailler» (page 181), les accompagnant jusqu'à l'examen, leur offrant d'ailleurs alors des croissants (page 192), leur prodiguant ses derniers conseils (page 192) ; «ils lui obéiraient, à lui qui savait tout et auprès de qui la vie était sans obstacles, il suffisait de se laisser guider par lui» (page 192). Auparavant, il avait su convaincre la grand-mère de Jacques d'accepter qu'il poursuive ses études, refusant d'être payé en déclarant : «Il m'a déjà payé» (page 181). Or cet enseignant, dont il est encore dit que, le jour de l'examen, il était «toujours élégant avec son chapeau au bord roulé et les guêtres qu'il avait mises» (page 191), est aussi un partisan des châtiments corporels qu'il infligeait selon un «rite immuable [...] où entrait une pointe de sadisme» (page 168) ; en effet, il se servait d'une «règle rouge», qu'il

appelait «*sucre d'orge*» (page 168), pour, «*l'enfant devant placer sa tête entre les genoux du maître qui, resserrant les cuisses, la maintenait fortement*» [quelle étrange position !], lui asséner «*de bons coups répartis également sur chaque fesse*» (page 169). Ne passerait-il pas aujourd'hui pour un pédophile? Après le succès de Jacques à l'examen, «*il était là, grand, solide, il souriait tranquillement à Jacques et secouait la tête affirmativement*» (page 192) ; à l'enfant qui «*se tenait contre le flanc de son maître, respirant une dernière fois l'odeur de l'eau de Cologne, collé contre la tiédeur chaleureuse de ce corps solide*» (page 193), lui disant : «*Va, mon fils*» (page 192), étant d'ailleurs, en tant qu'instituteur, «*plus près d'un père, en occupant presque toute la place*» (page 240), et «*caressant la tête de l'enfant*» (page 193). Lors de la visite, que Jacques lui rend, à l'âge de quarante ans, il l'appelle encore «*"petit"*» (page 167). M. Bernard «*était là, vieilli, le cheveu plus rare, des taches de vieillesse derrière le tissu maintenant vitrifié des joues et des mains, se déplaçant plus lentement que jadis, et visiblement content dès qu'il pouvait se rasseoir dans son fauteuil [...] attendri aussi par l'âge et laissant paraître son émotion [...] mais droit encore et la voix forte et ferme.*» (page 154).

-«*Les manuels étaient toujours ceux qui étaient en usage dans la métropole*», et, de ce fait, les écoliers d'Algérie écoutaient «*des récits pour eux mythiques où des enfants à bonnet et cache-nez de laine, les pieds chaussés de sabots, rentraient chez eux dans le froid glacé en traînant des fagots sur des chemins couverts de neige, jusqu'à ce qu'ils aperçoivent le toit enneigé de la maison où la cheminée qui fumait leur faisait savoir que la soupe aux pois cuisait dans l'âtre.*» (page 162).

-On voit les trois élèves se rendre à l'examen en vue de l'obtention d'une bourse «*munis d'un sous-main, d'une règle et d'un plumier*» (page 190), celui-ci étant une boîte oblongue dans laquelle on mettait plumes, porte-plumes, crayons, gommes.

-Alors que Camus a critiqué la «*méthode d'enseignement*» des autres instituteurs que M. Bernard, qui apprenaient aux enfants «*beaucoup de choses, mais un peu comme on gave les oies*» (page 164), et qu'il critique aussi celle du prêtre chargé de l'enseignement du catéchisme qui consistait à apprendre par cœur des questions telles que : «*Qu'est-ce que Dieu?*» ainsi que les réponses correspondantes, cette méthode étant «*la récitation*», il indiqua pourtant, non sans condescendance, qu'«*elle était peut-être la seule vraiment adaptée au petit peuple fruste et buté qu'il avait mission de former spirituellement*» (page 187) ; il faut admettre que, en fait, elle a été longtemps appliquée par les prêtres et les professeurs en tous pays, auprès d'enfants de toutes les classes sociales !

-Le maintien de la discipline est assuré non seulement par des châtiments corporels (pages 168-169), comme celui auquel se complaisait M. Bernard, mais aussi par la condamnation à garder «*le piquet [rester debout dans un coin en tournant le dos] pendant une semaine à toutes les récréations*» (page 175), toutes choses qu'acceptaient les élèves comme «*un mode naturel d'éducation*» (page 169).

Jacques, ayant réussi l'examen qui changea son «*destin*» (page 153), vit un changement radical s'effectuer dans sa vie car il obtint l'immense privilège de pouvoir continuer ses études, d'entrer l'année suivante au lycée, en classe de sixième, pour poursuivre son ascension intellectuelle et sociale jusqu'au baccalauréat (en passant, en particulier, par la classe de «*troisième*» [page 283], la classe de «*seconde*» [page 297]), au lieu d'entrer en apprentissage, ce qui était la volonté de sa grand-mère qui pensait avant tout à la survie de toute la famille. De ce fait, il découvrit un nouveau monde, plein de mystères et d'obstacles à surmonter. «*Une autre vie commençait*» (page 239) qui est décrite avec précision :

-L'établissement est dirigé par le «*proviseur*» (page 277).

-La discipline est assurée par le «*surveillant général*» (page 239), «*la surveillance générale*» (page 257) qui, aux élèves fautifs, impose des «*retenues*» : il fallait le jeudi, jour de congé, «*passer deux heures, de 8 à 10 h (et parfois quatre dans les cas graves), au lycée, effectuant dans une salle particulière au milieu d'autres coupables, sous la surveillance d'un répétiteur généralement furieux d'être mobilisé ce jour-là, un pensum particulièrement stérile*» (page 257). Par contre, les élèves qui se conduisent bien méritent leur «*inscription au tableau d'honneur*» (page 242), et ceux qui travaillent le mieux reçoivent «*les prix d'excellence*» (page 276).

-Un «*appariteur*» (page 276) s'occupe du matériel, jouant en particulier son rôle lors de la distribution des prix.

-Jacques et Pierre, ayant obtenu «une bourse de demi-pensionnaire», purent profiter d'un petit déjeuner et d'un repas de midi gratuits.

-Ils découvrent «la multiplicité des maîtres» qui «étaient seulement admirés et qu'on n'osait pas aimer» (page 240) parce qu'«ils ne connaissaient rien d'eux et que, la classe terminée, ils repartaient vers une vie inconnue» (page 241).

-S'ils se sentirent séparés des autres élèves et des professeurs par le tramway rouge qu'ils devaient prendre, «pendant la journée de classe, au contraire, la séparation était abolie. [...] Les seules rivalités étaient celles de l'intelligence pendant les cours et de l'agilité physique pendant les jeux.» (page 242). Pourtant, une note, page 257, indique : «Au lycée non pas la donnade mais la castagne», c'est-à-dire la bagarre.

-À l'occasion des «récréations», Jacques put enfin s'adonner au football dont il est indiqué qu'il se jouait entre «deux camps» (cela va de soi !) se disputant, sans «arbitre», «une grosse balle de caoutchouc mousse», dans «les cris et les courses» (pages 242-243).

-Après les cours, les deux garçons restaient à «l'étude où, pendant deux heures, ils pourraient faire leur travail du lendemain» (page 243 - en fait, «le travail qu'ils devaient remettre aux professeurs le lendemain»).

-La fin des récréations et la fin des «études» étaient marquées par des coups frappés sur un «tambour» (pages 244, 245, 272).

-Entrés au lycée «à 7 h ¼» (page 239), ils en sortaient «à sept heures» (page 245) ; mais Jacques, après son travail de l'été, «voyait arriver avec soulagement les journées de douze heures du lycée» (page 294).

-A lieu, à la fin de l'année scolaire, «au début de juillet», «la distribution des prix» dont le cérémonial est décrit avec précision : «orchestre militaire» jouant «La Marseillaise» et saluant «les prix d'excellence», discours, désignation des lauréats, remises des prix (des livres), etc. (pages 274-277).

On remarque que, à l'école communale comme au lycée, les élèves portent des «tabliers» (page 242), plus exactement des blouses, et transportent leur matériel scolaire dans des sacs appelés «cartables» (pages 163, 229).

* * *

La France :

Pour Jacques, en Algérie, la patrie était une notion «vide de sens» ; il «savait qu'il était français, que cela entraînait un certain nombre de devoirs, mais [...] la France était une absente dont on se réclamait et qui vous réclamait parfois» (page 226). Pourtant, il partit vivre en métropole, Camus ayant indiqué dans une note : «découverte de la patrie en 1940» (page 226). Il en donna un tableau sévère et péjoratif, sinon méprisant :

-Dans le train qui le conduit vers Saint-Brieuc, il «regardait d'un air désapprobateur [...] ce pays étroit et plat couvert de villages et de maisons laides, qui s'étend de Paris à la Manche.» (page 29).

-Transplanté dans ce pays froid et pluvieux, il y portait l'«imperméable» (page 29), vêtement que, d'ailleurs, Camus gardait presque constamment !

-Il n'apprécia pas plus Saint-Brieuc : ni la gare (page 31), ni la ville : «Il parcourait maintenant les rues étroites et tristes, bordées de maisons banals aux vilaines tuiles rouges. Parfois, de vieilles maisons à poutres apparentes montraient leurs ardoises de guingois. De rares passants ne s'arrêtaient même pas devant les devantures qui offraient la marchandise de verre, les chefs-d'œuvre de plastique et de nylon, les céramiques calamiteuses qu'on trouve dans toutes les villes d'Occident moderne.» (page 31) ; au cimetière, il découvrit «un carré entouré de petites bornes de pierre grise réunies par une grosse chaîne peinte en noir» entretenue par «le Souvenir français [association créée en 1887 qui s'emploie à garder le souvenir des soldats morts pour la France en entretenant les tombes et les monuments commémoratifs]» (page 33) ; plus loin, il pense «au petit cimetière de Saint-Brieuc où les tombes des soldats étaient mieux conservées que celles de Mondovi» (page 214).

-Il considérait que, en France, «le soleil n'était pas assez fort pour tuer les couleurs comme en Algérie» (page 82).

-Il remarqua que, quittant l'Algérie, il s'était éloigné «*dans l'univers des femmes qui ne lavent ni ne repassent.*» (pages 70-71), ce qui semble bien révéler une attitude de macho méditerranéen !

* * *

La guerre de 1914-1918

Elle est évoquée par ces éléments :

- Le départ de Henri, le père de Jacques, de nouveau dans son uniforme de zouave (page 79).
- La possibilité du travail de sa femme «*à la cartoucherie de l'Arsenal militaire*» (pages 81-82).
- Le tableau de la bataille de la Marne qui eut lieu en septembre 1914, où «*des vagues d'Algériens arabes et français, vêtus de tons éclatants et pimpants, coiffés de chapeaux de paille, cibles rouges et bleues qu'on pouvait apercevoir à des centaines de mètres, montaient par paquets au feu, étaient détruits par paquets et commençaient d'engraisser un territoire étroit*» (page 82) ; où le père de Jacques avait été atteint d'«*un éclat d'obus [qui] lui avait ouvert la tête*», avant d'être «*transporté dans un de ces trains sanitaires dégoustant de sang, de paille et de pansements qui faisaient la navette entre la boucherie et les hôpitaux d'évacuation à Saint-Brieuc*» où «*il était mort au bout de quelques jours.*» (pages 84-85). On lit cette note des "Annexes" : «*Et le père de Jacques tué à la Marne. Que reste-t-il de cette vie obscure? Rien, un souvenir impalpable - la cendre légère d'une aile de papillon brûlée à l'incendie de forêt*» page 359). D'autre part, un ami de la famille, Daniel, «*racontait à sa manière la bataille de la Marne qu'il avait faite et dont il ne savait pas encore comment il était revenu quand, eux, les zouaves [soldats d'une unité d'infanterie légère appartenant à l'Armée d'Afrique, dont l'uniforme, le «*beau costume multicolore*» mentionné page 81], se composait de la «chéchia», d'un turban de coton blanc roulé en boudin autour de la chéchia, d'une «bedaïa», veste-boléro en drap bleu foncé avec passepoils et tresses garance, d'un «sédria», gilet sans manche en drap bleu foncé à tresses garance, du «sarouel», pantalon d'une forme très ample et sans séparation d'entre-jambe, d'une ceinture de laine bleu indigo, etc..] disait-il, on les avait fait mettre en tirailleurs et puis à la charge on descendait dans un ravin à la charge et il n'y avait personne devant eux et ils marchaient et tout d'un coup les mitrailleurs quand ils étaient à mi-pente tombaient les uns sur les autres et le fond du ravin plein de sang et ceux qui criaient maman c'était terrible, que les survivants ne pouvaient oublier et dont l'ombre planait sur tout ce qui se décidait autour d'eux et sur tous les projets qu'on faisait pour une histoire fascinante et plus extraordinaire que les contes de fées*» (page 166).
- Le jugement porté sur l'ensemble du conflit : «*Pendant quatre ans des hommes venus du monde entier, tapis dans des tanières de boue, s'accrochaient mètre par mètre sous un ciel hérissé d'obus éclairants, d'obus miaulant pendant que tonituraient les grands barrages qui annonçaient les vains assauts. [...] Les troupes d'Afrique [...] fondaient sous le feu comme des poupées de cire multicolores, et chaque jour des centaines d'orphelins naissaient dans tous les coins d'Algérie, arabes et français, fils et filles sans père qui devraient ensuite apprendre à vivre sans leçon et sans héritage.*» (pages 82-83). Ces «*hommes singuliers, vêtus de lourdes étoffes raidies par la boue, qui parlaient un étrange langage et vivaient dans des trous sous un plafond d'obus, de fusées et de balles.*» (page 165), avaient été amenés à «*mourir pour la patrie*» qui leur était inconnue ! Dans une note qu'on trouve dans les "Annexes", on lit : «*Mobilisation. Quand mon père fut appelé sous les drapeaux, il n'avait jamais vu la France. Il la vit et fut tué. / (Ce qu'une humble famille comme la mienne a donné à la France.)*» (page 324).
- Les conséquences de «*la boucherie*» (page 85) : les veuves de guerre (pages 104) et les orphelins (page 83), les «*mutilés pensionnés*» parmi lesquels des «*gueules cassées*» [soldats qui avaient été défigurés], des «*aveugles*», d'autres pour lesquels «*avait été créée peu après la guerre*» «*la Maison des invalides*» de Kouba, «*à qui il manquait un bras ou une jambe, ou bien installés dans des petites voitures à roues de bicyclettes*», qui étaient «*proprement vêtus, portant souvent une décoration, la manche de chemise ou de veste, ou la jambe du pantalon, relevée soigneusement et maintenue par une épingle anglaise [épingle en forme de crochet, qui se referme sur elle-même] autour du moignon invisible, et ce n'était pas horrible.*» (page 259).
- À ses élèves, M. Bernard «*parlait de la guerre encore toute proche et qu'il avait faite pendant quatre ans, des souffrances des soldats, de leur courage, de leur patience et du bonheur de l'armistice [...] il*

avait pris l'habitude de leur lire de longs extraits des "Croix de bois" de Dorgelès.» (page 165), roman inspiré de l'expérience vécue par son auteur durant la Première Guerre mondiale, publié en 1919, et dont il est encore question plus loin quand est évoquée «la mort de D.» (page 167), un des personnages principaux, Gilbert Demachy.

* * *

On a vu que, dans cette autobiographie romancée qu'est "Le premier homme", Camus se fit géographe, historien, guide touristique, sociologue et même ethnologue ! Ses souvenirs d'enfance n'ont donc pas été un simple prétexte d'écriture, mais ont servi à montrer l'état d'une société à un moment donné. Au lecteur né en Algérie, l'écrivain restitua sa jeunesse et son pays perdus.

L'intérêt psychologique

Dans le roman autobiographique qu'est "Le premier homme", les souvenirs d'enfance servent aussi et surtout à montrer le processus de construction d'un individu, Jacques, qui apprend à se définir essentiellement dans le cadre de sa famille, malheureusement pas par son père, mais par son oncle, Ernest, par sa grand-mère et par sa mère, tous ces personnages allant être présentés ici, en organisant les traits de leurs portraits éparsillés au fil des chapitres.

* * *

Le père

À l'âge de quarante ans, Jacques se met à la «recherche du père» qui était, pour lui, un inconnu, «qu'il n'avait jamais vu, dont il ne connaissait même pas la taille» (page 205). Il fait l'expérience douloureuse de la rupture généalogique.

Avec le texte du roman et une note des "Annexes" (page 334 - il y est appelé «C. Lucien» pour Lucien Cormery, le prénom du père de Camus ayant été Lucien !), on peut tracer la brève biographie d'Henri Cormery :

-«*Fils de C. Baptiste (43 ans) et de Cormery Marie (33 ans)*», il est né en 1885, à Ouled-Fayet (page 334).

-Il fut placé dans un orphelinat où on ne lui apprit pas à lire et à écrire.

-«À seize ans, il est rentré à la ferme de sa sœur» où «on le faisait trop travailler» (page 75).

-Dans les "Annexes", on voit que Camus a pensé faire de lui un «charretier» (page 326).

-Il était «venu à Cheraga», dans la ferme des parents de Lucie-Catherine où «il avait bien appris les vins» car «il avait de la tête» (page 75).

-En 1905, il fit son service militaire «dans les zouaves», où on lui apprit à lire, mais où on l'envoya faire la guerre au Maroc, la colonisation française s'étendant dans ce pays (pages 76-77) ; il avait été alors considéré comme «dur à la fatigue, taciturne, mais facile à vivre et équitable» (page 77) ; il avait, une seule fois, «paru hors de lui» : «C'était la nuit, après une journée torride, dans ce coin de l'Atlas où le détachement campait au sommet d'une petite colline gardée par un défilé rocheux. Cormery et Levesque [un camarade, instituteur dans le civil] devaient relever la sentinelle au bas du défilé. Personne n'avait répondu à leurs appels. Et au pied d'une haie de figuiers de Barbarie, ils avaient trouvé leur camarade la tête renversée, bizarrement tournée vers la lune. Et d'abord ils n'avaient pas reconnu sa tête qui avait une forme étrange. Mais c'était tout simple. Il avait été égorgé et, dans sa bouche, cette boursouflure livide était son sexe entier. C'est alors qu'ils avaient vu le corps aux jambes écartées, le pantalon de zouave fendu et, au milieu de la fente, dans le reflet cette fois indirect de la lune, cette flaqué marécageuse. À cent mètres plus loin, derrière un gros rocher cette fois, la deuxième sentinelle avait été présentée de la même façon. L'alarme avait été donnée, les postes doublés. À l'aube, quand ils étaient remontés au camp, Cormery avait dit que les autres n'étaient pas des hommes. Levesque, qui réfléchissait, avait répondu que, pour eux, c'était ainsi que devaient agir les hommes, qu'on était chez eux, et qu'ils usaient de tous les moyens. Cormery avait pris son air buté. "Peut-être. Mais ils ont tort. Un homme ne fait pas ça." Levesque avait dit que pour eux, dans certaines circonstances, un homme doit tout se permettre et tout détruire. Mais Cormery avait crié comme pris de folie furieuse : "Non, un homme, ça s'empêche. Voilà ce qu'est un homme,

ou sinon..." Et puis il s'était calmé. "Moi, avait-il dit d'une voix sourde, je suis pauvre, je sors de l'orphelinat, on me met cet habit, on me traîne à la guerre, mais je m'empêche. - Il y a des Français qui ne s'empêchent pas", avait dit Levesque. - "Alors, eux non plus, ce ne sont pas des hommes." / Et soudain il cria : "Sale race ! Quelle race ! Tous, tous" ... / Et il était entré sous sa tente. Pâle comme un linge.» (pages 77-78). Ainsi, le père de Jacques, révolté par cette barbarie, rejeta le relativisme culturel que tenta de lui expliquer l'instituteur ; il exprima avec la maladresse des humbles une protestation morale absolue contre un comportement que des hommes dignes de ce nom ne devraient pas se permettre ; mais il finit par la traduire malencontreusement dans un langage raciste, par incapacité de formuler exactement ses sentiments.

- «Le 13 novembre 1909», il épousa «*Mlle Sintès Catherine (née le 5 nov. 1882)*» (page 334).
- En 1910, «*après deux mois de mariage*», «*même si l'oncle qui vient de lui [Jacques] décrire la cérémonie parle d'une longue robe mince*» (page 335), ils eurent un premier garçon : Henri.
- En 1911, il vint s'établir en Kabylie (page 210).
- En 1913, il fut envoyé à la ferme de Saint-l'Apôtre pour en assurer la gérance ; et c'est alors que naquit un second fils : Jacques. Camus imagine que ce colon avait un «*air sombre et buté, tout entier tourné vers l'avenir, comme ceux qui n'aiment pas leur passé et qui le renient*» (page 210).
- Un jour, il était allé voir l'exécution capitale d'un «*criminel fameux*» ; mais, indigné par ce cruel spectacle, il en était «*revenu livide, s'était couché, puis levé pour aller vomir plusieurs fois, puis recouché*», sans avoir «*jamais voulu parler ensuite de ce qu'il avait vu*» (page 95).
- En 1914, alors qu'il avait «*conquis une situation un peu meilleure*», il fut «*rappelé à Alger pour la mobilisation*», fit un «*long voyage de nuit avec la femme patiente et les enfants insupportables*». Ils se séparèrent à la gare. Puis, trois jours après, «*il s'échappe un soir pour embrasser ses deux enfants*» (page 335), arrivant soudainement dans le petit appartement de Belcourt, alors qu'il porte «*le beau costume rouge et bleu à culottes bouffantes du régiment des zouaves, suant sous la laine épaisse, dans la chaleur de juillet, le canotier à la main, parce qu'il n'avait ni chéchia ni casque, après avoir clandestinement quitté le dépôt*» (page 79).
- Il s'embarqua «*pour la France qu'il n'avait jamais vue, sur la mer qui ne l'avait jamais porté*» (page 79). Il participa à la bataille de la Marne, où il reçut un «*éclat d'obus*». Transporté à l'hôpital de Saint-Brieuc, il y mourut, le 11 octobre 1914, «*silencieux et détourné de tout*» (page 212), alors qu'il «*n'avait pas pensé, après tout, qu'il pût mourir de mort violente*» (page 96). Le maire de Mondovi-Solférino vint annoncer à Lucie-Catherine et à la mère de celle-ci qu'il «*était mort au champ d'honneur*».

Camus définit le père de Jacques comme «*un homme dur, amer, qui avait travaillé toute sa vie, avait tué sur commande, accepté tout ce qui ne pouvait s'éviter, mais qui, quelque part en lui-même, refusait d'être entamé. Un homme pauvre enfin.*» (page 78). Il était empreint de «*la "tristesse africaine"*» (page 342). Il avait manifesté sa rigueur morale à deux occasions. Il était mort «*dans une incompréhensible tragédie loin de sa patrie de chair, après une vie tout entière involontaire, depuis l'orphelinat jusqu'à l'hôpital en passant par le mariage inévitable, une vie qui s'était construite autour de lui, malgré lui, jusqu'à ce que la guerre le tue et l'enterre, à jamais désormais inconnu des siens et de son fils, rendu lui aussi à l'immense oubli qui était la patrie définitive des hommes de sa race, le lieu d'aboutissement d'une vie commencée sans racines*» (page 212). Sa destinée est encore résumée dans une des notes des "Annexes" : «*La vie de L. C. [initiales du nom, Lucien Camus, le père de l'écrivain]. Tout entière involontaire, sauf sa volonté d'être et de persister. Orphelinat. Ouvrier agricole obligé d'épouser sa femme. Sa vie qui se construit ainsi malgré lui - et puis la guerre le tue.*» (page 361).

* * *

L'oncle

Appelé Émile page 68, puis Étienne (pages 91, 94, 121, 133, 134), il reçoit tout de même le plus souvent le nom d'Ernest.

Camus a fait de lui un portrait savoureux.

«*Cadet*» de la grand-mère (page 130), il est «très beau» (page 131), ayant un «visage fin» (page 131), de «beaux cheveux» (page 141), «des allures de pâtre grec» (page 131), mais a, toutefois, «les jambes torses» (page 144). Son visage, qui était resté celui d'un adolescent, lui valut «quelques aventures féminines».

Mais il était né «sourd» (page 97), est dit ailleurs «tout à fait sourd» (page 113), connaissant le «sommeil hermétique du sourd» (page 114). Il naquit aussi «quasi muet» (page 97), est dit ailleurs «à demi-muet» page 65), «s'exprimant autant par onomatopées et par gestes qu'avec la centaine de mots dont il disposait» (page 113) ; «il ne trouvait pas ses mots pour exprimer sa conviction» (page 130) ; en colère, il «hurlait des injures incompréhensibles» (page 134) car il «était capable de colères aussi immédiates et entières que ses plaisirs» (page 128) ; elles étaient, en particulier, provoquées par «l'odeur d'œuf» qu'il sentait dans son assiette (page 129), car, «comme beaucoup de sourds», il «avait l'odorat très développé», ce qui «lui valait beaucoup de joies» quand il faisait la cuisine ou quand il se parfumait ; mais il se mit aussi en colère contre son frère, Joséphin, un employé des chemins de fer, un célibataire à la vie «organisée», habile à augmenter ses revenus, que, dans un «flot d'imprécations rageuses», il traita de «Mzabite», c'est-à-dire d'avare, et qu'il gifla, d'où une «bagarre» où la grand-mère «se cramponnait» à lui tandis que la mère «tirait» l'autre (page 132) ; enfin, sa colère le fit s'employer à décourager «un monsieur Antoine» qui courtisait sa sœur, se battre même avec lui.

Ses difficultés d'élocution l'empêchent de faire des phrases construites, et de mener une conversation de bout en bout. Si, «on ne pouvait le faire travailler dans sa jeunesse, il avait vaguement fréquenté une école et avait appris à déchiffrer les lettres» (page 113) ; comme il pouvait «déchiffrer les grands titres» du journal, cela «lui donnait au moins une teinture des affaires du monde» (page 113).

«Sa force et sa vitalité, qui ne pouvaient s'exprimer en discours ni dans les rapports compliqués de la vie sociale, explosaient dans sa vie physique et dans la sensation.» (page 113). «Fin et rusé», disposant d'«une sorte d'intelligence instinctive» (page 113), il «vit au niveau des sensations» (page 182), et, de ce fait, «la religion était ce qu'il voyait, c'est-à-dire le curé et la pompe. Utilisant ses dons comiques, il ne manquait pas une occasion de mimer les cérémonies de la messe, les ornant d'onomatopées (filées) qui figuraient le latin, et pour finir jouant à la fois les fidèles qui baissaient la tête au son de la cloche et le prêtre qui, profitant de cette attitude, buvait subrepticement le vin de messe.» (page 182). Il marquait bruyamment sa satisfaction des «sensations agréables [...] qu'elles fussent d'excrétion ou de nutrition» (page 115), aimait faire son «numéro de la pastèque» pour en vanter les vertus «diurétiques» ; il «scrutait la nuit mystérieuse de ses organes». «Sa richesse d'imagination compensait ses ignorances» (page 113) ; à table, il «racontait une aventure obscure qui le faisait rire aux éclats» (page 246).

Plein de forfanterie, il «racontait à sa manière des histoires de mangeaille, de maladie et aussi de bagarres où il avait toujours l'avantage» (page 123), annonçait aux autres chasseurs «qu'il ramènerait plus de lapins et de perdreaux» (page 125).

Habile aux travaux manuels, «il affilait régulièrement le long couteau de cuisine» (page 253), et, surtout, il exerçait le «dur métier de tonnelier», était «devenu un vigoureux tonnelier» (page 98), ayant une «main dure que les outils et le travail avaient couverte d'une sorte de corne» (page 114). De plus, il «avait des talents de cuisinier», préparait «une bouillabaisse» où «il plaignait si peu les épices qu'il aurait brûlé une langue de tortue» (page 127). Il aimait aller à la pêche, «nager et chasser» (page 114).

Et ces deux dernières activités sont l'occasion de montrer la complicité qu'il a avec Jacques, qu'il «avait toujours aimé à sa manière. Il admirait ses succès en classe.» (page 114), disant : «Il a le courage» (page 254).

Allant à la plage, il «emmenait souvent l'enfant avec lui» (page 114), «le faisait grimper sur son dos et partait tout aussitôt au large, d'une brasse élémentaire mais musclée, en poussant des cris inarticulés

qui traduisaient d'abord la surprise de l'eau froide, ensuite le plaisir de s'y trouver ou l'irritation contre une mauvaise vague» (page 115). Il l'emménait aussi à la chasse. Il l'accueillait, le jeudi, dans l'atelier de tonnellerie, où, l'enfant s'étant blessé, il le porta en toute hâte chez «le docteur arabe», se mettant à l'embrasser «en gémissant et en le serrant contre lui jusqu'à lui faire mal» (page 143). À un autre moment, Jacques ayant reçu des coups de nerf de bœuf de sa grand-mère, il se montra «apitoyé», et lui servit «son assiette de soupe» (page 66).

Il éprouvait un «attachement quasi animal» «pour la grand-mère d'abord et puis pour la mère de Jacques et ses enfants» (page 139) qui, eux-mêmes, «comme tout le monde», appréciaient «la grâce et de la force d'Ernest» (page 131).

Il fréquentait les «cafés du quartier», où il «pérorait» (page 246), «discutant à perdre haleine» avec ses «camarades» qui appréciaient «sa bonne humeur et sa générosité» (page 117), qui disaient de lui : «C'est un as!».

De façon plus constante, et d'une tout autre manière que M. Bernard, l'oncle Ernest fut, auprès de Jacques, un père de substitution.

Comme, «depuis la mort de la grand-mère et le départ des enfants, le frère et la sœur vivaient ensemble et ne pouvaient même se passer l'un de l'autre» (page 144), Jacques le revit, en 1954. Il constata que, même s'il avait «les cheveux entièrement blancs», il avait «gardé un visage d'une surprenante jeunesse» (page 144) ; que, à «cinquante ans», il «semblait un jeune homme» (page 68). Mais il ne put le renseigner sur son père.

* * *

La grand-mère

Elle avait été «éllevée par ses parents mahonnais dans une petite ferme du Sahel» (page 96), «n'avait connu ni l'école ni le loisir, avait, enfant, travaillé sans relâche», pouvant faire savoir : «Je n'ai jamais eu de vacances, moi» (page 283). Elle ne savait donc ni lire ni écrire, «ne savait pas signer» (page 224). Aussi, allant au cinéma avec Jacques, elle affectait d'avoir oublié ses lunettes pour lui demander de lui lire les intertitres !

Elle «avait épousé très jeune un autre Mahonnais, fin et fragile» (page 96). Et «la jeune, belle et énergique épouse» avait élevé «sa couvée, un long bâton près d'elle quand elle était assise au bout de la table, ce qui la dispensait de toute vaine observation, le coupable étant immédiatement frappé sur la tête. Elle régnait, exigeant le respect pour elle et son mari, à qui les enfants devaient dire vous, selon l'usage espagnol. Son mari ne devait pas jouir longtemps de ce respect : il mourut prématurément, usé par le soleil et le travail, et peut-être le mariage, sans que Jacques ait jamais pu savoir de quelle maladie il était mort. Restée seule, la grand-mère liquida la petite ferme et vint s'installer à Alger avec les enfants les plus jeunes, les autres étant mis au travail dès l'âge de l'apprentissage.» (page 97). «Elle avait beaucoup vu mourir autour d'elle. Ses deux enfants, son mari, son gendre et tous ses neveux à la guerre» ; aussi, «la mort lui était aussi familière que le travail ou la pauvreté, elle n'y pensait pas mais la vivait en quelque sorte, et puis la nécessité du présent était trop forte pour elle» (page 182). On comprend qu'elle «qui avait élevé neuf enfants dans le bled, avait ses idées sur l'éducation» (page 51). D'ailleurs, ses petits-fils la décevant, elle «vitupérait ces enfants de riches qui n'étaient pas comme ceux de son temps, au fin fond du bled, et qui n'avaient peur de rien» (page 250).

Devenue vieille, elle avait un corps massif, un visage hommasse, une «tête blanche» coiffée d'un chignon austère, des «cheveux blancs tirés en arrière» (page 76), des «yeux clairs et sévères» (page 65), des «yeux clairs et glacés» (page 103), des «yeux clairs et froids» (page 298), des «yeux clairs et durs» qui, avec «la bouche ferme [...] lui donnaient l'air même de la décision» (page 185). Elle avait des bras «blancs et noueux» (page 103). Le cordon de son tablier faisait «rebondir son ventre de vieille femme» (page 180). Jacques «sentait près de lui l'odeur de chair âgée, les grosses veines bleues et les taches de vieillesse qui déformaient les pieds» [ces veines et ces taches, ne les voyait-il pas plutôt?] (page 52). Mais elle avait gardé sa «vitalité» (page 98) car «la pauvreté ni l'adversité ne l'avaient entamée» (page 98) ; «elle du moins n'avait jamais connu la résignation» ; «telle qu'elle était,

rien ne l'aurait étonnée» (page 96). Et elle se tenait «droite dans sa longue robe noire de prophétesse» (page 96), «son éternelle robe noire» (page 107) qu'elle portait aussi, avec «le foulard noir des grandes sorties» (auquel Jacques aurait voulu la faire renoncer ; mais «lorsqu'il essaya timidement de parler chapeau à sa grand-mère, elle lui répondit qu'elle n'avait pas d'argent à perdre et que d'ailleurs le foulard lui tenait chaud aux oreilles» [page 275]), quand elle vint, au lycée, assister à la distribution des prix (page 272), «marchant droite et fièrement, gourmandant sa fille lorsque celle-ci se plaignait de ses pieds» (page 273).

Cependant, la chaude saison la faisait se plaindre : «L'été est trop long» (page 283) ; alors elle «circulait dans les pièces ombreuses pieds nus, vêtue d'une simple chemise, remuant mécaniquement son éventail de paille, travaillant le matin, traînant Jacques au lit pour la sieste et attendant ensuite la première fraîcheur du soir pour se remettre au travail» (pages 280-281).

Elle faisait la cuisine, «pelait des pommes de terre» (page 297), «triait des lentilles sur la toile cirée de la table» (page 178), concoctait des plats (le «ragoût de fressure» étant son triomphe [page 129]) et, «chaque fois qu'un mécontentement s'élevait à table, elle ne manquait jamais de prononcer la phrase fatidique : "Va au restaurant"» (page 130). «Elle servait debout à table» (page 320).

Comme l'indique Jacques à M. Bernard, c'est elle «qui commande» (page 179), qui impose son autorité à toute la famille. En effet, elle avait endossé le rôle de matriarche, gouvernant ce clan familial en véritable «tyran» (page 320), avec une ténacité inépuisable. Elle «gérait l'argent du ménage, et c'est pourquoi la première chose qui frappa Jacques fut son âpreté, non qu'elle fût avare, ou du moins elle l'était comme on est avare de l'air qu'on respire et qui vous fait vivre» (page 98). Quand il prétendit avoir perdu «une pièce de deux francs» dans les «cabinets», «il la vit retrousser la manche de son bras droit et noueux» pour aller vérifier, puis comprit «que ce n'était pas l'avarice qui avait conduit sa grand-mère à fouiller dans l'ordure, mais la nécessité terrible qui faisait que dans cette maison deux francs étaient une somme. Il le comprenait et il voyait enfin clairement, avec un bouleversement de honte, qu'il avait volé ces deux francs au travail des siens» (page 103). Quand, après sa première communion, un de ses petits-enfants faisait des visites «aux amis et aux parents qui étaient tenus de lui faire un petit cadeau d'argent, que l'enfant recevait avec gêne», elle s'en emparait, et ne lui en rétrocédait «qu'une toute petite partie, gardant le reste parce que la communion "coûtait"» (page 184). Elle «achetait les vêtements des enfants [...] pour qu'ils durent et [elle] comptait sur la nature pour que la taille de l'enfant rattrape celle du vêtement» ; or, comme Jacques «grandissait lentement et ne se décida à vraiment pousser que sur ses quinze ans, le vêtement était usé avant d'être ajusté. On en rachetait un autre selon les mêmes principes d'économie.» (page 98). De ce fait, Jacques «devait porter des imperméables trop longs». De plus, «elle achetait elle-même pour ses petits-fils de solides et épais souliers montants qu'elle espérait immortels» (page 99), interdisant donc à Jacques de jouer au football car, la cour de l'école étant cimentée, il les y usait trop, même si elle y faisait enfoncer «d'énormes clous coniques qui présentaient un double avantage : il fallait les user avant d'user la semelle et ils permettaient de vérifier les infractions à l'interdiction de jouer au football» (page 99).

Son autorité s'exerçait d'abord sur sa fille à laquelle, jeune veuve réfugiée chez elle, elle avait asséné : «Il va falloir travailler» (page 76), ce qui est répété dans les "Annexes" (page 340). Avec elle, elle pouvait être dure comme elle le fut lorsque, «sous-estimant la force réelle de la mode», «assurant sans se soucier de la logique que seules les femmes "qui faisaient la vie"» portaient les cheveux courts, elle n'apprécia pas qu'elle ait fait couper les siens, «la toisant et contemplant l'irréversible désastre, se bornant à lui dire, devant son fils, que maintenant elle avait l'air d'une putain», et, «pendant plusieurs jours de suite», ne lui «adressant pas la parole» (pages 136-137).

Si, lorsque Ernest se plaignait d'une «odeur d'œuf» dans son assiette, elle «prononçait le verdict : ça ne sentait pas. À la vérité, elle n'en aurait jamais jugé autrement, surtout si c'était elle qui avait fait la vaisselle la veille» (page 130). Et elle «ne répondait jamais aux colères de son cadet. D'une part parce qu'elle savait que c'était inutile, d'autre part parce qu'elle avait toujours eu pour lui une faiblesse étrange» (pages 130-131), Jacques comprenant qu'elle «aimait physiquement son fils, était amoureuse comme tout le monde de la grâce et de la force d'Ernest» (page 131).

Si ses petits-enfants ne lui obéissaient pas, elle leur donnait des coups de nerf de bœuf, ce qui est significatif d'une brutalité terrorisante qui se manifeste d'ailleurs aussi quand elle égorgé la poule.

Entre Henri et Jacques, elle préférait celui-ci, étant «heureuse d'avoir un petit-fils viril» (page 253). Mais «elle avait dominé l'enfance de Jacques» auquel elle répétait souvent : «*Tu finiras sur l'échafaud*» (page 96) ; elle lui donnait des ordres : «"Jacques, mets la table, pour la troisième fois"» (pages 270-271) - «"Jacques, mange"» (page 271) - «"Jacques, va te coucher". La grand-mère répétait l'ordre. "Demain, tu seras en retard"» (page 271). Elle refuse d'abord qu'il fasse des études en alléguant : «*Nous sommes trop pauvres*» (page 179) ; elle aurait voulu «*le mettre en apprentissage*» afin qu'il «*rapporte sa semaine*» (page 178). Mais, après l'intervention de M. Bernard, dont elle avait obtenu que ses leçons particulières soient gratuites, elle accepta que, «*pour un bénéfice plus grand, son petit-fils pendant quelques années ne rapporte pas d'argent à la maison*» (page 283) ; alors, «*prenant Jacques par la main pour remonter à l'appartement, pour la première fois elle lui serra la main, très fort, avec une sorte de tendresse désespérée*» (page 181). Toutefois, «*elle se faisait du lycée une idée obscure et un peu effrayante, comme d'un lieu où il fallait travailler dix fois plus qu'à l'école communale puisque ses études menaient à de meilleures situations et que, dans son esprit, aucune amélioration matérielle ne pouvait s'acquérir sans un surcroît de travail. Elle souhaitait d'autre part de toutes ses forces le succès de Jacques en raison des sacrifices qu'elle venait d'accepter d'avance, et elle imaginait que le temps du catéchisme serait enlevé à celui du travail.*» (page 184). En effet, lui était venue la pensée de la première communion que devait faire aussi Jacques, et qui nécessite d'avoir suivi le catéchisme. Elle voulut alors obtenir du curé «*une instruction religieuse accélérée*» ; comme il s'y opposait d'abord, elle «*secouait la tête comme une vieille mule obstinée*» (page 186) ; et, finalement, elle remporta le combat. De ce fait, Jacques avait encore plus d'études à mener de front ; pourtant, quand il pouvait «*lâcher ses cahiers*», elle le «*chargeait de travaux domestiques et de courses [achats dans les magasins] en invoquant les futurs sacrifices que la famille consentirait pour son éducation et cette longue suite d'années où il ne ferait plus rien pour la maison.*» (page 186).

C'était animée du même souci de maintenir une apparence de dignité bourgeoise malgré l'obsédante pauvreté que, lors du passage d'autres membres de la famille qui étaient «*plus fortunés*», elle tenait à les «*tromper, par décence, sur la situation réelle de la famille*» (page 250) ; que, allant, escortée par Jacques, au cinéma du quartier, elle se montrait très noble car «*elle écartait gravement le petit peuple hurlant [...] et se présentait à l'unique guichet pour prendre des "réservés"*» (page 107) ; qu'elle ne voulait pas qu'on parle «*à table*» des plaisirs physiques (page 114) ; qu'elle tint «*à faire donner à Henri, le frère aîné, des leçons de violon*» auxquelles Jacques avait «*coupé*» (page 104), organisant même des «*concerts*» où le violoniste accompagnait son frère qui chantait des chansons à la mode, surtout celle qu'elle préférait dont «*elle aimait tant sans doute la mélancolie et la tendresse qu'on cherchait en vain dans sa propre nature*» (page 105). Quand Jacques eut réussi à l'examen, elle «*rayonnait devant les voisines*», et remerciait M. Bernard (page 193). Quand il fut au lycée, elle «*demandait s'il avait eu de bonnes notes*» (page 247), et c'était elle qui lui signalait «*qu'il fallait se coucher car il se levait à cinq heures et demie le lendemain matin*» (page 247). Comme lui étaient infligé des punitions, et qu'il lui expliquait qu'elles «*concernaient la conduite*», «*elle ne pouvait faire la distinction entre la stupidité et la mauvaise conduite. Pour elle, un bon élève était forcément vertueux et sage ; de même la vertu conduisait tout droit à la science. C'est ainsi que les punitions du jeudi s'aggravaient, les premières années du moins, des corrections du mercredi*» (pages 257-258). Lors de la cérémonie de la distribution des prix, partageant par procuration la reconnaissance du mérite de son petit-fils, en bonne Méridionale, elle «*s'adressait à ses voisins*» (page 275) ; lors du discours alors prononcé par un professeur, elle «*entendait, mais sans trop comprendre. "Il parle bien", disait-elle à sa fille, qui l'approuvait d'un air pénétré. Ce qui encourageait la grand-mère à regarder son voisin ou sa voisine de gauche et à leur sourire, en confirmant par un hochement de tête le jugement qu'elle venait d'exprimer.*» (page 275) ; quand Jacques fut appelé sur l'estrade, elle fut «*rose d'émotion*» (page 277) ; à son retour, elle «*les [les autres assistants] prenait du regard à témoin*» (page 277) ; enfin, aux voisins de Belcourt et à la famille, elle montra les pages du «*palmarès*» où figurait le nom de Jacques (page 277).

Cependant, toujours soucieuse de la situation financière de la famille, elle s'étonnait de l'existence des vacances de l'été, disant : «*On ne peut pas rester sans rien faire*» (page 290) ; «*elle ne comprenait pas qu'une période de l'année fût plus spécialement désignée pour n'y rien faire*» ; «*elle*

avait ruminé sur ces trois mois perdus, et, lorsque Jacques entra en troisième, elle jugea qu'il était temps de lui trouver l'emploi de ses vacances. "Tu vas travailler cet été", lui dit-elle à la fin de l'année scolaire, et "rapporter un peu d'argent à la maison. Tu ne peux pas rester comme ça sans rien faire". (page 284). Comme, pour obtenir un emploi, il fallait prétendre qu'il était plus âgé qu'il ne l'était réellement, et qu'il allait quitter le lycée, devant le patron de la quincaillerie, «elle ne tremblait pas» (page 286) ; quand Jacques se trouva dans l'obligation d'avouer à cet homme qu'il lui avait menti, elle «trouvait tout simple de supprimer toutes les formalités, il n'avait qu'à toucher sa paie et ne plus y retourner, sans autre explication.» (page 294). Auparavant, quand il rapporta «sa première paie» (plus de cent francs), elle se montra généreuse, poussant «une pièce de 20 francs vers lui» (page 297).

Longtemps soumis à son autorité, Jacques, finalement, se rebella, «lui arracha le nerf de bœuf des mains» ; elle «le comprit, recula et partit s'enfermer dans sa chambre, gémissant certes sur le malheur d'avoir élevé des enfants dénaturés mais convaincue déjà qu'elle ne battrait plus jamais Jacques, que jamais en effet elle ne battit.» (page 298).

«Morte sans courber la tête» (page 68), la violente, brutale, intransigeante et acariâtre grand-mère représente l'énergie tendue sans relâche pour survivre, mais aussi l'autorité tyrannique, la force d'obstination, la tranquille impudence. Et il faut reconnaître que cette «méchante» est le personnage le plus fort du roman, les autres étant décidément trop «gentils» !

* * *

La mère

Elle est belle, montrant, jeune, «un «beau visage» (page 19), «un visage doux et régulier» (page 15), des «cheveux abondants et bruns» (page 65), «les cheveux de l'Espagnole bien ondés et noirs» (page 15), un «beau front» (page 20), un «beau et chaud regard marron» (page 15), un «regard doux» (page 65), des «yeux tristes» (page 297), ce «petit nez droit» (page 15) que Camus allait retrouver plus tard chez ses maîtresses, un «nez délicat» (page 129), une «voix douce» (page 129), mais aussi un «maigre dos» (page 247).

À sa naissance, elle n'avait été «sauvée qu'au prix de l'infirmité» (page 97). Puis une «maladie de jeunesse» l'avait laissée «sourde [«à demi-sourde» (page 110)]. Cette infirmité l'isolait du monde : elle n'avait pas entendu l'annonce de la mort de son mari faite par le maire (page 83) ; elle n'avait pas entendu le curé, «car il ne lui avait pas parlé assez fort» (page 81) ; lors du discours prononcé à la distribution des prix au lycée, elle «écoutait sans entendre, mais sans jamais manifester d'impatience ni de lassitude» (page 275), elle «recevait sans ciller la pluie d'érudition et de sagesse qui tombait sur elle sans discontinuer» (pages 275-276), elle n'entendit pas qu'on avait appelé Jacques sur l'estrade, et, à son retour, elle «le regardait avec une sorte de joie étonnée.» (page 277). Elle n'allait pas entendre non plus les «timbres d'ambulances, pressants, rapides» qui allaient résonner après l'attentat (page 88). Elle ne pouvait «écouter la radio» (page 111). «En quarante années, elle était allée deux ou trois fois au cinéma, n'y avait rien compris, et avait seulement dit pour ne pas désobliger les personnes qui l'avaient invitée que les robes étaient belles ou que celui avec moustache avait l'air très méchant.» (pages 110-111). Jacques, lui ayant posé une question, se rendit compte qu'«elle n'avait pas compris, il le devinait à son air un peu effrayé, comme si elle s'excusait, et il répéta sa question en articulant» (page 92). Elle avait «l'air effrayé chaque fois qu'elle ne comprenait pas» (page 226).

La maladie l'avait laissée aussi «avec un embarras de parole, puis l'avait empêchée d'apprendre ce qu'on enseigne même aux plus déshérités, et forcée donc à la résignation muette, mais c'était aussi la seule manière qu'elle ait trouvée de faire face à sa vie, et que pouvait-elle faire d'autre, qui à sa place aurait trouvé autre chose?» (pages 93-94). «Son vocabulaire était plus restreint encore que celui de sa mère» (page 110) ; elle «disposait à peine de quelques mots pour s'exprimer» mais pouvait en dire beaucoup «à travers un seul de ses silences» (page 352). Comme elle dit aussi alors à son fils : «Je suis contente quand tu es là», Camus crut devoir, assez cuistrement, indiquer en note : «Elle n'a jamais employé un subjonctif» ! (page 91). «Il fallait renoncer à apprendre quelque chose d'elle»

(page 94). Lors de la visite de M. Bernard, «*elle s'affola*», et l'appela : «*Monsieur le Maître*», avant de «*s'installer sur un bout de chaise un peu à l'écart de la table*» (page 180).

De plus, «*elle ne savait pas lire*» (page 110), ne pouvait donc que feuilleter parfois les journaux «*qui étaient illustrés*» (page 111). Elle le regrettait : «*Si encore je savais lire*» (page 91).

Enfin, elle ne savait pas écrire. «*Comme après la mort de son mari, elle avait eu à toucher chaque trimestre sa pension de veuve de guerre, et que l'administration [...] lui demandait chaque fois une signature, après les premières difficultés, un voisin (?) lui avait appris à recopier le modèle d'une signature Vve Camus [sic] qu'elle réussissait plus ou moins bien mais qui était acceptée.*» (page 224). En conséquence, elle est ignorante, ce sur quoi l'insistance de l'auteur est grande :

-Elle «*ne pouvait même pas avoir l'idée de l'histoire ni de la géographie*» (page 79) ; elle «*savait seulement qu'elle vivait sur de la terre près de la mer, que la France était de l'autre côté de cette mer qu'elle [...] n'avait jamais parcourue, la France étant d'ailleurs un lieu obscur perdu dans une nuit indécise où l'on abordait par un port appelé Marseille qu'elle imaginait comme le port d'Alger, où brillait une ville qu'on disait très belle et qui s'appelait Paris, où enfin se trouvait une région appelée l'Alsace dont venaient les parents de son mari qui avaient fui, il y avait longtemps de cela, devant des ennemis appelés Allemands pour s'installer en Algérie, région qu'il fallait reprendre aux mêmes ennemis, lesquels avaient toujours été méchants et cruels, particulièrement avec les Français, et sans raison aucune.*» (pages 80-81).

-«*Elle ne savait pas l'histoire de France, ni ce qu'était l'histoire. Elle connaissait un peu la sienne, et à peine celle de ceux qu'elle aimait.*» (page 81).

-«*Elle ne savait pas qu'il y avait un front russe, ni ce qu'était un front, ni que la guerre pouvait s'étendre aux Balkans, au Moyen-Orient, à la planète, tout se passait en France, où les Allemands étaient entrés sans prévenir et en s'attaquant aux enfants.*» (page 82).

-«*Elle prononçait mal*» le mot «*bibliothèque*» «*qu'elle entendait dans la bouche de son fils et qui ne lui disait rien, mais elle reconnaissait la couverture des livres. [...] Elle regardait le double rectangle sous la lumière, la rangée régulière des lignes ; elle aussi respirait l'odeur, et parfois elle passait sur la page ses doigts gourds et ridés par l'eau des lessives comme si elle essayait de mieux connaître ce qu'était un livre, d'approcher d'un peu plus près ces signes mystérieux, incompréhensibles pour elle mais où son fils trouvait si souvent et durant des heures une vie qui lui était inconnue et d'où il revenait avec ce regard qu'il posait sur elle comme sur une étrangère.*» (page 271).

Pourtant, on lit dans les "Annexes" : «*Jacques explique à sa mère la question arabe, la civilisation créole, le destin de l'Occident.*» (page 351) !

Sont-ce ces handicaps qui lui donnaient «*un air d'absence et de douce distraction*» (page 15), d'«*étrange distraction*» (page 17), où «*se mêlait parfois aussi une lueur de crainte irraisonnée aussitôt éteinte*» (page 15) ? «*Silencieuse la plupart du temps*» (page 352), résignée, taciturne, soumise, douce, elle n'a jamais ri, juste souri un peu parfois ; elle n'a jamais dit de mal de personne ; elle ne s'est jamais plainte, n'a jamais récriminé ou pesté contre l'ordre des choses et le mouvement du monde. «*Elle avait grandi, comme toute sa race, dans le danger, et le danger pouvait lui serrer le cœur, elle l'endurait comme le reste*» (pages 88-89).

Camus imagine que, à la nouvelle de la mort de son mari, elle «*regardait le pli qu'elle n'ouvrirait pas, ni elle ni sa mère ne savaient lire, elle le retourna, sans mot dire, sans une larme, incapable d'imaginer cette mort si lointaine, au fond d'une nuit inconnue. Et puis elle avait mis le pli dans la poche de son tablier de cuisine, était passée près de l'enfant sans le regarder et était allée dans la chambre qu'elle partageait avec ses deux enfants, avait fermé la porte et les persiennes de la fenêtre qui donnait sur la cour et s'était étendue sur son lit, où elle était restée muette et sans larmes pendant de longues heures à serrer dans sa poche le pli qu'elle ne pouvait pas lire et à regarder dans le noir le malheur qu'elle ne comprenait pas.*» (page 84). «*Dans la nuit du monde qu'elle ne pouvait imaginer et de l'histoire qu'elle ignorait, une nuit plus obscure venait seulement de s'installer.*» (page 81).

Dans les "Annexes", on lit que, après la mobilisation de son mari, «*elle part en juillet 14*» (page 335), «*arrive à Alger, un enfant de 4 ans à la main, l'autre au bras, celui-ci gonflé par les piqûres des moustiques de la Seybouze. Ils se présentèrent chez la grand-mère installée dans un 3 pièces d'un quartier pauvre. "Mère, je vous remercie de nous accueillir". La grand-mère droite, les yeux clairs et durs la regardant : "Ma fille, il va falloir travailler."*» (page 340). C'est ce qu'elle avait fait un temps à «*la*

cartoucherie de l'Arsenal militaire», où elle rangea «des petits tubes de carton» (pages 81-82). Puis elle fut réduite à faire «des ménages à l'extérieur» (page 98), «surtout celui du mercier en face» (page 222), en étant courbée sur son baquet et ses planchers, en pouvant ramener à la maison «un petit ballot de lingerie sale qu'on lui avait donné à laver» (page 297), à nettoyer «un magasin» (page 224). Paraissant «visiblement fatiguée» (page 178), elle «rentrait tard le soir et se contentait de regarder et d'écouter ce qui se disait, dépassée par la vitalité de la grand-mère et lui abandonnant tout» (page 98), demeurant donc perpétuellement une mineure. Ainsi, Jacques la surprenait alors que, «le soir venu, seule à la maison, elle n'avait pas allumé la lampe à pétrole, laissant la nuit envahir peu à peu la pièce, elle-même comme une forme plus obscure et plus dense encore qui regardait pensivement à travers la fenêtre les mouvements animés, mais silencieux pour elle, de la rue» (pages 188-189). Parfois, pourtant, elle «s'affairait devant le buffet pour préparer le couvert» (page 246). Après le repas, elle «tirait une chaise hors de la lumière de la lampe, s'asseyait contre la fenêtre l'hiver, ou l'été sur le balcon, et regardait la circulation des trams, des voitures et des passants» (page 247), comme le fait, le dimanche, Meursault dans *"L'étranger"*. Lors du concert organisé par la grand-mère, elle «était restée sans rien dire dans un coin» (page 105). Pour Jacques, «toute sa vie» elle avait été «retranchée - douce, polie, conciliante, passive même, et cependant jamais conquise par rien ni personne, isolée dans sa demi-surdité, ses difficultés de langage, [...] à peu près inaccessible et d'autant plus qu'elle était plus souriante [...] toute sa vie, elle avait gardé le même air craintif et soumis, et cependant distant, le même regard dont elle voyait, [...] sans intervenir, sa mère battre à la cravache Jacques, elle qui n'avait jamais touché ni même vraiment grondé ses enfants, elle dont on ne pouvait douter que ces coups ne la meurtrissaient aussi mais qui, empêchée d'intervenir par la fatigue, l'infirmité de l'expression et le respect dû à sa mère, laissait faire, endurait à longueur de jours et d'années, endurait les coups pour ses enfants, comme elle endurait pour elle-même la dure journée de travail, les parquets lavés à genoux, la vie sans homme et sans consolation au milieu des reliefs graisseux et du linge sale des autres, les longs jours de peine ajoutés les uns aux autres pour faire une vie qui, à force d'être privée d'espoir, devenait aussi une vie sans ressentiment d'aucune sorte, ignorante, obstinée, résignée enfin à toutes les souffrances, les siennes comme celles des autres» (pages 71-72).

Cette femme submergée par la fatigue, la lassitude et la tristesse avait pourtant été toujours «coquette à sa manière, quasi invisible. Et, si pauvrement qu'elle ait été vêtue, Jacques ne se souvenait pas de lui avoir vu porter une chose laide.» (page 70). D'ailleurs, pour assister à «la distribution des prix», elle avait mis «un chapeau orné de tulle marron, de raisins noirs en cire, et une robe d'été marron, avec les seuls souliers à talons demi-hauts qu'elle possédât» (pages 272-273), et, «tout le long du trajet» en tramway, elle vérifiait «l'assise du chapeau ou la tombée de ses bas, ou la place de la petite médaille d'or représentant la Vierge qu'elle portait au bout d'une mince chaînette» (page 273) ; «elle avait usé largement pour la circonstance» d'une «lotion» (page 273). Et sa coquetterie s'était surtout manifestée quand elle connut le seul événement qui aurait pu changer le cours de sa vie ; en effet, elle avait été courtisée par «un monsieur Antoine, une vague connaissance d'Ernest, marchand de poissons au marché, Maltais d'origine» (page 135) ; elle s'était alors habillée «un peu plus coquettement, mettant des tabliers de couleur claire et même qu'on lui voyait un soupçon de rouge aux joues.» (page 136) ; et «elle était rentrée, un soir, les cheveux coupés, rajeunie et fraîche, et déclarant avec une fausse gaieté derrière laquelle perçait l'inquiétude qu'elle avait voulu leur faire une surprise.» (page 136) ; mais sa mère lui ayant dit qu'«elle avait l'air d'une putain», «toute la misère et la lassitude du monde s'étaient peintes sur son visage», et elle «s'était précipitée en pleurant dans sa chambre, sur le lit qui restait le seul abri de son repos, de sa solitude et de ses chagrins.» (page 137) ; et, après qu'Ernest se soit battu avec Antoine, le groupe familial l'empêchant, par intérêt, de «refaire sa vie», «elle revint à ses robes noires ou grises, à sa tenue stricte de pauvre» (page 138).

Par ailleurs, dans cette famille indifférente à la religion, «elle était la seule dont la douceur pût faire penser à la foi, mais justement la douceur était toute sa foi» (page 183), ce qui nous fait entrevoir la bien curieuse idée que Camus se faisait de la foi !

Son manque d'implication, sinon son indifférence, se manifestait même à l'égard de Jacques, car elle n'assuma pas son rôle de mère, le laissant entièrement à la grand-mère :

-Alors que, sous les coups de nerf de bœuf, il pleurait, elle «disait pour toute consolation [...] : "Pourquoi que tu fais pas attention?"» (page 100).

-Quand «la grand-mère demandait à Jacques s'il avait eu de bonnes notes», elle «ne lui demandait rien, secouant la tête et le regardant de ses yeux doux lorsqu'il reconnaissait avoir eu de bonnes notes, mais toujours silencieuse et un peu détournée, "ne bougez pas, disait-elle à sa mère, je vais chercher le fromage", puis plus rien jusqu'à la fin [du repas] où elle se levait pour débarrasser.» (page 247).

-Quand, plus tard dans la soirée, comme il devait se coucher tôt, elle lui «donnait un baiser tendre et distrait, reprenant sa pose immobile, dans la pénombre, le regard perdu sur la rue et le courant de la vie qui s'écoulait inlassablement en contre-bas de la berge où elle se tenait, inlassablement.» (page 247).

-Après que Jacques ait capturé la poule et assisté à son égorgement, alors qu'il attendait quelque marque d'admiration, il «regardait sa mère, un peu à l'écart, qui reprisait des chaussettes» (page 254).

Le paradoxe est que, alors qu'elle ne lui montrait que rarement une tendresse de toute façon presque constamment silencieuse, c'était à des moments où il était pris par la lecture d'un livre que «la main déformée caressait doucement la tête du garçon qui ne réagissait pas, elle soupirait, et puis allait s'asseoir, loin de lui.» (page 271).

Cependant, quand il rapporta «sa première paie», ses «yeux tristes l'avaient caressé une seconde» (page 297). Et, au retour de la distribution des prix, alors qu'«il lui avait donné à garder l'épais palmarès» (page 277), «elle lui sourit, lui dit : "Tu as bien travaillé"» (page 278). Une note (page 284) indique, au moment où la grand-mère veut lui faire occuper un emploi pendant les vacances : «intervention de la mère - Il va être fatigué».

Quand, en 1954, Jacques lui rendit visite, il constata qu'«elle était la même que trente ans auparavant et, derrière les rides, il retrouvait le même visage miraculeusement jeune, les arcades sourcilières lisse et polies, comme fondues dans le front, le petit nez droit, la bouche encore bien dessinée malgré la crispation des coins des lèvres autour du dentier. Le cou lui-même, qui se dévaste si vite, gardait sa forme malgré les tendons devenus noueux et le menton un peu relâché.» (page 70). Si elle a «le dos un peu voûté par l'âge, [il] ne cherchait pas l'appui du dossier» (page 69), et elle se tenait «encore droite» (page 67). À «soixante-douze ans, on lui aurait donné dix ans de moins à cause de son extrême minceur et de sa vigueur encore apparente» (page 68). «Il semblait que rien ne réduirait sa douce ténacité puisque des dizaines d'années de travail épuisant avaient respecté en elle la jeune femme» (page 68). Mais «ses cheveux toujours abondants [sont] devenus blancs» (page 67) ; elle a un «bras maigre et ridé» (page 84) ; il sent «les os durs et saillants des épaules un peu tremblantes» (page 68).

Elle avait toujours «son beau regard sombre et fiévreux» (page 69). «Elle sourit avec son air de petite fille prise en faute» (page 70). Ses mains étaient «jointes autour d'un petit mouchoir que de temps en temps elle roulait en boule de ses doigts gourds» (page 69). Pourtant, si, au moment des retrouvailles, elle serra Jacques contre elle et l'embrassa, elle se détourna vite, lui donnant l'impression qu'«il était de trop et dérangeait l'univers étroit, vide et fermé où elle se mouvait solitairement» (page 69), attitude qui est encore décrite dans le «Feuillet I» qui figure dans les «Annexes» (pages 311-312). Il se rendit compte que, «aujourd'hui encore, sa vie était sans divertissement» (page 110) ; qu'elle ne fait que «regarder de nouveau par la même fenêtre le mouvement de la même rue qu'elle avait contemplé pendant la moitié de sa vie.» (page 111).

Surtout, quand, ils parlèrent de l'homme mort à la guerre, elle passa rapidement, «sans plus penser à son mari, maintenant oublié, et avec lui le malheur d'autrefois. Et plus rien ne restait, ni en elle, ni dans cette maison, de cet homme dévoré par un feu universel et dont il ne restait qu'un souvenir impalpable comme les cendres d'une aile de papillon brûlée dans un incendie de forêt.» (page 85). Jacques aurait «voulu qu'elle se passionnât pour lui décrire un homme mort quarante ans auparavant et dont elle avait partagé la vie (et l'avait-elle vraiment partagée?) pendant cinq ans. Elle ne le pouvait pas, il n'était même pas sûr qu'elle eût aimé passionnément cet homme.» (page 94).

«Depuis la mort de la grand-mère et le départ des enfants», elle et Ernest sont «comme mari et femme, non pas selon la chair mais selon le sang, s'aïdant à vivre alors que leurs infirmités leur rendaient la vie si difficile, poursuivant une conversation muette éclairée de loin en loin par des bribes de phrases, mais plus unis et renseignés l'un sur l'autre que bien des couples normaux.» (page 144) ; «elle était sa femme, faisant les repas, préparant son linge, le soignant à l'occasion. Elle avait besoin non d'argent, car ses fils subvenaient à ses besoins, mais d'une compagnie d'homme. » (page 144).

«Elle avait ignoré que les temps avaient changé. Pour elle, c'était toujours le même temps d'où le malheur à tout moment pouvait sortir sans crier gare» (page 96). Mais elle parlait à Jacques des «bandits» qui menaçaient les Français d'Algérie, lui indiquant qu'elle fermait maintenant la porte de son appartement (page 143). Or explosa une bombe, à deux rues de sa maison ; elle resta éberluée, perdue dans ce monde dont, illettrée et sourde, elle était presque exclue : «Elle était maintenant toute droite, toute blanche» (page 88), avec un «visage pincé d'agonisante» (page 89) : «Deux fois cette semaine, dit-elle. J'ai peur de sortir [...] Elle le regardait d'un curieux air indécis, comme si elle était partagée entre la foi qu'elle avait dans l'intelligence de son fils et sa certitude que la vie tout entière était faite d'un malheur contre lequel on ne pouvait rien et qu'on pouvait seulement endurer.» (page 88). Comme il tentait de la rassurer, «elle était partagée entre la foi qu'elle avait dans l'intelligence de son fils et sa certitude que la vie tout entière était faite d'un malheur contre lequel on ne pouvait rien et qu'on pouvait seulement endurer», mais elle lui montre «son beau sourire vaillant» (page 88), et elle refuse de venir en France : «Oh ! il fait froid là-bas. Maintenant je suis trop vieille. Je veux rester chez nous.» (page 89).

Si Camus avait déjà fait de ce personnage énigmatique une martyre, qui, toute sa vie, sachant, dès le début, que les jeux étaient faits, était restée absente au monde, enfermée dans sa forteresse de silence, noyée dans le gouffre de la pauvreté, dominée par sa propre mère, aimée par Jacques parce qu'elle n'avait jamais eu à lui déplaire, se contentant d'être belle et triste, il entendait mener encore plus loin sa sanctification, puisqu'on lit dans les "Annexes" :

-«*Maman : comme un Muichkine ignorant*» (page 340), le personnage de "L'idiot" de Dostoïevski incarnant le mythe de l'être absolument bon, absolument pur, à l'image du Christ, possédant l'intelligence la plus haute : celle du cœur ; conservant, dans un monde dominé par la cupidité et la concurrence, l'inclination naturelle de l'être humain vers le bien, et passant de ce fait pour un «idiot».

-«*Je veux écrire ici l'histoire d'un couple lié par un même sang et toutes les différences. Elle semblable à ce que la terre porte de meilleur, et lui tranquillement monstrueux. Lui jeté dans toutes les folies de notre histoire ; elle traversant la même histoire comme si elle était celle de tous les temps. Elle silencieuse la plupart du temps et disposant à peine de quelques mots pour s'exprimer ; lui parlant sans cesse et incapable de trouver à travers des milliers de mots ce qu'elle pouvait dire à travers un seul de ses silences... La mère et le fils.*» (page 352).

-«*Elle ne connaît pas la vie du Christ, sinon sur la croix. Et pourtant qui en est plus près?*» (page 340).

-«*Christianisme de maman à la fin de sa vie [...] Que la croix la soutienne !*» (page 349).

-«*Sa mère est le Christ*» (page 328) !

Par un tel éloge de sa mère, ne voulut-il pas justifier et confirmer sa déclaration de Stockholm, le 12 décembre 1957 : «*Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice.*»?

Cette femme simple était pour lui l'incarnation du réel, l'antidote à tout ce qui peut égarer l'intellectuel ; par rapport à elle, il se voyait comme un monstre, parce que la culture avait fait de lui un être qui ne retrouvait pas les vérités les plus simples, les plus immédiates, de la vie.

Jacques

En voulant dessiner son portrait physique, on relève ces traits :

-Ressemblant à son père (page 36), il était «brun» (page 57).

-Il «grandissait lentement et ne se décida à vraiment pousser que sur ses quinze ans» (page 98). Au temps du lycée, il «tardait à grandir, ce qui lui valait les gracieux surnoms de "Rase-mottes" et de "Bas du cul".» (page 244).

-Il était vif, et «n'aimait pas faire la sieste» (page 49) car «il lui semblait que le temps du sommeil était enlevé à la vie et à ses jeux» (page 54) ; lors du combat contre Munoz, «son impétuosité [le] servit» (page 172) ; rentrant à la maison, le soir, il «attendait que se calme son cœur bondissant. Mais il ne pouvait attendre, et de le savoir le rendait plus haletant.» (page 65).

-Il était même doté d'une «vitesse exceptionnelle», et, lors de l'échauffourée de la rue Bab-Azoun, «distança son adversaire» (page 234). Il pouvait déployer cette vitesse en jouant au football, qui était «son jeu préféré», «son royaume» (page 99), sa «passion» (page 242). Quand il jouait, «il se sentait le roi de la cour et de la vie» (page 244) ; et, quand était sonnée la fin des récréations, «il tombait réellement du ciel» (page 244). Du fait de son talent de footballeur, «il se faisait respecter et aimer aussi des plus mauvais [élèves] qui souvent avaient reçu du ciel, faute d'une tête solide, des jambes vigoureuses et un souffle inépuisable» (page 243). Pourtant, alors qu'on verrait en lui un «avant centre», le joueur placé au centre de la ligne d'attaque, il allait, en classe de seconde, alors qu'il était devenu un «adolescent maigre et musclé, aux cheveux en broussailles et au regard emporté», «être nommé gardien de but titulaire de l'équipe du lycée» (page 298).

-Sans autre précision, il est signalé que, «devenu homme, il a été gravement malade» (page 52), ce qui pourrait correspondre au malheur subi par Camus en 1930 lorsque, un soir d'un jeudi pluvieux, il revint en sueur d'un match acharné disputé, et dut, dévoré de fièvre, s'aliter. Alors qu'il avait déjà ressenti de la fatigue, qu'il avait déjà subi de fréquentes toux, qu'il avait déjà expectoré des crachats sanguinolents, qu'il avait déjà parfois perdu connaissance, il reçut ces cruels diagnostics : déchirure au poumon, puis tuberculose ; il entendit les médecins le condamner car, à cette époque, on mourait de cette maladie.

-«À vingt-neuf ans [...] il était «fragile, souffrant» (page 36).

--Dans le train le menant à Saint-Brieuc, il «donnait une impression d'aisance et d'énergie» (page 29).

-À quarante ans, ayant hâte de retrouver sa mère, il a «monté les escaliers quatre à quatre, d'un seul élan infaillible», mais il est «essoufflé» (page 67).

En voulant déterminer sa personnalité, on constate qu'il était très sensible à :

-Les odeurs, comme on l'a montré précédemment ;

-La force et à la beauté de la nature, car il avait appris très tôt à profiter du bonheur aussi simple que pur qu'elle procure :

-Il aimait la mer, aurait connu «la naissance et le baptême dans la mer» (page 300). Il goûtait en particulier ces après-midis passés à la plage qui lui ont laissé un souvenir particulièrement ému. Comme il y était emmené par son oncle, qui «le faisait grimper sur son dos» pour nager «au large», il était en proie à «une peur acide», mais «ne le disait pas, fasciné par cette solitude où ils se trouvaient, entre le ciel et la mer, également vastes», tout en imaginant «avec un début de panique les profondeurs immenses et obscures sous lui où il coulerait comme une pierre si seulement son oncle le lâchait.» (page 115).

-Étant, avec son oncle, allé à la chasse dans un coin du Sahel, et étant alors «perdu dans la lumière incessante et les immenses espaces du ciel», il «se sentait le plus riche des enfants» (page 126).

-Il voulait «se mêler à ce que la terre avait de plus chaud» (page 304).

-Allant à Sidi-Ferruch dans la voiture de «l'oncle Michel», il était «fasciné par les quatre croupes énormes» des chevaux, trouvait même «le crottin appétissant», «aidait Michel à bouchonner les chevaux» (page 147).

-À la fin du pique-nique, devant «la lumière qui s'adoucissait imperceptiblement [et] rendait les espaces du ciel encore plus vastes», il «sentait des larmes monter en lui en même temps qu'un grand cri de joie et de gratitude envers l'adorable vie.» (pages 147-148).

-Après une journée passée à Kouba à lutter contre le vent, «*il écoutait encore hurler en lui le tumulte et la fureur du vent qu'il devait aimer toute sa vie.*» (page 265).

-La beauté des corps : «*Depuis sa plus tendre enfance*», il avait eu «*l'amour des corps, de leur beauté qui le faisait rire de bonheur sur les plages, de leur tiédeur qui l'attirait sans trêve, sans idée précise, animalement, non pour les posséder, ce qu'il ne savait pas faire, mais simplement entrer dans leur rayonnement, s'appuyer de l'épaule contre l'épaule du camarade, avec un grand sentiment d'abandon et de confiance*» (page 304). Et, de sa mère, il apprécie d'abord la beauté.

-L'ambiance de l'église : Il «*était ému d'une manière obscure par les messes du soir [...] où l'orgue lui faisait entendre une musique qu'il entendait pour la première fois, n'ayant jamais écouté jusque-là que des refrains stupides*» ; il «*rêvait alors plus épaissement, plus profondément d'un rêve peuplé des chatoiements d'or dans la demi-obscurité des objets et des vêtements sacerdotaux, à la rencontre enfin du mystère, mais d'un mystère sans nom où les personnes divines nommées et rigoureusement définies par le catéchisme n'avaient rien à faire ni à voir, qui prolongeaient simplement le monde nu où il vivait ; le mystère chaleureux, intérieur et imprécis, où il baignait*» (page 188). Le jour de sa première communion, «*le tonnerre de la musique qui éclata alors le glaça, l'emplit d'effroi et d'une extraordinaire exaltation où pour la première fois il sentit sa force, sa capacité infinie de triomphe et de vie*» (pages 189-190).

-La libération qu'il connaissait, à la maison, lors de l'allumage de la lampe à pétrole : «*Son cœur se desserrait lentement à mesure que la lumière montait.*» (page 250).

-La douce attention qu'avait pour lui M. Bernard, qui se manifesta en particulier quand, alors qu'il était au piquet, il s'adressa à lui «*avec un rire d'affection*» ; de ce fait, il sentit monter en lui «*un flot de tendresse*» (page 176).

-La honte éprouvée parce que sa grand-mère refusait qu'il continue ses études tandis que les parents de ses camarades avaient accepté : «*de se sentir tout d'un coup plus pauvre encore que ses amis lui serrait le cœur*» (page 179).

-L'émotion qui le bouleversa quand il apprit qu'il était reçu à l'examen : il «*ne savait plus où il était, ni ce qui arrivait*» (page 193). Puis, «*au lieu de la joie du succès, une immense peine d'enfant lui tordait le cœur, comme s'il savait d'avance qu'il venait par ce succès d'être arraché au monde innocent et chaleureux des pauvres*» (pages 193-194).

-Le désespoir de voir M. Bernard le quitter ; il se rendit compte qu'«*il devrait désormais apprendre, comprendre sans aide, devenir un homme enfin sans le secours du seul homme qui lui avait porté secours, grandir et s'élever seul enfin, au prix le plus cher.*» (page 194). Or, comme on l'a montré précédemment, Camus allait avoir d'autres professeurs dont, en particulier, Jean Grenier.

-La tension subie au lycée : En entrant en classe de seconde, il se souvint de «*l'enfant désorienté*» qu'il avait été «*quatre ans auparavant*». Lors de la distribution des prix, «*à l'appel de son nom, il se levait, la tête bourdonnante [et] tout allait trop vite après l'interminable après-midi, et [il] avait hâte alors de se retrouver à la maison et de regarder les livres qu'on lui avait donnés*» (page 277).

-L'affrontement avec le patron de la quincaillerie, après lequel il ne voulait «*pas toucher l'argent qui lui brûlait la poche*» (page 296).

Enfin, «*toute sa vie, la bonté et l'amour le firent pleurer*» (pages 187-188).

Toujours en matière de sensibilité, il faut appuyer sur le fait que, «*toute sa vie*», il eut un «*cœur angoissé*» (page 35), qu'il ressentit souvent de l'angoisse, le mot revenant fréquemment (Camus ayant eu le projet, assez comique, de le remplacer par «*anxiété*» [page 211] !) du fait de la tendance, signalée plus haut, à l'hyperbole. Cette angoisse était provoquée par :

-La rapide descente du soir, «*tous les hommes d'Afrique*» étant alors saisis d'une «*angoisse sacrée*» (page 211), tandis que, dans les «*Annexes*», on lit que, alors que «*le soir tombe sur la mer*», «*l'angoisse lui serre le cœur*» !

-L'angoisse qu'a ressentie son père après qu'il ait assisté à une exécution capitale (événement que Camus avait déjà rapporté dans «*Réflexions sur la guillotine*» en 1957). Entendant ce récit, Jacques «*ravalait une nausée d'horreur [...] Et, sa vie durant, ces images l'avaient poursuivi jusque dans ses*

nuits où de loin en loin, mais régulièrement, revenait un cauchemar privilégié, varié dans ses formes, mais dont le thème était unique : on venait le chercher, lui, Jacques, pour l'exécuter. Et longtemps, au réveil, il avait secoué sa peur et son angoisse et retrouvé avec soulagement la bonne réalité où il n'y avait strictement aucune chance qu'il fût exécuté. Jusqu'à ce que, arrivé à l'âge d'homme, l'histoire autour de lui fût devenue telle qu'une exécution rentrait au contraire parmi les événements qu'on peut alors envisager sans invraisemblance, et la réalité ne soulageait plus ses rêves, nourrie au contraire pendant des années très [précises] de la même angoisse qui avait bouleversé son père et qu'il lui avait léguée comme seul héritage évident et certain.» (pages 95-96).

-La découverte faite devant la tombe de son père : S'*«il ne pouvait pas s'inventer une piété qu'il n'avait pas»* (page 33), à la vue des deux dates, «1885-1914», il constata que «*l'homme enterré sous cette dalle, et qui avait été son père, était plus jeune que lui*» (page 34), éprouva alors «*la compassion bouleversée qu'un homme fait ressent devant l'enfant injustement assassiné*» (page 34), subit un «*vertige étrange*» (page 35), était «*aux prises avec l'angoisse et la pitié*» (page 35). Cette prise de conscience est comme un déclic ; il comprend alors que son père a eu une vie avant lui dont il ignore tout, que cet homme a souffert, aimé, qu'il a été un être de chair et de sang, qu'il a connu bien des vicissitudes. Son père se révéla à lui en son destin, prit corps comme un personnage, une figure prenant la parole sur le silence : «*Oui, il était tout cela et bien d'autres choses encore, il avait été vivant, un homme enfin, et pourtant il n'avait jamais pensé à l'homme qui dormait là comme à un être vivant, mais comme à un inconnu qui était passé autrefois sur la terre où il était né, dont sa mère lui disait qu'il lui ressemblait et qui était mort au champ d'honneur. Pourtant ce qu'il avait cherché avidement à savoir à travers les livres et les êtres, il lui semblait maintenant que ce secret avait partie liée avec ce mort, ce père cadet, avec ce qu'il avait été et ce qu'il était devenu et que lui-même avait cherché bien loin ce qui était près de lui dans le temps et dans le sang.*» (page 36). Constatant la virginité de sa mémoire, il se mit en quête, voulut savoir d'où il venait, qui il était. Remplir ces manques, c'était se rattacher à une filiation.

-L'impossibilité d'être renseigné sur son père : Ne l'ayant pas connu parce qu'il mourut alors que lui-même n'avait que quelques mois, il partit à sa «*recherche*» en comptant sur des témoignages de ses proches. Mais il se heurta à l'impossibilité de le connaître vraiment, parce que «*ni sa mère ni son oncle ne parlaient plus des parents disparus. Ni de ce père dont il cherchait les traces [...] Il ne saurait jamais d'eux qui était son père et, quand bien même, par leur seule présence, ils rouvraient en lui des sources fraîches venues d'une enfance misérable et heureuse, il n'était pas sûr que ces souvenirs si riches, si jaillissants en lui, fussent vraiment fidèles à l'enfant qu'il avait été.*» (pages 149-150). Sa mère, «*qui ne savait rien*» (page 320), qui était incapable de toute transmission, ne put guère l'informer, demeura son interlocutrice silencieuse. Aussi se plaint-il : «*À vrai dire, il n'avait pas été aidé. Une famille où l'on parlait peu, où on ne lisait ni n'écrivait, une mère malheureuse et distraite, qui l'aurait renseigné sur ce jeune et pitoyable père? Personne ne l'avait connu que sa mère qui l'avait oublié. Il en était sûr. Et il était mort inconnu sur cette terre où il était passé fugitivement comme un inconnu. C'était à lui à se renseigner sans doute, à demander.*» (page 36). En 1954, il constata que sa mère et son oncle «*continuaient de vivre de la nécessité, bien qu'ils ne fussent plus dans le besoin, mais l'habitude était prise, et aussi une méfiance à l'égard de la vie, qu'ils aimait animalement mais dont ils savaient par expérience qu'elle accouche régulièrement du malheur sans même avoir donné de signe qu'elle le portait. Et puis, tels qu'ils étaient tous deux autour de lui, silencieux et tassés sur eux-mêmes, vides de souvenirs et fidèles seulement à quelques images obscures, ils vivaient maintenant dans la proximité de la mort, c'est-à-dire toujours dans le présent. Il ne saurait jamais d'eux qui était son père et, quand bien même, par leur seule présence, ils rouvraient en lui des sources fraîches venues d'une enfance misérable et heureuse, il n'était pas sûr que ces souvenirs si riches, si jaillissants en lui, fussent vraiment fidèles à l'enfant qu'il avait été. Bien plus sûr au contraire qu'il devait en rester à deux ou à trois images privilégiées qui le réunissaient à eux, qui le fondaient à eux, qui supprimaient ce qu'il avait essayé d'être pendant tant d'années et le réduisaient enfin à l'être anonyme et aveugle qui s'était survécu pendant tant d'années à travers sa famille et qui faisait sa vraie noblesse.*» (pages 149-150).

-L'amour pour sa mère qui avait «le visage» qu'il «aimait tant» (page 66). «Cormery enfant admirait [sa mère] de tous ses yeux» [page 68]), la trouvait «très belle», mais «n'avait jamais osé le lui dire. Non pas qu'il craignît d'être rebuté ou doutât qu'un tel compliment puisse lui faire plaisir. Mais ç'eût été franchir la barrière invisible derrière laquelle toute sa vie il l'avait vue retranchée», même si «son cœur à lui s'élançait plus vers elle.» (page 71). Il souffre de cette incommunicabilité que Camus avait déjà traitée, en particulier dans sa pièce, «Le malentendu» : «Ce qu'il désirait le plus au monde, que sa mère lût tout ce qui était sa vie et sa chair, cela était impossible. Son amour, son seul amour était à jamais muet.» ("Annexes", page 337). Comme elle «dormait si légèrement qu'on pouvait croire qu'elle veillait, Jacques le croyait parfois, avait envie de l'appeler et se disait qu'elle ne l'entendrait pas de toute façon, se forçait alors à rester éveillé en même temps qu'elle, aussi légèrement, immobile sans faire aucun bruit, jusqu'à ce que le sommeil le terrasse comme il avait déjà terrassé sa mère après une dure journée de lessivage ou de ménage.» (page 255). Il était obsédé par «le mystère quotidien du discret sourire ou du silence de sa mère» (page 188). Il lui vouait une véritable adoration, l'aimait «éperdument» (page 106), «inlassablement, la gorge serrée, [il] l'observait dans l'ombre, regardant le maigre dos courbé, plein d'une angoisse obscure devant un malheur qu'il ne pouvait pas comprendre.» (page 247). Au cours du repas qui suivit sa première communion, «il éclata en sanglots», «regardant sa mère qui par-dessus la table lui faisait un petit sourire triste» (page 190). Comme l'attention qu'elle lui portait était si faible, si sporadique, on peut se demander si l'amour qu'il lui portait en retour ne cachait pas en réalité la honte, voire la culpabilité, de l'enfant gêné par la singularité de cette femme, par l'immensité de son chagrin. Il «avait souhaité de toutes ses forces d'être aimé d'elle» (page 106), se sentait «plein d'un amour désespéré pour sa mère et [pour] ce qui, dans sa mère, n'appartenait pas ou plus au monde et à la vulgarité des jours» (page 189) ; «telle qu'elle était, elle demeurait ce qu'il aimait le plus au monde, même s'il l'aimait désespérément» (page 223). Quand elle fut blessée par le mépris de la grand-mère, il voulut la consoler ; mais elle le repoussa, et il «s'était mis à pleurer d'impuissance et d'amour», Camus ayant ajouté en note : «des larmes de l'amour impuissant» (page 137). Quand elle revint «à sa tenue stricte de pauvre», il «la trouvait aussi belle, plus belle encore à cause d'un éloignement et d'une distraction accus, installée pour toujours maintenant dans la pauvreté, la solitude et la vieillesse à venir», Camus ajoutant en note : «car la vieillesse allait venir - en ce temps-là Jacques trouvait que sa mère était vieille et elle avait à peine l'âge que lui-même avait maintenant, mais la jeunesse c'est d'abord une réunion de possibilités, et lui pour qui la vie avait été généreuse...» (pages 138-139). Quand, au retour de la distribution des prix, «elle lui souriait, lui disait : "Tu as bien travaillé"», «il attendait, il ne savait quoi, et elle se tournait, dans l'attitude qui lui était familière, vers la rue [...] où les premières lampes s'allumaient, où ne circulaient plus que des promeneurs sans visage» (page 278). Il aurait voulu former avec elle ce «couple lié par un même sang et toutes les différences», ce couple dont une note des "Annexes" nous dit que Camus aurait voulu «écrire ici l'histoire» ; mais, du fait de son isolement, de son silence, de sa douleur obscure, de sa résignation, il eut toujours le sentiment d'être séparé d'elle, cherchant désespérément à établir une communication intégrale, alors qu'«il ne la rejoignait vraiment que dans le sommeil des pauvres» (page 272). Est mentionné «ce que sans le savoir il attendait de sa mère, qu'il n'obtenait pas ou peut-être n'osait pas obtenir» (pages 304-305). Il «avait toujours douté» de son intérêt pour lui jusqu'au jour où il l'entendit dire à une autre personne : «Il est intelligent» ; c'était d'autant plus important pour lui qu'elle parlait peu, qu'elle était enfermée dans son mutisme ; voyant alors «le regard de sa mère, tremblant, doux, fiévreux, posé sur lui avec une telle expression», il «recula, hésita et s'enfuit», se disant : «Elle m'aime, elle m'aime donc.» (page 106). Si, après qu'il ait capturé la poule et assisté à son égorgement, elle lui dit : «C'est bien, tu es courageux», cela ne l'empêcha pas de sentir «de nouveau le malheur s'installer dans son cœur serré» (page 255). Plus tard, il croit l'avoir trahie en l'ayant quittée pour vivre dans un autre monde une vie qu'elle ne put jamais comprendre. Pourrait s'appliquer à lui la constatation qu'il faisait à propos de l'amour physique de la grand-mère pour Ernest : «La faiblesse devant la beauté nous amollit tous plus ou moins, et délicieusement d'ailleurs, et contribue à rendre le monde supportable.» (page 131). Dans le «Feuillet V», qui figure dans les "Annexes", on lit cette énigmatique note : «Le fils qui fait respecter sa mère et frappe sur son oncle.» (page 320). À l'âge de «quarante ans», il retrouva sa mère, revit «avec une

douceur et un chagrin qui lui tordaient le cœur le visage d'agonisante de sa mère lors de l'explosion» (page 213). Enfin, il considérait qu'il n'était «rien en tout cas auprès de sa mère» (page 300).

-L'empreinte de la guerre : La lecture par l'instituteur «de longs extraits des "Croix de bois" de Dorgelès [...] lui ouvrait encore les portes de l'exotisme, mais d'un exotisme où la peur et le malheur rôdaient, bien qu'il ne fit jamais de rapprochement, sinon théorique, avec le père qu'il n'avait pas connu.» (page 165). Mais, écoutant le récit de «la mort de D.», il fut vu «le visage couvert de larmes, secoué de sanglots interminables» (page 167). Cependant, plus loin, lui est attribuée l'attitude des enfants devant les hommes mutilés par la guerre : «La surprise du premier jour passée, ils les considéraient comme ils considéraient tout ce qu'ils découvraient de neuf et qu'ils incorporaient aussitôt à l'ordre du monde. [...] La guerre faisait partie de leur univers, ils n'entendaient parler que d'elle, elle avait influé sur tant de choses autour d'eux qu'ils comprenaient sans peine qu'on pût y perdre bras ou jambe, et que même on pût la définir justement comme une époque de la vie où les jambes et les bras se perdaient. C'est pourquoi cet univers d'éclopés n'était nullement triste pour les enfants. [...] Il leur paraissait normal d'être les seuls à pouvoir courir ou à utiliser leurs deux bras» (page 260).

-La crainte que lui inspirait sa grand-mère qui lui interdisait de jouer au football parce que, ainsi, il usait ses souliers ; il le faisait quand même, et «toute son application se portait non sur l'exercice d'une vertu impossible mais sur le maquillage de la faute» (page 99). Voulant éviter ses reproches, il était «pris tout d'un coup de frayeur à la pensée de l'usure des clous à la semelle de ses souliers, qu'il examinait avec angoisse au début de l'étude, essayant d'évaluer la différence d'[sic] avec la veille et le brillant des pointes et se rassurant justement sur la difficulté qu'il trouvait à mesurer le degré de l'usure. Sauf lorsque quelque dégât irréparable, semelle ouverte, empeigne coupée ou talon tordu, ne laissait aucun doute sur l'accueil qu'il recevrait en rentrant, et il avalait sa salive le ventre serré, pendant les deux heures d'études, essayant de racheter sa faute par un travail plus soutenu où, cependant, et malgré tous ses efforts, la peur des coups mettait une distraction fatale.» page 244).

-La blessure physique : «S'étant fait une entorse au football [il] fut traversé par l'idée que les invalides du jeudi [qu'il voyait quand il allait à la 'Maison des invalides' de Kouba] se trouvaient pour toute leur vie dans l'incapacité où il était de courir et de prendre un tram en marche, et de frapper une balle. Ce qu'il y avait de miraculeux dans la mécanique humaine le frappa d'un seul coup, en même temps qu'une angoisse aveugle à l'idée qu'il pourrait lui aussi être inutile.» (page 261).

-La mission «d'aller chercher une poule dans la cour» (page 250), alors qu'il avait peur (pages 251-252). Assistant ensuite à l'égorgement de l'animal, il vit couler son sang «les jambes flageolantes, comme s'il s'agissait de son propre sang dont il se sentait vidé» (page 254) ; «il regardait, horrifié, les gestes précis du sacrificeur» (page 253).

-Le séjour en «colonie de vacances» qui lui faisait ressentir «l'énorme silence de la petite ville perdue dans les montagnes», tandis que «les notes mélancoliques du couvre-feu» faisaient «monter en lui un désespoir sans bornes», et il «criait en silence après la pauvre maison démunie de tout de son enfance» (page 164).

-La pauvreté à la limite de la misère, la promiscuité, les humiliations, qu'il connaissait dans sa famille.

-L'entrée au lycée, qui lui fit éprouver «un sentiment de solitude inquiète vers un monde inconnu où il ne savait pas comment il faudrait se conduire» (page 220). Quarante ans plus tard, il se souvint qu'il avait «le cœur serré à l'idée du monde inconnu qui l'attendait» (pages 297-298). En effet, «personne ne pouvait le conseiller» (page 220), ni M. Bernard, ni sa famille à laquelle il ne pouvait parler du lycée, tandis que, au lycée, «il ne pouvait parler de sa famille dont il sentait la singularité sans pouvoir la traduire, si même il avait triomphé de l'invisible pudeur qui lui fermait la bouche sur ce sujet» (page

221) ; s'il lui fut facile de dire que «son père était mort à la guerre» (page 221), devoir indiquer que sa mère était «domestique» (page 222) lui fit connaître «la honte et la honte d'avoir eu honte» (page 222). Puis il découvrit brutalement le décalage entre lui et ses camarades, causé par la différence de classes sociales, sentiment qui, par la suite, ne cessa de s'intensifier, car, s'il appartenait à une famille de Français d'Algérie, sa mère venait de l'île espagnole de Minorque, et non de la France métropolitaine. Tout cela le conduisit à «l'impossibilité où il était de [...] rattacher (sa situation singulière) à des valeurs ou clichés traditionnels» (page 221) propres aux bourgeois. Il adopta le silence comme seule solution de survie :

-Le fossé que l'instruction créa entre lui et les membres de sa famille. Il menait «deux vies», celle qu'il avait dans sa famille, où «il n'était jamais question du lycée, sinon lorsque la grand-mère demandait s'il avait eu de bonnes notes, et il disait oui et personne n'en parlait plus» (pages 246-247), et celle qu'il avait au lycée où «il ne pouvait parler de sa mère et de sa famille» (page 272). Au fur et à mesure qu'il avança dans ses études, il comprit que ses parents n'étaient pas seulement victimes de l'illettrisme, mais qu'ils vivaient dans un autre monde, coupés de tout ce qui n'avait pas trait à leur survie : «Ni l'image, ni la chose écrite, ni l'information parlée, ni la culture superficielle qui naît de la banale conversation ne les avaient atteints» (page 220). Camus alla jusqu'à parler de «ces vérités [qui] n'étaient pas parvenues jusqu'à eux», montrant ainsi l'etroitesse de leur champ culturel. Si l'apprentissage des codes qui régissaient ce nouveau monde dans lequel il était entré était difficile pour lui, Camus affirma qu'il lui avait été utile : «Déjà se dessinait sa nature multiforme qui devait lui faciliter tant de choses et le rendre apte à parler tous les langages, à s'adapter dans tous les milieux, et à jouer tous les rôles, sauf...» (page 225). Mais ce rôle de transfuge de classe, qu'il subissait sans pouvoir y changer quelque chose, n'était pas agréable à jouer, car, plus il se faisait aux codes du lycée, plus le fossé se creusait avec les membres de sa famille, au point que «le latin par exemple était un mot qui n'avait rigoureusement aucun sens» pour eux. Au fur et à mesure qu'il avançait dans ses études, il fit l'apprentissage de la honte de classe. Pour autant, il n'oublia pas d'où il venait, et mit un point d'honneur à s'inscrire dans la continuité de sa famille : «Il n'était pas sûr que ces souvenirs si riches, si jaillissants en lui, fussent vraiment fidèles à l'enfant qu'il avait été. Bien plus sûr au contraire qu'il devait en rester à deux ou trois images privilégiées qui le réunissaient à eux, qui le fondaient à eux, qui supprimaient ce qu'il avait essayé d'être pendant tant d'années et le réduisaient enfin à l'être anonyme et aveugle qui avait survécu pendant tant d'années à travers sa famille et qui faisait sa vraie noblesse.» (pages 149-150).

-La tragédie vécue par les Français d'Algérie : De retour à Solférino où il était allé à la recherche de son père, il admit que, «lui qui avait voulu échapper au pays sans nom», «faisait partie aussi de la tribu, [...] cheminant dans la nuit des années sur la terre de l'oubli» (page 213), et qu'il était comme les autres qui sont «angoissés devant la nuit et la mort» (page 211).

-La dureté de la société que lui montraient :

-Les travailleurs serrés dans les tramways : il «avait toujours le cœur serré en les regardant certains soirs. Il n'avait connu jusque-là que les richesses et les joies de la pauvreté. Mais la chaleur, l'ennui, la fatigue lui révélaient sa malédiction, celle du travail bête à pleurer dont la monotonie interminable parvient à rendre en même temps les jours trop longs et la vie trop courte.» (pages 291-292).

-Les autres employés de la quincaillerie, car il remarquait que «ces hommes et cette femme ne pouvaient se définir que dans les rapports avec le pouvoir» ; que, le patron présent, «ils rentraient dans leur coquille» (page 291).

-La bagarre opposant un Français et un Arabe : «La peur [...] lui séchait la gorge d'une angoisse inconnue» (page 303).

-L'«inconnu et la mort» : Cette angoisse «remplissait déjà son cœur [...] à la fin du jour avec la même vitesse que l'obscurité qui dévorait rapidement la lumière et la terre» (page 249). En effet, si «ce quartier où il avait régné toute la journée dans l'innocence et l'avidité» lui laissait une «image

doucereuse et insistante», «la fin des jours» le «rendait soudain mystérieux et inquiétant, quand ses rues commençaient à se peupler d'ombres ou quand plutôt une seule ombre anonyme, signalée par un lourd piétinement et un bruit confus de voix, surgissait parfois, inondée de gloire sanglante dans la lumière rouge d'un globe de pharmacie, et que l'enfant soudain plein d'angoisse courait vers la maison misérable pour y retrouver les siens.» (page 151), cette «seule ombre anonyme» demeurant énigmatique. Dans le cimetière de Saint-Brieuc, «il n'était plus que ce cœur angoissé, avide de vivre, révolté contre l'ordre mortel du monde [...] qui battait toujours avec la même force contre le mur qui le séparait du secret de toute vie», qui le gardait «tendu vers ce but dont il ignorait tout» (page 35). En 1954, son retour à Alger lui fait ressentir «une sorte d'angoisse heureuse», «une jubilation sourde» (page 53).

Il est nanti de belles qualités :

- Il aurait eu un «côté espagnol sobriété et sensualité énergie et nada» (page 330).
- Il était animé d'une grande curiosité. Elle avait été éveillée par les récits venus de la métropole que M. Bernard lisait à ses élèves, qui étaient, pour lui, «l'exotisme même. Il en rêvait, peuplait ses rédactions de descriptions d'un monde qu'il n'avait jamais vu, et ne cessait de questionner sa grand-mère sur une chute de neige qui avait eu lieu pendant une heure vingt ans auparavant sur la région d'Alger. Ces récits faisaient partie pour lui de la puissante poésie de l'école.» (pages 162-163). Il essayait aussi de satisfaire sa curiosité par la lecture, et il lisait «avidement» (page 247), «s'exaltant à des histoires d'honneur et de courage» (page 86) comme les "Pardaillan", revenant de ses lectures «avec ce regard qu'il posait sur» sa mère «comme sur une étrangère» (page 271). «De tout temps Jacques avait dévoré les livres qui lui tombaient sous la main et les avalait avec la même avidité qu'il mettait à vivre, à jouer ou à rêver. Mais la lecture lui permettait de s'échapper dans un univers innocent où la richesse et la pauvreté étaient également intéressantes parce que parfaitement irréelles.» (pages 265-266).
- Il «avait une excellente mémoire» (page 187).
- À «neuf ans», «il voulait obéir à M. Bernard» et, en même temps, «ne pouvait ni ne savait désobéir à sa grand-mère» (page 178).
- Ayant à se battre contre Munoz, avant «d'affronter la violence et de l'exercer», un «léger éccœurément lui serrait le cœur» (page 172). Ayant remporté le combat, il est «étourdi par la rapidité d'une victoire qu'il n'espérait pas si complète», «voulait être content, il l'était quelque part dans sa vanité et cependant [...] une morne tristesse lui serra soudain le cœur en voyant le visage déconfit de celui qu'il avait frappé. Et il connut ainsi que la guerre n'est pas bonne, puisque vaincre un homme est aussi amer que d'en être vaincu» (page 173).
- Il étudiait assidument, était «enfoncé dans le travail comme dans le même rêve qui continuait» (page 188) ; de ce fait, au lycée, il «n'était pas le dernier», était même «placé dans le peloton de tête» (page 242), «parlait d'égal à égal avec les meilleurs élèves de la classe» (page 243). Pourtant, le soir, lors de «l'étude», il «rêvait, le cœur étrangement serré, jusqu'à ce qu'il soit rappelé à l'ordre par le jeune répétiteur» (page 245).
- Il considérait que ce que «sa grand-mère appelait le travail» n'était qu'«une agitation dérisoire» (page 291) ; dans le bureau de la quincaillerie, il «avait l'impression de ne rien faire. Il ne refusait pas le travail [...] Mais le vrai travail pour lui était celui de la tonnellerie» tandis que «ce travail de bureau ne venait de nulle part et n'aboutissait à rien» (page 290).
- Lors de la confession, il eut du mal à se trouver des «pensées coupables» (pages 189).
- Lui et Pierre «ne détestaient personne, ce qui devait beaucoup les gêner dans l'âge adulte et la société où ils devaient vivre alors.» (page 264).
- Il répugnait à certains mensonges. Quand il fallut prétendre aux employeurs qu'il était plus âgé et qu'il était décidé à rester longtemps à leur service, «il lui semblait que cette sorte de mensonge s'arrêterait dans sa gorge. Certainement, il avait menti souvent chez lui, pour se préserver d'une punition, pour garder une pièce de 2 francs, et beaucoup plus souvent pour le plaisir de parler ou de se vanter. Mais si le mensonge lui paraissait vénial avec sa famille, il lui paraissait mortel avec les étrangers. Obscurément, il sentait qu'on ne ment pas sur l'essentiel avec ceux qu'on aime, pour la raison qu'on ne pourrait plus vivre avec eux alors ni les aimer.» (page 285). Devant le patron de la

quincaillerie, «il sentit ses jambes trembler à l'idée des mensonges qu'il faudrait faire devant cet homme puissant et redoutable.» (page 286). Plus loin, il est répété : «Il fallait mentir, et le mensonge ne sortait pas. Jacques resta muet et avec un tel air de détresse que le patron comprit» qu'il allait retourner au lycée (page 295). Il avoua avoir agi ainsi «parce que [ils étaient] pauvres» (page 296). Il était «toujours prêt au mensonge de plaisir et incapable de se soumettre au mensonge de nécessité» (page 296).

-Dans le chapitre 2, il s'attribue une «vie folle, courageuse, lâche, obstinée et toujours tendue vers ce but dont il ignorait tout» (page 35) ; «à vingt-neuf ans », il était «fragile, souffrant, tendu, volontaire, sensuel, rêveur, cynique et courageux» (page 36). Dans le chapitre final, il s'attribue «un appétit dévorant de la vie», une «intelligence farouche et avide, et tout au long un délire de joie coupé par les brusques coups d'arrêt que lui infligeait un monde inconnu, le laissant alors décontenancé, mais vite repris, cherchant à comprendre, à savoir, à assimiler ce monde qu'il ne connaissait pas, et l'assimilant en effet parce qu'il l'abordait avidement, sans essayer de s'y faufiler, avec bonne volonté mais sans bassesse, et sans jamais manquer finalement d'une certitude tranquille, une assurance oui, puisqu'elle assurait qu'il parviendrait à tout ce qu'il voulait et que rien, jamais, ne lui serait impossible de ce qui est de ce monde et de ce monde seulement, se préparant (et préparé aussi par la nudité de son enfance) à se trouver à sa place partout, parce qu'il ne désirait aucune place.» (page 299) ; il se dit emporté par son «audace», sa «fougue» (page 300), par un «mouvement aveugle», un «mouvement obscur», par «les plus violents et les plus terribles de ses désirs», par «ses angoisses désertiques», par «ses nostalgies fécondes», «ses brusques exigences de nudité et de sobriété», «son aspiration à n'être rien aussi», (page 301).

Son besoin de bonté et d'amour qui le porte d'abord vers sa mère et son oncle, le porte aussi vers des camarades :

-Pierre, qui était «celui qui lui ressemblait le plus» (page 228) ; mais qui était «plus mince que Jacques, plus petit aussi, presque frêle, blond autant qu'il était brun», avait un «regard bleu et droit», «s'offrait alors sans défense, un peu blessé, étonné, apparemment gauche d'allure», mais était «dans l'action d'une adresse précise et constante» (page 56-57) ; tous deux n'avaient que «de ces bouduries, qui sont le ciment de l'amitié» (page 229). Dans les "Annexes", on constate que Camus voulut «se servir alors de Pierre comme repère et lui donner un passé, un pays, une famille, une morale (?)» (page 324) ; que «tout le monde aime Pierre» (page 328) ; qu'il envisagea de faire de lui «l'artiste» (page 326), mais aussi un «avocat» d'un militant communiste terroriste (page 327).

-Georges Didier, un métropolitain fils de militaire, dont il découvrit avec étonnement le langage et les valeurs si différentes de celles qui lui ont été transmises : un catholicisme fervent, le respect de la tradition, l'amour de la patrie ; mais il était aussi «capable d'une tendresse charmante», et le fit renoncer, avec lui, «aux grossièretés» prisées par les autres enfants. Les avait rapprochés «un goût commun des classes de français et de la lecture jusqu'à une sorte d'amitié très tendre» (page 225).

Par contre, une note, page 92, indique : «Rapports avec le frère Henri : les bagarres», et, en effet, il était en conflit avec son frère aîné «de quatre ans» (page 15), dont on apprend seulement qu'il avait dû prendre des leçons de violon, qu'il «lisait sur un coin de table un roman d'aventures» (page 246), qu'il manquait de courage, refusant d'aller capturer une poule dans le poulailler, et d'assister à l'égorgement («Je ne peux pas voir ça, moi. C'est dégoûtant», avait-il dit à Jacques «avec une fureur rentrée», en «le regardant d'un air à la fois hostile et inquisiteur» [page 254]). On n'en sait pas plus, car Henri a été gommé par Albert, comme a été gommé Frédéric Rimbaud, le frère aîné d'Arthur.

Il avait quelques défauts sympathiques :

-Il était coquet. Comme, dans son enfance, ses camarades se moquaient d'un «accoutrement» qui était dû à l'esprit d'économie de sa grand-mère, il «n'avait plus que la ressource de faire bouffer ses imperméables à la ceinture pour rendre original ce qui était ridicule.» (page 98) ; pour «la distribution des prix», il «avait une chemise blanche à col danton et à manches courtes, un pantalon d'abord court puis long, mais toujours soigneusement repassé la veille par sa mère» (page 273).

-Il partageait avec ses amis du quartier les «grossièretés de la conversation», auxquelles il consentit de renoncer quand Georges Didier le lui demanda, Camus commentant (et se félicitant !) : «Déjà se

dessinait sa nature multiforme qui devait lui faciliter tant de choses et le rendre apte à parler tous les langages, à s'adapter dans tous les milieux, et à jouer tous les rôles» (page 225).

-Comme il lui fallait de l'argent pour assister à des matches de football (pages 100, 101), il avait, un jour, dissimulé «une pièce de deux francs» (page 102), et avait menti à sa grand-mère (page 103).

-On apprend que, au lycée, il était «remuant, ce qui compromettait régulièrement son inscription au tableau d'honneur» (page 242), et il est répété, page 257, qu'il était «trop remuant» ; lors des discours de la distribution des prix, «il trépignait, cherchait Pierre et les autres camarades du regard, les alertait de signes discrets et commençait avec eux une longue conversation de grimaces.» (page 276) ; dans le bureau de la quincaillerie, il «bouillait littéralement sur sa chaise» (page 291).

-S'il était bon élève, «sa conduite, et son étourderie, son désir de paraître» le poussaient «à mille sottises» (page 156).

Ce «désir de paraître», sa propension à faire «l'imbécile pour le plaisir de paraître» car il était «trop vaniteux» (page 257), révélaient un grave défaut. En effet, si, lorsque il osait aller, «toujours le soir», «chercher une poule dans la cour», ce que n'osait pas faire son frère aîné, il se gonflait «d'un juste orgueil» (page 252), il était le plus souvent animé d'«un dur et mauvais orgueil» (page 222), qu'il avouait (page 42), qui allait lui attirer «des inimitiés» (page 328), que Camus reconnut dans sa préface à la réédition de «L'envers et l'endroit» en 1958. Ainsi :

-Il tenait à se montrer un meilleur enfant que son frère aîné, étant de ce fait celui auquel on demandait d'accomplir différentes tâches, comme mettre la table [pages 270-271]), aller capturer une poule et assister à son égorgement (pages 249-255). À ces occasions, il avait «le cœur serré de peur dès qu'éclatait le brouhaha d'ailes et de pattes» [page 251], il répondait au voisin «d'une voix blanche» (page 252), était «malade de dégoût et de peur» (page 252) ; mais, comme la grand-mère l'avait décrété «plus courageux» que son frère aîné, disant à celui-ci : «Il est plus petit que toi, mais il te fait honte» (page 252), s'il «ne se sentait nullement plus courageux [...] du moment qu'on le déclarait, il ne pouvait reculer», et il lui «fallait pourtant se décider» même s'il était rempli «d'une angoisse qui lui serrait le ventre» (pages 250-251). C'était «par orgueil ou vanité [différence?]» qu'«il cherchait à vaincre l'angoisse qu'il ressentait lorsque sa grand-mère en certaines circonstances lui commandait d'aller chercher une poule dans la cour» (page 250). Mais, ayant surmonté cette angoisse, il «surgissait enfin dans la salle à manger en vainqueur [...] le visage blanc de peur» (page 252). «Son frère mangeait son dessert sans le regarder, sinon pour lui adresser une grimace de mépris qui augmentait encore la satisfaction de Jacques» (pages 252-253). Mais «il se referma sur l'angoisse, sur cette peur panique qui l'avait pris devant la nuit et l'épouvantable mort, trouvant dans l'orgueil, et dans l'orgueil seulement, une volonté de courage qui finit par lui servir de courage.» (page 254).

-Comme, au jeu de «la canette vinga» (page 55), il «réussissait des parades impossibles», «il se croyait le meilleur et fanfaronnait souvent» (page 57).

-Si lui et son frère ne recevaient de «l'argent de poche» que d'un mystérieux «oncle commerçant», ils préféraient «rester sans argent et sans les plaisirs qu'il procure plutôt que de se sentir humiliés» (page 100).

-Allant à la chasse avec son oncle et ses «camarades», il «ne se laissait pas distancer par ses vigoureux compagnons», même s'il lui fallait «doubler les pas pour se tenir à la hauteur du groupe», et si «l'air coupant du matin lui brûlait les poumons» (page 124). Chargé de porter «le carnier» (page 125 - sac où est placé le gibier, gibecière), il goûta «une ivresse dont il gardait encore le regret émerveillé au cœur» (page 125), recevant toutefois le gibier tué «avec un mélange d'excitation et d'horreur» (page 125).

-À la tonnellerie, il décida d'essayer «l'outil à affûter les fonds [...] et il jouissait alors de l'adresse de ses mains dont tous les ouvriers lui faisaient compliment» (page 142) ; mais il s'écrasa le majeur de la main droite [...] d'où le sang ruisselait», et «le cœur lui manqua d'un coup et il s'évanouit» (page 143).

-À l'école, sous les coup de la règle rouge appliqués sur les fesses, il fut de ceux qui les subissaient «sans mot dire» (page 169).

-Quand il remporta la victoire contre Munoz, sa vanité lui fit «prendre un air faraud et crâner» (page 173).

-Au moment où il fallut prendre la décision de se préparer à l'examen permettant l'obtention d'une bourse, il se rendit amèrement compte de l'écart qui existait entre lui et les autres enfants dont les parents avaient accepté spontanément la proposition ; il ressentit alors la honte d'être «*plus pauvre encore que ses amis*» ; et la réponse qu'il donne par deux fois («*je ne sais pas*») montre qu'il lui est impossible de dire la vérité devant ses camarades, car ç'aurait été avouer son infériorité, alors même qu'il avait toujours eu l'impression d'être leur égal à tout point de vue (page 179).

-Quand il recevait les leçons particulières données par M. Bernard, il «*rentrait le soir à la fois fatigué et excité et se mettait encore à ses devoirs.*» (page 181). Or s'y ajoutait le catéchisme, et la grand-mère «*le chargeait de travaux domestiques et de courses*» (page 186) ; aussi il lui arrivait de souhaiter échouer à l'examen des bourses, «*trouvant déjà trop lourd pour sa jeune fierté le poids de ces sacrifices dont on lui parlait constamment*» (page 186).

-Au moment où il était question de la première communion, il aurait voulu ne pas la faire pour «*échapper à la corvée des visites et à l'humiliation insupportable pour lui de recevoir de l'argent*» (page 184).

-Au lycée, si on lui avait donné «*les gracieux surnoms de "Rase-mottes" et de "Bas du cul", [...] il n'en avait cure.*» (page 244). Ce qui est alors appelé une «*invincible pudeur*» l'empêchait de parler de sa famille (page 221).

-Lors de la distribution des prix, il était gêné de voir que «*sa grand-mère était la seule à porter le foulard noir des veilles Espagnoles. Cette fausse honte, à vrai dire, ne le quitta jamais [...] Lorsque sa grand-mère s'adressait à ses voisins [...] il se sentait vilainement rougir*» (page 275). S'il se livra à des «*gamineries*» avec ses camarades, «*dès que le nom de sa classe était prononcé, il [les] cessait et devenait grave. À l'appel de son nom, il se levait, la tête bourdonnante.*»

-Quand il rapporta à la maison «*sa première paie*», il fut fier «*d'avoir diminué un peu la misère de cette maison*», et se sentit être devenu «*un homme*» (page 297).

-«*Toute sa vie, [...] jamais le mal ou la persécution [...] le firent pleurer, [ils] renforçaient son cœur et sa décision au contraire*» (pages 187-188).

-Surtout, il en était venu à penser qu'«*il s'était édifié seul*» (page 35) ; qu'il avait «*dû s'élever seul, sans père, n'ayant jamais connu ces moments où le père appelle le fils dont il a attendu qu'il ait l'âge d'écouter, pour lui dire le secret de la famille, ou une ancienne peine, ou l'expérience de sa vie, [...] et lui avait eu seize ans puis vingt ans et personne ne lui avait parlé et il lui avait fallu apprendre seul, grandir seul, en force, en puissance, trouver seul sa morale et sa vérité, à naître enfin comme homme pour ensuite naître encore d'une naissance plus dure, celle qui consiste à naître aux autres, aux femmes [...] Il avait couru le monde, édifié, créé, brûlé les êtres, ses jours avaient été remplis à craquer. [Il] avait grandi, édifié, sans aide et sans secours, dans la pauvreté, sur un rivage heureux et sous la lumière des premiers matins du monde, pour aborder ensuite, seul, sans mémoire et sans foi, le monde des hommes de son temps et son affreuse et exaltante histoire.*» (pages 213-215). Il est encore prétendu, page 300, qu'il avait vécu «*sans père, sans tradition transmise*», ce qui vient contredire tout ce qu'on a appris précédemment. En réalité :

-Il avait été bel et bien élevé par sa grand-mère, sans laquelle d'ailleurs Catherine et ses enfants seraient allés à la catastrophe. Elle lui avait imposé son autorité, lui assénant des coups de «*la cravache grossière, dite nerf de bœuf [...] qui le brûlaient à hurler*» (pages 66, 100), qui le faisaient pleurer (page 100) ; longtemps, il accepta «*patiemment d'être battu par [elle] comme si cela faisait partie des obligations inévitables d'une vie d'enfant*» jusqu'à ce que, ayant pris de l'assurance, il se soit rebellé, «*lui arrachant le nerf de bœuf des mains, soudainement fou de violence et de rage et si décidé à frapper cette tête blanche dont les yeux clairs et froids le mettaient hors de lui*» (page 298). Mais elle lui avait aussi donné des conseils, lui avait transmis les «*traditions familiales*» dont il est bien fait mention (page 130), avait accepté qu'il aille au lycée, avait marqué sa satisfaction aux succès qu'il avait obtenus.

-Il avait bénéficié de la présence protectrice, de l'affection profonde, de ce père de substitution que fut son oncle Ernest qui accompagna le développement de son corps. «*Tous les jeudis*», il l'accueillait à la tonnellerie où il allait «*avec la même allégresse qu'il mettait d'autres fois à rejoindre ses camarades de rue*» (page 139) ; il lui apportait son «*casse-croûte*» (page 140, et était heureux quand il «*lui proposait de l'aider*» (page 141). Il était encore plus heureux quand il l'emménait à la chasse

avec ses camarades, occasions où il apprit «que la compagnie des hommes était bonne et pouvait nourrir le cœur» (page 122) ; où il se disait qu'«il les aimait» ; où il «glissait sa petite main dans la main dure et calleuse de son oncle, qui la serrait très fort» (page 128).

-Un autre père de substitution avait été M. Bernard (ce qui pourrait expliquer ces mots : «trouvant un père pendant un an, et juste au moment où il le fallait» [page 300]) ; il aimait être «collé contre la tiédeur chaleureuse de ce corps solide» (page 193) ; quand l'instituteur le laissa dans sa famille, il «restait seul, perdu au milieu de ces femmes», et «une immense peine d'enfant lui tordait le cœur, comme s'il savait d'avance qu'il venait par ce succès [obtenu, grâce à son instituteur, à l'examen permettant de bénéficier d'une bourse] d'être arraché au monde innocent et chaleureux des pauvres» (pages 193-194). Il lui était reconnaissant d'avoir pris «la responsabilité de le déraciner pour qu'il aille vers de plus grandes découvertes encore» (page 177). Il ne cessa, même après l'avoir quitté, de sentir son regard tutélaire.

-Il était allé au catéchisme où on lui avait parlé de Dieu, alors que, «pendant toute son enfance», il n'avait jamais entendu prononcer le mot, et «ne s'en inquiétait pas. La vie, mystérieuse et éclatante, suffisait à le remplir tout entier.» (page 183). Plus loin, pourtant, il est indiqué qu'il en «avait entendu parler hors de chez lui» comme du «dispensateur souverain des biens et des maux, sur qui on ne pouvait influer mais qui pouvait tout, au contraire sur la destinée des hommes.» (page 226).

-Si l'entrée au lycée lui fit vivre la difficile situation de transfuge de classe, il apprit à circuler entre le milieu dont il était issu et le milieu dans lequel il voulait s'intégrer, dont il maîtrisa rapidement les codes afin de s'y trouver à l'aise. Il devint ainsi un observateur privilégié des deux milieux, n'hésitant pas à les comparer avec un parti pris assumé pour celui dont il était issu. Et il fut instruit par des professeurs auprès desquels il remporta des «succès scolaires».

-Il avait eu ce maître à penser qu'est censé être M. Malan qui, «dans un temps où les hommes supérieurs sont si banals, était le seul être qui eût une pensée personnelle, dans la mesure où il est possible d'en avoir une, et dans tous les cas, sous des apparences faussement conciliantes, une telle liberté de jugement qu'elle coïncidait avec l'originalité la plus irréductible» (page 40) ; il lui exprime sa reconnaissance : «Vous m'avez ouvert sans y paraître les portes de tout ce que j'aime en ce monde [...] Aux plus doués il faut un initiateur. Celui que la vie un jour met sur votre chemin, celui-là doit être pour toujours aimé et respecté, même s'il n'est pas responsable. C'est là ma foi !» (page 43) ; il lui dit qu'il est un de ces «êtres qui justifient le monde, qui aident à vivre par leur seule présence», tandis que Malan rétorque : «Oui, et ils meurent.» (page 46). Dans la brève discussion qui suit, qui porte sur la vie et la mort, le vieil homme constate : «Vous aimez la vie. Il le faut bien, vous ne croyez qu'à elle.» (page 45), et le qualifie d'«homme d'action» (page 41), d'homme «généreux», ce qu'il accepte non sans exagérer sur les preuves qu'il pourrait en donner (page 44). Avec lui, il est «incapable d'orgueil» (page 42) parce qu'il l'«aime» (page 43). Malan lui déclare aimer la vie, «avec avidité» ; mais ajoute : «En même temps, elle me paraît affreuse, inaccessible aussi. Voilà pourquoi je crois, par scepticisme.» (page 46).

Ce n'est donc pas seul que Jacques s'est «fabriqué quelque chose qui ressemblait à une conduite (suffisant à ce moment pour les circonstances qui s'offraient à lui, insuffisantes plus tard devant le cancer du monde) et pour se créer sa propre tradition.» (page 300). Et, s'il l'avait fait, une note importante qu'on trouve page 47 révèle son désarroi : «Jacques / J'ai essayé de trouver moi-même, dès le début, tout enfant, ce qui était bien et ce qui était mal - puisque personne autour de moi ne pouvait me le dire. Et puis je reconnaissais maintenant que tout m'abandonne, que j'ai besoin que quelqu'un me montre la voie et me donne blâme et louange, non selon le pouvoir mais selon l'autorité, j'ai besoin de mon père / Je croyais le savoir, me tenir en main, je ne [sais?] pas encore».

-Le chapitre final offre une déclaration orgueilleusement exaltée car Jacques proclame ressentir «un délire de joie coupé par les brusques coups d'arrêt que lui infligeait un monde inconnu, le laissant alors décontenancé, mais vite repris, cherchant à comprendre, à savoir, à assimiler ce monde qu'il ne connaissait pas, et l'assimilant en effet parce qu'il l'abordait avidement, sans essayer de s'y faufiler, avec bonne volonté mais sans bassesse, et sans jamais manquer finalement d'une certitude tranquille, une assurance oui, puisqu'elle assurait qu'il parviendrait à tout ce qu'il voulait et que rien,

jamais, ne lui serait impossible de ce qui est de ce monde et de ce monde seulement, se préparant (et préparé aussi par la nudité de son enfance) à se trouver à sa place partout, parce qu'il ne désirait aucune place, mais seulement la joie, les êtres libres, la force et tout ce que la vie a de bon, de mystérieux et qui ne s'achète ni ne s'achètera jamais.» (page 299) !

-Dans les "Annexes", on lit :

-Du fait de «son orgueil», Jacques «ne marchandait jamais» (page 363).

-Il raconte : «*Enfants sans Dieu ni père, les maîtres qu'on nous proposait nous faisaient horreur. Nous vivions sans légitimité. - Orgueil.*» (page 366).

-Il se plaint : «*Personne ne peut imaginer le mal dont j'ai souffert... On honore les hommes qui ont fait de grandes choses. Mais on devrait faire plus encore pour certains qui, malgré ce qu'ils étaient, ont su se retenir de commettre les plus grands forfaits. Oui, honorez-moi.*» (page 330).

Et est alors atteint le comble de cet orgueil délirant : «*Il avait été le roi de la vie, couronné de dons éclatants, de désirs, de force, de joie*» (page 320) - «*J'étais tsar. Je régnais sur tout et sur tous, à ma disposition.*» (page 329).

Cet être qui est présenté comme nanti de tant de belles qualités, de tant de vertus, de tant de talents, est pourtant défini comme un «*homme monstrueux et [banal]*» (page 215) ; dans une première note (page 29), Camus indiqua : «*Dès le début, il faudrait marquer plus le monstre chez Jacques*» (page 29) ; dans une deuxième note (page 149), alors qu'il parlait de ses parents, il écrivit : «*mais au fait ce sont des monstres? (non c'était lui le m.)*» ; dans une troisième note (page 219), il prévoyait «*une présentation de l'adulte monstre*». Dans les "Annexes", on lit : «*Je vais raconter l'histoire d'un monstre*» (page 344) - «*lui tranquillement monstrueux*» (page 352). Voilà qui suscite la curiosité du lecteur qui peut se demander si Camus, influencé par Dostoïevski, n'eut pas le projet de faire de son personnage un nouveau Stavroguine, le héros des "Possédés", un être sans morale et rongé par la passion de vivre, bien que son hypersensibilité, son avidité à multiplier les expériences n'apparaissent pas comme l'effet d'un désespoir sourd. Le lecteur peut aussi se poser ces questions :

-Cette monstruosité serait-elle due à son abandon de sa mère?

-Au lycée, ayant eu honte d'avoir dû écrire qu'elle était «*domestique*», il fit la découverte du «*mauvais cœur qui était le sien*», même s'«*il [lui] eût fallu un cœur d'une pureté héroïque exceptionnelle pour ne pas [en] souffrir*» (page 222).

-À Malan, il reconnaissait : «*Il y a en moi un vide affreux, une indifférence qui me fait mal.*» (page 47) - «*J'ai honte de mon indifférence*» (page 44).

-En 1954, alors qu'il est de retour auprès de sa mère et d'Ernest, «*lui aussi étant devant elle muet et infirme à sa manière*» (page 94), il «*se retrouvait entre eux comme autrefois, ne pouvant rien leur dire et ne cessant jamais de les chérir, eux, au moins, et les aimant encore plus de lui permettre d'aimer alors qu'il avait tant failli à aimer tant de créatures qui méritaient de l'être.*» (pages 144-145).

-Dans les "Annexes" :

-À sa mère, «*qui avait été l'esclave soumise des jours et de la vie, qui ne savait rien, n'avait rien désiré ni osé désirer et qui pourtant avait gardé intacte une vérité qu'il avait perdue et qui seule justifiait qu'on vive*», lui, qui «*avait été le roi de la vie, couronné de dons éclatants, de désirs, de force, de joie*», venait «*demander pardon*» (page 320). Il reprenait : «*Ô mère, ô tendre, [...] plus grande que mon temps, plus grande que l'histoire qui te soumettait à elle, plus vraie que tout ce que j'ai aimé en ce monde, ô mère pardonne à ton fils d'avoir fui la nuit de ta vérité.*» (page 320). On découvre ce dialogue : «*Non, je ne suis pas un bon fils, un bon fils est celui qui reste. Moi j'ai couru le monde, je l'ai trompée avec les vanités, la gloire, cent femmes. - Mais tu n'aimais qu'elle? - Ah ! Je n'ai aimé qu'elle !*» (page 362). Il fait une «*confession à la mère pour finir*» : «*Tu ne me comprends pas, et pourtant tu es la seule qui puisse me pardonner. [...] Toi seule peux le faire, mais tu ne me comprends pas et ne peux me lire. Aussi je te parle, je t'écris, à toi, à toi seule, et, quand ce sera fini, je demanderai pardon sans autre explication et tu me souriras...*» (page 363).

-Les autres donnent de Jacques ce «*portrait contradictoire*» : «*Cultivé, sportif, débauché, solitaire et le meilleur des amis, méchant, d'une loyauté sans faille, etc., etc. / "Il n'aime personne",*

“pas de cœur plus généreux”, “froid et distant”, “chaleureux et enflammé”, tous le trouvent énergique sauf lui, toujours couché.» (page 329). Aussi décide-t-il : «J’en ai assez de vivre, d’agir, de sentir pour donner tort à celui-ci et raison à celui-là. J’en ai assez de vivre selon l’image que d’autres me donnent de moi. Je décide l’autonomie, je réclame l’indépendance dans l’interdépendance.» (page 326).

On peut considérer que Camus, qui avait quitté sa mère, les siens, son pays de lumière, pour connaître en France la promotion sociale, la fortune et la gloire, et qui en concevait peut-être quelques remords, reprit, dans *“Le premier homme”*, le thème du fils prodigue, qu’il avait déjà traité dans sa pièce, *“Le malentendu”*.

-Cette monstruosité pourrait être l’engagement politique puis son abandon ; en effet, dans les *“Annexes”*, Jacques se voit comme un «monstre» parce qu’il a voulu «vivre avec la vérité - “en sachant”», ce qui l’a «séparé des autres hommes», l’a empêché de «partager leur illusion» (pages 329-330) ; il se reproche de s’être «jeté dans toutes les folies de notre histoire», «parlant sans cesse» (page 352) ; puis il reconnaît que, après s’être «jusque-là senti solidaire de toutes les victimes», «il est aussi solidaire des bourreaux.» (page 353).

-Cette monstruosité ne serait-elle pas plutôt due à la conduite libertine que Jacques allait avoir, à la façon de cet «homme à femmes» que fut Camus?

On voit se dessiner, chez Jacques adolescent, l’éveil de son attirance sexuelle vers les femmes. S’il remarque qu’une «jeune institutrice» est «de physique assez ingrat» (page 267), par ailleurs :

-Il pouvait «défaillir presque lorsque la main d’une femme dans l’encombrement des tramways touchait un peu longuement la sienne» (page 304).

-Dans le «quartier si près et si loin» de celui où il habitait, se trouvait le «pensionnat Sainte-Odile, pensionnat religieux où l’on n’accueillait que des filles» qui auraient fait connaître, à Jacques et Pierre, «leurs émotions les plus profondes», Camus indiquant entre parenthèses : «*dont il n'est pas temps encore de parler, dont il sera parlé, etc.*» (page 267), ce qui nous permet de supposer qu’il s’agit de leurs premières aventures amoureuses.

-S’isolant «dans les cabinets à la turque» de la quincaillerie, Jacques «révait. Quelque chose s’agitait en lui d’obscur, d’aveugle, au niveau du sang et de l’espèce [ce qui veut dire?]. Il revoyait parfois les jambes de Mme Raslin le jour où, ayant fait tomber une boîte d’épingles en face d’elle, il s’était mis à genoux pour les ramasser et, levant la tête, avait vu les genoux ouverts sous la jupe et les cuisses dans des dessous de dentelle. Il n’avait jamais vu jusque-là ce qu’une femme portait sous ses jupes, et cette brusque vision lui sécha la bouche et l’emplit d’un tremblement presque fou. Un mystère se révélait à lui que, malgré ses incessantes expériences, il ne devait jamais éprouver.» (page 291).

-Alors qu’il était en classe de seconde, il «avait goûté pour la première fois, défaillant, à la bouche d’une jeune fille» (page 298).

-Plus loin est signalé «son jeune sang grondant» (page 299).

-Il est annoncé : «Jacques devait plus tard se sentir irrésistiblement attiré par les femmes étrangères» (pages 227-228)

-À l’âge de «quarante ans», il vit avec regret «une jeune femme assez élégante» quitter le train allant vers Saint-Brieuc (pages 29-30) où Malan (en fait, ce grand amoureux qu’était Camus !) raille gentiment le séducteur : «*Dur métier que de plaire !*» (page 42). Il lui prétend : «*J'aime ou je vénère peu d'êtres. [...] j'ai honte de mon indifférence*» (page 44), et le chapitre 3 se termine sur ces mots : «*Il y a en moi un vide affreux, une indifférence qui me fait mal...*» (page 47). Mais, à la fin du livre, il évoque une «femme qu’il avait aimée» «à cause de sa beauté et de sa folie de vivre, généreuse et désespérée» ; qui refusait l’idée «que le temps puisse passer» et «le monde tel qu’il était» ; avec laquelle «le désir était royal» ; qui poussait ce «grand cri muet au moment de la jouissance» (page 305) ; qui est «intelligente et supérieure» (page 305) ; qui était «retournée pour un bref séjour dans le pays étranger où elle était née» (pages 305-306), indice qui permet de supposer qu’il s’agit de Maria Casarès qui est née le 21 novembre 1922 à La Corogne, en Galice (Espagne), et avec laquelle Camus eut une longue liaison passionnée.

-Enfin, dans les "Annexes", on découvre de troublantes confidences que fait Camus sur sa propre conduite avec les femmes : «*J'ai appris que je n'avais pas assez de cœur pour aimer vraiment et j'ai cru mourir de mépris pour moi-même. Puis j'ai admis que les autres non plus n'aimaient pas vraiment et qu'il fallait seulement accepter d'être comme à peu près tout le monde. / Puis j'ai décidé que non et que je devais me reprocher à moi seul de n'être pas assez grand et désespérer à mon aise en attendant que l'occasion me soit donnée de le devenir. / Autrement dit, j'attends le moment d'être tzar et de n'en pas jouir.*» (page 329) - «*Amours : il aurait voulu qu'elles fussent toutes vierges de passé et d'hommes. Et le seul être qu'il ait rencontré et qui le fut en effet [son épouse, Francine Faure?], il lui avait voué sa vie mais n'avait jamais pu être lui-même fidèle. Il voulait donc que les femmes fussent ce qu'il n'était pas lui-même. Et ce qu'il était le renvoyait aux femmes qui lui ressemblaient et qu'il aimait et prenait alors avec rage et fureur.*» (page 359) - «*Il va voir Grenier : "Les hommes comme moi, je l'ai reconnu, doivent obéir. Il leur faut une règle impérieuse, etc.. La religion, l'amour, etc. : impossible pour moi.*» (page 361).

-Puis on apprend quelle conduite il aurait prêtée à Jacques : «*J. peut se laisser aller aux femmes - mais si elles lui prennent tout son temps...*» (page 326) - «*J. a quatre femmes à la fois et mène donc une vie vide.*» (page 331) - «*J. : La vie bondissante, renouvelée, la multiplicité des êtres et des expériences, le pouvoir de renouvellement et de [pulsion] (Lope)*» (page 332) - «*Il est l'homme de la démesure : femmes, etc. Donc [l'hyper] est puni en lui. Ensuite, il sait.*» (page 362) - «*Il avait aimé sa mère et son enfant, tout ce qui ne dépendait pas de lui de choisir. Et finalement, lui qui avait tout contesté, tout remis en cause, il n'avait jamais aimé que la nécessité. Les êtres que le destin lui avait imposés, le monde tel qu'il lui apparaissait, tout ce que dans la vie il n'avait pas pu éviter, la maladie, la vocation, la gloire ou la pauvreté, son étoile enfin. Pour le reste, pour tout ce qu'il avait dû choisir, il s'était efforcé d'aimer ce qui n'est pas la même chose. Il avait sans doute connu l'émerveillement, la passion et même les instants de tendresse. Mais chaque instant l'avait relancé vers d'autres instants, chaque être vers d'autres êtres, il n'avait rien aimé pour finir de ce qu'il avait choisi, sinon ce qui peu à peu s'était imposé à lui à travers les circonstances, avait duré par hasard autant que par volonté, et finalement était devenu nécessité : Jessica. L'amour véritable n'est pas un choix ni une liberté. Le cœur, le cœur surtout n'est pas libre. Il est l'inévitable et la reconnaissance de l'inévitable. Et lui, vraiment, n'avait jamais aimé de tout son cœur que l'inévitable. Maintenant il ne lui restait plus qu'à aimer sa propre mort.*» (page 354) Et cette Jessica est encore évoquée ainsi : «*J. avec Jessica, le bonheur immédiat. C'est pourquoi il met du temps à l'aimer vraiment - son corps la cache.*» (page 338) - «*Cette après-midi, sur la route de Grasse à Cannes, où dans une exaltation incroyable il découvre soudain, et après des années de liaison, qu'il aime Jessica, qu'il aime enfin, et le reste du monde devient comme une ombre à côté d'elle.*» (page 343) - «*Il illumination sur la route de Cannes à Grasse... Et il savait que, même s'il devait revenir à cette sécheresse où il avait toujours vécu, il voudrait sa vie, son cœur, la gratitude de tout son être qui lui avait permis une fois, une seule fois peut-être, mais une fois, d'accéder...*» (page 360). Jessica représenterait Mette Ivers, dite Mi, jeune Danoise de vingt-cinq ans, mannequin chez le couturier Jacques Fath, que Camus avait rencontrée, en février 1957, au "Café de Flore", et qui devint une de ses maîtresses, sans d'ailleurs comprendre pourquoi elle l'intéressait, alors que lui, qui était hanté par la crainte de la déchéance, pensa trouver la rédemption finale par cet amour total, renaître avec elle, s'apprêtait même à vivre avec elle.

* * *

Il faut admettre que, avec son portrait de Jacques, qui est doté de toutes les qualités physiques, morales et intellectuelles, avec seulement quelques défauts sympathiques, Camus, qui avait ainsi étudié sa propre personnalité, s'est complu dans le narcissisme, dans l'autosatisfaction, a laissé s'épanouir un immense orgueil délirant.

L'intérêt philosophique

“Le premier homme” étant un roman autobiographique, la transformation du réel en fiction lui confère une dimension de réflexion (soulignée dans le cas de «l'affaire Munoz» qui donne lieu à une «*leçon de philosophie pratique*» [page 174]) que l'écriture autobiographique aurait difficilement pu assumer. Cette réflexion se manifeste par des maximes qui sont avant tout morales, et se concentre sur certains thèmes. Mais, avant de citer ces maximes et d'étudier ces thèmes de réflexion, il faut s'intéresser au titre, a priori énigmatique, que Camus a choisi.

* * *

On peut trouver au titre, par lequel Camus voulut souligner la dimension symbolique du roman, plusieurs significations :

Si Camus considérait que la lumière de l'Algérie est celle «des premiers matins du monde» (page 215), que le pays est un jardin d'Éden, il y voyait aussi «la terre de l'oubli où chacun était le premier homme» (page 213).

Ce fut le cas d'abord pour Henri Cormery, homme des origines qui a permis la naissance et l'existence de Jacques.

Mais la seconde partie du roman s'intitule “Le fils ou le premier homme”. Il s'agit bien alors de Jacques (on lit, dans les “Annexes” : «Il apprend qu'il est le premier homme.» [pages 311, 350]), l'orphelin qui doit grandir sans père, et se forger ses propres repères ; qui serait le premier homme dans la mesure où il renoue avec les vertus attribuées à celui qu'il recherche ; dans la mesure aussi où il a dû évoluer malgré l'absence de son père, et malgré la dualité culturelle de son éducation.

On peut en conclure que le roman est construit autour de la tension entre le premier homme qu'est le père, et le premier homme qu'est le fils, autour de cette ambiguïté.

Restent énigmatiques ces phrases qu'on trouve dans les “Annexes” : «Ce que deviennent les valeurs françaises dans une conscience algérienne, celle du premier homme.» (page 359) - «Dans l'histoire la plus vieille du monde nous sommes les premiers hommes - non pas ceux du déclin comme on le crie dans [un mot illisible] journaux mais ceux d'une aurore indécise et différente.» (pages 365-366).

Cependant, on peut avancer que, finalement, «le premier homme» est tout être humain qui doit apprendre à vivre, à se mettre au monde tout au long de sa vie, en sachant qu'il restera toujours «obscur à soi-même» (page 299), qu'il sentira «cette nuit en lui» (page 303), ce qui est notre lot à tous. Alors que, dans “La chute” (1956), Clamence, prédicateur pour les temps modernes, prenait le prétexte de sa chute pour annoncer celle de l'humanité entière, dans “Le premier homme”, Camus manifesta une ouverture du cœur, qui puisait ses sources à la tendresse du milieu familial.

* * *

Le livre est parsemé de maximes où Camus exprima nettement sa pensée en lui donnant, sous une forme plus ou moins lapidaire, une valeur générale, sinon universelle :

-Il affirma «la noblesse du métier d'écrivain [qui] est dans la résistance à l'oppression, donc au consentement à la solitude.» (page 366).

-Il loua la curiosité intellectuelle : «La faim de la découverte est une faim plus essentielle encore à l'enfant qu'à l'homme» (page 164).

-S'intéressant au fonctionnement de la société :

-Il dénonça «le travail [qui] pour faire vivre, conduit à la mort.» (page 279).

-Il réfléchit sur la pauvreté : «La pauvreté ne se choisit pas, mais elle peut se garder.» (page 78) - «La prodigalité est toujours plus facile dans le dénuement. Rares sont ceux qui continuent d'être prodigues après en avoir acquis les moyens. Ceux-là sont les rois de la vie, qu'il faut saluer bas.» (page 133).

-En matière de morale :

-Il proposa un certain pragmatisme : «Apprendre la justice et la morale, c'est juger du bien et du mal d'une passion d'après ses effets.» (page 326).

-Il osa un certain relativisme : «*On honore les hommes qui ont fait de grandes choses. Mais on devrait faire plus encore pour certains qui, malgré ce qu'ils étaient, ont su se retenir de commettre les plus grands forfaits.*» (page 330).

-Il fustigea «*la faiblesse devant la beauté [qui] nous amollit tous plus ou moins, et délicieusement d'ailleurs, et contribue à rendre le monde supportable.*» (page 131).

-Il critiqua la malveillance, cette «*règle constante du cœur humain [qui] veut que la punition des uns est ressentie comme une jouissance par les autres*» ; dans une note, il indiqua une autre formulation : «*ou ce qui punit les uns fait jouir les autres*» (page 168).

-Il stigmatisa l'égocentrisme : «*Celui qui veut être meilleur se préfère, celui qui veut jouir se préfère. Seul celui-là renonce à ce qu'il est, à son moi, qui accepte ce qui vient avec les conséquences. Celui-là est alors en prise directe.*» (page 343).

-Il signala l'hypocrisie par laquelle «*les hommes font semblant de respecter le droit et ne s'inclinent jamais que devant la force*» (page 235).

-Il prôna la fraternité : en allant à la chasse avec son oncle et ses camarades, Jacques apprit «*que la compagnie des hommes était bonne et pouvait nourrir le cœur*» (page 122).

-Il célébra l'amour : «*Ceux qui [suscitent] l'amour, même déchus, sont les rois et les justificateurs du monde.*» (page 334) - «*L'amour véritable n'est pas un choix ni une liberté. Le cœur, le cœur surtout n'est pas libre. Il est l'inévitable et la reconnaissance de l'inévitable.*» (page 354).

-Il entrevit des moyens d'échapper à la déréliction : «*Ce qui sauve de nos pires douleurs, c'est ce sentiment d'être abandonné et seul, mais pas assez seul cependant pour que "les autres" ne nous "considèrent" pas dans notre malheur. C'est dans ce sens que nos minutes de bonheur sont parfois celles où le sentiment de notre abandon nous gonfle et nous soulève dans une tristesse sans fin. Dans ce sens aussi que le bonheur souvent n'est que le sentiment apitoyé de notre malheur. / Frappant chez les pauvres - Dieu a mis la complaisance à côté du désespoir comme le remède à côté du mal.*» (page 318) - «*Il faudrait vivre en spectateur de sa propre vie. Pour y ajouter le rêve qui l'achèverait. Mais on vit, et les autres rêvent votre vie.*» (page 353).

-Il condamna la guerre qui «*n'est pas bonne, puisque vaincre un homme est aussi amer que d'en être vaincu*» (page 173).

-Il fit l'éloge de la révolte : «*Une fierté presque méchante vient aux hommes lorsqu'ils commencent de se sentir libres et soumis à rien.*» (page 294).

-En matière de politique, il mit en doute la pertinence de l'engagement : «*On ne peut vivre avec la vérité - "en sachant" -, celui qui le fait se sépare des autres hommes, il ne peut plus rien partager de leur illusion. Il est un monstre.*» (pages 329-330).

-Le philosophe rejeta l'accusation de «*scepticisme*» en demandant : «*Depuis quand l'honnête homme qui refuse de croire le menteur est-il le sceptique?*» (page 366) ; il manifesta un pessimisme fondamental : «*La vie [...] accouche régulièrement du malheur sans même avoir donné de signes qu'elle le portait.*» (page 149) - «*Quand l'âme reçoit une trop grande souffrance, il lui vient un appétit de malheur qui...*» (page 331).

* * *

Au long du roman se développent des thèmes de réflexion :

-La difficile cohabitation entre colonisés et colonisateurs :

Si, en Algérie, il y avait deux peuples, les autochtones colonisés que sont les Arabes, et les colonisateurs que sont les Français, des premiers, Camus ne parla quasiment pas dans ses romans, ses nouvelles et ses essais qui précédèrent «*Le premier homme*» où, s'ils étaient présents, ils étaient relégués dans des rôles de figurants anonymes et même menaçants, sans que de véritables relations entre les deux peuples apparaissent.

Il reste qu'il évita tout jugement péjoratif sur les Arabes, contrairement à d'autres défenseurs des Français d'Algérie qui opposaient «*l'indigène paresseux de nature*» ou «*l'Arabe destructeur*» à «*l'Européen qui défriche et construit*». Et il fit percevoir à l'enfant qu'était Jacques que la colonisation comportait son lot d'interrogations, de malaises, voire de situations immorales ; que l'ordre colonial algérien était bien fondé sur une inégalité fondamentale entre deux catégories d'habitants ; qu'existaient des préjugés anti-Arabs et anti-musulmans qui étaient le produit d'une longue histoire

conflictuelle ; que l'opposition à la colonisation était permanente et allait jusqu'à l'insurrection, Jacques, adulte, faisant face aux manifestations de la volonté d'indépendance, à la guerre d'Algérie sur laquelle Camus avait d'ailleurs, cependant, dans les derniers mois de sa vie, choisi de garder le silence. Dans l'épisode de l'attentat à la bombe dans une rue d'Alger (que Camus avait vécu lors de son voyage de janvier 1956), Jacques protège un passant arabe innocent, et tente de calmer la colère aveugle d'un ouvrier français qui veut «*tous les tuer*» (page 88). Cela n'a pas empêché qu'on l'ait accusé d'être un raciste dissimulé, alors que rien, dans «*Le premier homme*», ne permet d'étayer cette grave accusation.

Mais lui, qui n'a jamais caché qu'il pensait devoir donner la priorité à la défense des siens («*Mon métier est de faire mes livres et de combattre quand la liberté des miens et de mon peuple est menacée*», nota-t-il dans ses «*Carnets*» le 29 mai 1958 - «*Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice.*», déclara-t-il à Stockholm, le 12 décembre 1957), voulut surtout immortaliser ce peuple des Français d'Algérie qui était né de la colonisation, dont il savait qu'il allait disparaître, piégé par la décolonisation. Dans cette sorte de testament qu'est le roman, il réaffirma son amour fou du pays avec lequel il avait un rapport très charnel. Il plaida pour le droit des Français d'Algérie de rester sur la terre où ils étaient nés, en envisageant toutefois qu'ils aient des relations avec les Arabes tout à fait différentes. Il dénonça l'engrenage délétère par lequel la violence répond à la violence, les victimes devenant à leur tour des coupables. On assiste ainsi à la conversation entre deux Français en qui on peut voir des porte-parole de Camus : alors que le fermier Veillard, qui a choisi de demeurer sur ses terres, considère que les gens comme lui et les Arabes sont faits «*pour s'entendre*» ; que les Arabes sont «*aussi bêtes et brutes que*» les Français, mais ont «*le même sang d'homme*» ; qu'«*on va encore un peu se tuer, se couper les couilles et se torturer un brin*» (page 199), le «*vieux docteur*» l'invite à ne pas chercher à déterminer qui a commencé à commettre des atrocités car «*alors on remonte au premier criminel, vous savez, il s'appelle Caïn, et depuis c'est la guerre, les hommes sont affreux, surtout sous le soleil féroce*» (page 209).

Camus pensait que, pour sortir du cycle des violences, il fallait agir à la racine en apportant des solutions concrètes à chacun des maux de la colonie. Il proposait un apprentissage de l'acceptation du nécessaire changement : Jacques se voyait «*comme tous les hommes nés dans ce pays qui, un par un, essayaient d'apprendre à vivre sans racines et sans foi et qui tous ensemble aujourd'hui où ils risquaient l'anonymat définitif et la perte des seules traces sacrées de leur passage sur cette terre, les dalles illisibles que la nuit avait maintenant recouvertes dans le cimetière, devaient apprendre à naître aux autres, à l'immense cohue des conquérants maintenant évincés qui les avaient précédés sur cette terre et dont ils devaient reconnaître maintenant la fraternité de race et de destin.*» (page 214).

On peut reprocher à Camus d'avoir, subjectivement, confondu la défense et illustration de son humble famille (avec «*le colon, le soldat, le Blanc sans terre*» [page 364]) et celle de son peuple entier, pour combattre l'image répandue par la propagande anticolonialiste qu'il dénonça dans «*L'express*», le 21 octobre 1955 : «*À lire une certaine presse, il semblerait vraiment que l'Algérie soit peuplée d'un million de colons à cravache et à cigare, montés sur Cadillac*», qu'il caricatura page 364 : «*ces métis à souliers jaunes pointus et foulards qui avaient seulement pris de l'Occident ce qu'il avait de pire*». Il s'est justifié de ce parti pris dans l'avant-propos des «*Chroniques algériennes*» : «*Je résume ici l'histoire des hommes de ma famille qui, de surcroît, étant pauvres et sans haine, n'ont jamais exploité ni opprimé personne. Mais les trois quarts des Français d'Algérie leur ressemblent et, à condition qu'on les fournisse de raisons plutôt que d'insultes, seront prêts à admettre la nécessité d'un ordre plus juste et plus libre.*»

Cependant, à la lecture des «*Annexes*», on découvre deux aspects de sa pensée qui sont contradictoires :

-D'une part, il semblerait qu'un rôle de premier plan aurait été réservé à un nommé Saddok, ami de Jacques Cormery qui l'héberge au nom du devoir sacré d'hospitalité (il est «*arrêté ensuite pour hébergement*» [page 326]) bien qu'il désapprouve l'action terroriste à laquelle l'Algérien, pourtant «*francisé*» (page 325), s'est rallié (pages 323-324 : «*Le train a sauté. 4 enfants sont morts.*», 325, 330-331, 357-358). Et l'ébauche de la fin du roman ne laisse aucun doute sur le sens que Camus voulait lui donner : «*Fin / Rendez la terre, la terre qui n'est à personne. Rendez la terre qui n'est ni à vendre ni à acheter (oui et le Christ n'a jamais débarqué en Algérie puisque même les moines y*

avaient propriété et concessions). / *Et il s'écria, regardant sa mère et puis les autres : "Rendez la terre. Donnez toute la terre aux pauvres, à ceux qui n'ont rien et qui sont si pauvres qu'ils n'ont même jamais désiré avoir et posséder, à ceux qui sont comme elle dans ce pays, l'immense troupe des misérables, la plupart arabes et quelques-uns français et qui vivent et survivent ici par obstination et endurance, dans le seul honneur qui vaille au monde, celui des pauvres, donnez-leur la terre comme on donne ce qui est sacré à ceux qui sont sacrés, et moi alors, pauvre à nouveau et enfin, jeté dans le pire exil à la pointe du monde, je sourirai et mourrai content, sachant que sont enfin réunis sous le soleil de ma naissance la terre que j'ai tant aimée et ceux et celle que j'ai révérés. / (Alors le grand anonymat deviendra fécond et il me recouvrira aussi - Je reviendrai dans ce pays.)»* (pages 364-365). Cette conclusion évangélique et utopique n'est pas celle d'un colonialiste raciste. Tout en prenant la défense des siens et de son peuple, Camus n'avait rien renié de ses principes humanitaires, qui nous apparaissent aujourd'hui plus actuels que jamais.

-D'autre part, on lit cette note surprenante et inquiétante : «*Demain, six cents millions de Jaunes, des milliards de Jaunes, de Noirs, de basanés, déferleraient sur le cap de l'Europe... et au mieux [la convertiraient]. Alors tout ce qu'on avait appris, à lui et à ceux qui lui ressemblaient, tout ce qu'il avait appris aussi, de ce jour les hommes de sa race, toutes les valeurs pour lesquelles il avait vécu, mourraient d'inutilité.*» (page 355). On croirait lire 'Le camp des saints" de Jean Raspail ! On retrouve ici un vieux fantasme démographique et racial, qui synthétise toutes les grandes peurs des Européens devant le flot montant des races de couleur. Mais, pour juger exactement de la signification de ce passage, il faudrait savoir dans quel contexte Camus l'aurait utilisé.

-L'éducation :

Elle occupe une place importante puisque le roman est essentiellement l'histoire d'un enfant. On remarque que, à la grand-mère, qui se préoccupe de lui en lui imposant son autorité, il préfère l'indulgence, la négligence sinon l'indifférence de sa mère !

D'autre part, à la lecture du chapitre "6bis, L'école", on constate que, au temps de l'enfance de Jacques, l'enseignement sortait l'élève de sa quotidienneté en lui permettant un accès long, difficile et même parfois pénible à la culture, à la littérature, et ce par la médiation de l'enseignant qui fournissait des outils intellectuels, incitait à l'exercice de l'esprit critique, montrait la possibilité, en s'appropriant les savoirs formés par l'humaine encyclopédie, de construire sa propre liberté, dont dépend celle de la cité. Et on peut regretter que, à notre époque, s'exerce une dictature du présent ; que les nouvelles technologies offrent un accès immédiat et impulsif aux choses ; que les nouvelles méthodes pédagogiques d'inspiration socio-constructiviste, se réclamant de la démocratie et de l'égalitarisme, visent à rompre la dissymétrie entre l'élève et l'enseignant, à ne faire de celui-ci qu'un simple accompagnateur ; surtout que les élèves (et les parents) soient mis au centre du dispositif scolaire, l'assujettissant ainsi à la férocité et à la fluctuation des injonctions sociales.

-La pauvreté :

Camus, décrivant longuement les conditions de vie de la famille, n'eut de cesse de montrer sa misère, faisant d'elle un objet littéraire en même temps qu'une revendication sociale, les deux aspects allant toujours de pair.

Il chercha à donner un visage aux invisibles, une voix aux «*muets de l'Histoire*» à qui la parole est refusée, étouffée par les dynamiques de pouvoir et de soumission arbitraire, ou négligée. Il s'éleva contre la résignation, pour dire cette «*patience aveugle, sans phrases, sans autre projet que l'immédiat*» (page 214). Il voulut «*arracher cette famille pauvre au destin des pauvres qui est de disparaître de l'histoire sans laisser de traces*» (page 338). Il entreprit de remédier au fait que «*la mémoire des pauvres déjà est moins nourrie que celles des riches, elle a moins de repères aussi dans le temps d'une vie uniforme et grise. Bien sûr, il y a la mémoire du cœur dont on dit qu'elle est la plus sûre, mais le cœur s'use à la peine et au travail, il oublie vite sous le poids des fatigues. Le temps perdu ne se retrouve que chez les riches [Proust n'était-il pas visé?]. Pour les pauvres, il marque seulement les traces vagues du chemin de la mort. Et puis, pour bien supporter, il ne faut pas trop se souvenir, il fallait se tenir tout près des jours, heure après heure.*» (page 93). Le roman se présente comme une tentative de redonner une histoire à ceux qui furent balayée par elle : le père de

Camus, qui le fut par la Grande Guerre, tous les anonymes, toutes ces foules qui n'ont pas droit à une plaque du souvenir. Cependant, quand Jacques prend conscience du fait qu'il est désormais plus vieux que son père, qu'il entreprend de savoir qui il était, très vite, il bute sur l'oubli, que Camus croit indissociable de la pauvreté, qui s'impose à ceux qui luttent chaque jour, et ne s'embarrassent pas de passé. Même sa mère ne se souvient plus, et les bries d'histoire qu'il récolte, si elles ne sont pas communes à toute une nation, tout un peuple, profondément marqué par la guerre, le ramènent davantage à son enfance à lui.

Cette intégration des paroles des pauvres est un acte politique fort car "*Le premier homme*" est un livre destiné à un public européen aisé et cultivé. Le texte sert non seulement de relais mais d'amplification de la parole des pauvres dont est affirmée la légitimité. Camus fit de ses souvenirs d'enfance un point de départ pour une critique éminemment sociale et politique, car il se porta à la défense de la justice, se consacra à une dénonciation farouche du dénuement et de l'exploitation.

Cependant, la pauvreté est à la fois dénoncée et célébrée :

-D'une part, Camus tint à :

-Signaler la timidité des pauvres que montre le fait que, lors de la distribution des prix, «*les Cormery étaient largement en avance, comme le sont toujours les pauvres qui ont peu d'obligations sociales et de plaisirs, et qui craignent de n'y être pas exacts*» (pages 273-274), cette note étant alors adjointe : «*et ceux que le destin a mal lotis ne peuvent s'empêcher quelque part en eux de se croire responsables et ils sentent qu'il ne faut pas ajouter à cette culpabilité générale par des petits manquements...*» (page 274).

-Peindre «*une pauvreté aussi nue que la mort*» (page 73).

-Marquer «*l'usure terrible de la pauvreté*» (page 182).

-Montrer que «*la pauvreté, l'infirmité, le besoin élémentaire où toute la famille vivait, s'ils n'excusaient pas tout, empêchent en tout cas de rien condamner chez ceux qui en sont victimes. / Ils se faisaient du mal les uns aux autres sans le vouloir et simplement parce qu'ils étaient chacun pour l'autre les représentants de la nécessité laborieuse et cruelle où ils vivaient.*» (page 139) ; que «*la pauvreté et l'ignorance rendaient la vie plus dure, plus morne, comme refermée sur elle-même*» (page 163).

-Faire découvrir, par Jacques, la «*malédiction [...] du travail bête à pleurer dont la monotonie interminable parvient à rendre en même temps les jours trop longs et la vie trop courte.*» (page 292).

-D'autre part,

-Longtemps, Jacques ne connut «*que les richesses et les joies de la pauvreté.*» (page 292). Il constatait : «*Ce qu'il y avait de royal dans sa vie de pauvre, les richesses irremplaçables dont il jouissait si largement et si goulûment, il fallait les perdre pour gagner un peu d'argent qui n'achèterait pas la millionième partie de ces trésors.*» (page 296). En effet, Camus fit des pauvres des seigneurs, des rois.

-Camus exalta le «*monde innocent et chaleureux des pauvres, monde refermé sur lui-même comme une île dans la société mais où la misère tient lieu de famille et de solidarité*» (pages 193-194).

-Il signala la grandeur de chaque geste quotidien des pauvres ou des jeux de leurs enfants qui «*règnent sur la vie et sur la mer*».

-Il vanta l'austérité de la vie chez les pauvres, Jacques affirmant que la «*pauvreté chaleureuse l'avait aidé à vivre et à tout vaincre*» (page 53), qu'il avait été préparé à affronter la dureté du monde par «*la nudité de son enfance*» (page 299), la pauvreté l'ayant rendu «*capable un jour de recevoir l'argent sans jamais l'avoir demandé et sans jamais lui être soumis*» (page 300).

-Il vit même, dans la pauvreté, un mystère, au sens religieux du terme (dans les "Annexes", on lit cette note : «*Il y avait un mystère chez cet homme, et un mystère qu'il voulait éclairer. / Mais finalement il n'y avait que le mystère de la pauvreté qui fait les êtres sans nom et sans passé.*») (page 351).

Cependant, il faut remarquer que cet éloge de la pauvreté est fait par quelqu'un qui y a échappé, qui peut d'ailleurs le faire parce qu'il y a échappé !

La destinée de l'œuvre

Lorsque, le 4 janvier 1960, Camus mourut dans un accident de voiture, on trouva dans le coffre, dans une sacoche en cuir intacte, cent quarante-quatre pages manuscrites qui étaient le texte du *"Premier homme"* qu'il avait alors écrit. Depuis plusieurs mois, il se consacrait presque entièrement à son roman. Mais il n'avait eu le temps d'en écrire qu'une petite partie, puisque le protagoniste est encore adolescent quand s'interrompt le manuscrit, bien que le dernier chapitre soit un bilan, déjà d'ailleurs fait dans *"Saint-Brieuc"* (pages 35-37).

Comme l'indiqua Catherine Camus, le texte fut écrit «au fil de la plume, parfois sans points ni virgules, d'une écriture rapide, difficile à déchiffrer, jamais retravaillée» (*"Note de l'éditeur"*, page 9). On a l'impression que, dans l'ardeur du premier jet, Camus avait, pour suivre ses émotions, brûlé les étapes. À côté de passages rédigés, on trouve de simples notes, qu'il prenait parfois sur des enveloppes, sur des tickets de métro, des brouillons, qui permettent tout un exercice de reconstitution. On dispose aussi des documents d'un abondant dossier préparatoire.

Si Camus avait continué la rédaction de son livre autobiographique, il aurait pu le publier en 1963 ; ainsi *"Le premier homme"* se serait alors trouvé à côté d'un autre livre autobiographique hors norme : *"Les mots"* de Sartre. Et tout aurait recommencé entre eux !

Par peur de la réception que le texte aurait pu avoir en pleine guerre d'Algérie, Francine Camus, son épouse, refusa de publier le manuscrit. Mais se manifestèrent des partisans de la publication qu'une controverse opposa à des adversaires. Devenue la gestionnaire de son œuvre, la fille de Camus, Catherine, elle aussi refusa d'abord de publier ce texte ; elle refusa même à Mette Ivers, la dernière maîtresse de son père, l'autorisation de révéler des passages de lettres où il évoquait l'élaboration du roman, lettres qui montrent qu'il doutait, et qui le rendent donc très touchant. Cependant, en 1994, la voix de Camus étant redevenue audible après les déchirements de la guerre d'Algérie, Catherine Camus fit procéder à un déchiffrement minutieux du manuscrit, supprimer tout simplement certains mots illisibles, ajouter en bas de pages des notes (signalant des bourdes ou mots et même des lignes illisibles) à celles qu'avait déjà placées son père, et elle accepta la publication du texte dans la série des *"Cahiers Albert Camus"* qui regroupe en sept volumes les inédits de l'écrivain.

Dans la *"Note de l'éditeur"*, fut indiqué :

-«Pour la bonne compréhension du récit, la ponctuation a été rétablie,. Les mots de lecture douteuse sont placés entre crochets. Les mots ou membres de phrase qui n'ont pu être déchiffrés sont indiqués par un blanc entre crochets.» (page 9)

-«On trouvera en annexe les feuillets [...] qui étaient, les uns insérés dans le manuscrit [...], les autres [...] placés à la fin du manuscrit. / Le carnet intitulé *"Le premier homme"* (Notes et plans), petit carnet à spirale et à papier quadrillé, qui permet au lecteur d'entrevoir le développement que l'auteur souhaitait donner à son œuvre, y est joint à la suite.» (pages 9-10).

Les notes donnent l'impression de voir l'écrivain à l'œuvre, et nous permettent d'observer au plus près un processus de création, de découvrir une partie des rouages internes qui ne sont, en toute logique, habituellement pas donnés à voir au lecteur.

Si, au départ, *"Le premier homme"*, semblait présenter un intérêt évident pour les spécialistes de l'œuvre de Camus, le roman rencontra un formidable succès de librairie dû au respect qu'on portait au titulaire du prix Nobel (grand honneur qui a d'ailleurs pu le perturber), et à l'émotion provoquée par l'accident qui avait mis fin à sa vie, et avait laissé le livre inachevé : 400 000 exemplaires furent vendus en quelques mois ; le livre fut aussitôt traduit en anglais et, depuis, en une vingtaine de langues.

Le livre émut par l'hommage que Camus y avait rendu aux siens. Mais on constata aussi que ce roman autobiographique, pour lequel il avait de grandes ambitions, disant vouloir en faire une vaste

fresque du monde contemporain, est à ce point obérit par tant de problèmes de construction, de maladresses d'écriture, de cafouillages et de bêtises, par trop de misérabilisme aussi et, surtout, par l'expression d'un narcissisme, d'une autosatisfaction, d'un immense orgueil délirant, que sa publication peut paraître un mauvais service rendu à l'écrivain qui s'y serait certainement opposé.

Il reste que le texte a retenu l'attention de nombreux chercheurs parmi lesquels il faut signaler Roger Grenier qui, en 1987, dans "*Albert Camus soleil et ombre*", qui est la meilleure biographie intellectuelle de l'écrivain, fit remarquer que "*Le premier homme*" aurait peut-être été le livre dont rêvait Camus au moment où il adaptait pour le théâtre "*Les possédés*" de Dostoïevski, qui constitue sa dernière œuvre achevée. Roger Grenier rapporte ainsi ces propos de Camus : «*Il y a de grandes chances pour que l'ambition réelle de nos écrivains soit, après avoir assimilé "Les possédés", d'écrire un jour "La guerre et la paix". Ils gardent l'espoir de retrouver les secrets d'un art universel qui, à force d'humilité et de maîtrise, ressusciterait enfin les personnages dans leur chair et dans leur durée.*»

Le roman fut adapté :

-En 2012 sortit l'adaptation du roman au cinéma par le réalisateur italien Gianni Amelio, qui fit tourner en Afrique du Nord et en France, Jacques Gamblin, Denis Podalydes et Claudia Cardinale, une Tunisienne d'origine.

-En 2017, le bédéiste Jacques Ferrandez, qui avait déjà adapté le roman "*L'étranger*" et la nouvelle "*L'hôte*", publia un autre album, "*Le premier homme*" où, ayant vécu dans la rue même, qui s'appelait la rue de Lyon, où a grandi Camus, le magasin de chaussures de ses grands-parents étant situé en face de l'immeuble où habitait la mère de Camus, s'attacha particulièrement au tableau de la famille, tout en se permettant de prendre des libertés : comme, dans le roman inachevé, l'histoire s'arrête à l'adolescence, avant la période de l'éveil à la sexualité, il fit vivre le personnage de Jessica auquel Camus avait pensé comme on le voit dans les notes données en "*Annexes*" ; elle apparaît dans une scène inventée se déroulant dans les locaux de Gallimard, où on découvre aussi le roman du journaliste engagé qu'est Jacques Cormery ; il est intitulé "*Les nomades*", qui, d'ailleurs fut un titre possible pour "*Le premier homme*", comme Camus l'indiqua dans ses notes ; il introduisit aussi le personnage de Saddok, l'ami d'enfance de Jacques Cormery.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoirlitteraire.com